

Bibliothèque numérique

medic@

Joubert, Laurent. Traité du ris, contenant son essance, ses causes, et merveilleus effais, curieusement recerchés, raisonnés et observés, par M. Laur. Joubert, Conseilier et Medecin ordinaire du Roy, et du Roy de Navarre, premier Docteur regeant, Chancelier et Juge de l'université an Medecine de Mompelier. Item la cause morale du Ris de Democrite, expliquee et temoignee par Hippocras. Plus un Dialogue sur la Cacographie Française, avec des Annotations sur l'orthographe de M. Joubert

*A Paris, chez Nicolas Chesneau, 1579.
Cote : 32084*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?32084>

TRAITE' DU RIS,
CONTENANT SON
ESSANCE, SES CAUSES, ET
merveilleus effais, curieuse-
mant recerchés, raison-
nés & observés,

Par M. L A V R. I O V B E R T, Conselier & Me-
decin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre,
premier Docteur regeant, Chancelier & Juge
de l'université an Medecine de Mompelier.

I T E M,

*La cause véritable du Ris de Democrite, expliquée
et remontrée par Hippocrate.*

32084

Le Dialogue de la Cartographie Franſaise, avec
des observations sur l'orthographie
M. I O V B E R T.

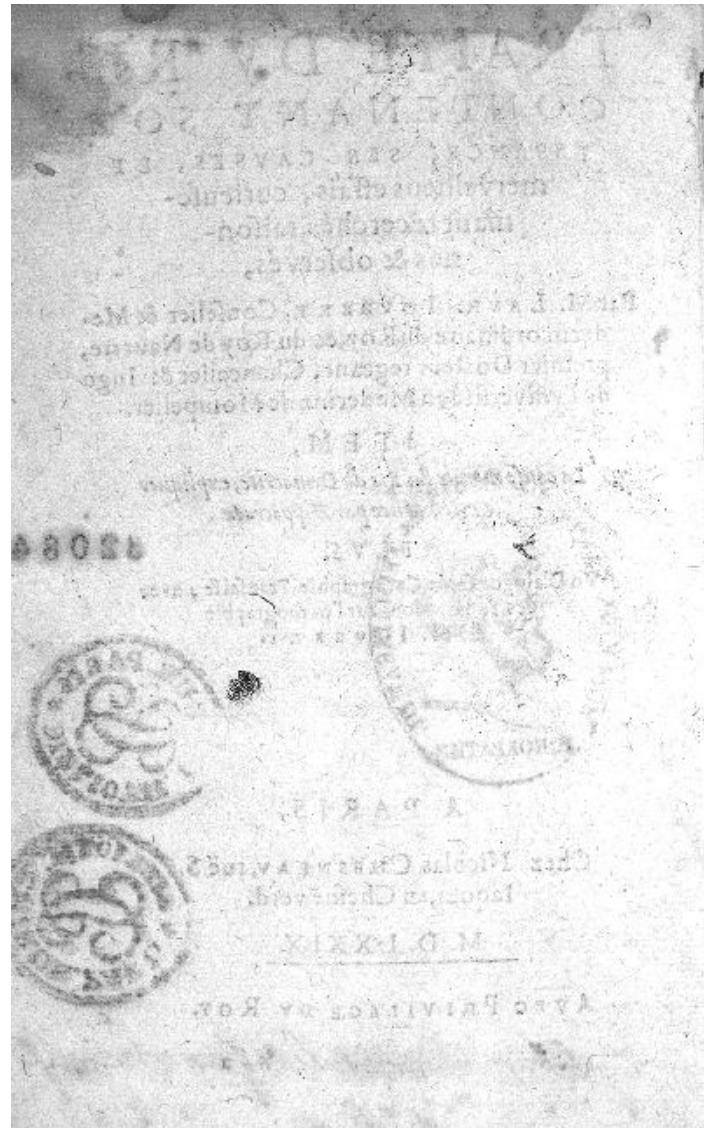
A PARIS,
RHINOPATHE.

Chez Nicolas CHESNEAV, rue S.
Jaques, au Chesne verd.

M. D. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Exhibit by the King's Library of the Royal Society of Medicine





A T R E S - A V G V S T E ,
TRÆ - EXCELLANTE E T
vertueuse Princesse, Margarite
de France, Royne de Nauarre,
filie, sœur vniue, & fame de
Roy, Laur. IOVBERT son
tres-humble & træ-affection-
né seruiteur, santé & toute
prosperité.

*AD A M E , i'ay
quelque fois discouru sur
la dignité des parties du
cors humain, le plus par-
fait de tous : & laissant
a-part le cœur (estimé
comunément le Prince de
noz mambres) ie met-
tois au contestation le cerveau & la main. Je Qui est plus
disois pour le cerveau, qu'il meritoit le premier lieu, dinc, le cer-
cōm'il et au plus haut: & ancor plus, de ce qu'il dōne veau , ou la
au reste du cors mouvement & s'antimant: de quoy Raisōs pour
nous differons des plantes . & puis , un s'antimant le cerveau.*

à 4

Raisons pour rationnel, qui nous fait devancer les bâties de bien la main. loin. Pour la main i' allegois, que le seul homme an et doué, excepté le Singe, qui le contrefait. Mais ce n' est pas une parfaite main. Quant au cerveau, il est commun à tous animaux, s'ils ne sont tres-imparfaits & fort pessis; ancor leur est il donnee quelque chose qui y respond. La difference peut etre, an ce que l'homme ha le cerveau plus grand, que aucun autre animal de sa grandeur; mais le plus & le moins ne font pas differer d'espèce. C' est toujours un cerveau de pareille substance, consistante, forme, figure, couleur, distinction des parties: & tout tel an un bœuf; an un cheval, an un porceau mouton, chien &c. que an l'homme: sauf la trêpe, qui est le principal. Mais de mains, ces bâties n' an ont point. Car la main estoit deue au plus sage animal, pour expliquer, exprimer, & effectuer les conceptions, desseins & antreprises de son ame. Aussi nous disons avec Aristote, que la main est l'instrument qui precede tous instrumans. Je faisois repliquer au cerveau, que la main n' est que sa servante, car c' est luy qui la meut, & la fait entreprendre ce qu' il luy dicte de son invencion, ou de son apprisissage. L' art est beaucoup plus digne, que l'instrument: comme la musique est plus excellente qu' une harpe, la peinture qu' un pinceau, & la sculpture qu' un ciseau. Or la raison qui habite au cerveau, et comme l' art de tous les arts, tantant qu' elle les habite inventés. Donques le cerveau sera plus excellente que la main, qui n' est que l' instrumant des arts. Anaxagore se falloit grandement, quand il disoit que l' homme est tra-sage, par ce qu' il ha des mains. Car l' est despart, ce n' est pas des mains que il est plus sage: ains au con-

Replique
pour le cer-
veau.

Gal. lli. 1. de

EPITRE.

traire, il ha à des mains, comme il apartenoit au plus sage animal. Voir-e-mais, ce sont les mains qui donter pour la accommoder au service de l'homme toutes bas-main. tes, les plus fortes & farouches du monde: qui rādet la terre fertile, & reculhet ses fruis: qui sont les instrumans de tous metiers, convenables à la nécessité, commodité, ou recreacion de l'homme. La main fait les instrumans geometriques & astronomiques, de- quels on mesure le ciel & la terre fort loin de nous. Elle peind, elle grave, ell'ecrit, & fait antandre pres & loin ce qui seroit autrement incouuris. Elle nous fait parler aux morts qui nous ont precedé de plusieurs mill' années: & à ceux qui nous suyvront apres, jus- qu'à la fin du monde, par le moyen des livres, La main manie tout: tout passe par les mains, cou- nu & incouuris. Mais il faut toujours revenir à ce point, que le cerveau commande, & la main obeyt. Dont le cerveau doit atre tenu pour plus ex- cellante partie: combien qu'il soit fort commun, & plus samblable de l'homme aux bautes, que n'est la main. Soint que la main n'est pas de grand fasson, comparée au cerveau: lequel represante un merveil- hens artifice an la diversité de ses parties, d'un ou- vrage très-admirable. A joutés y (s'il vous plait) que l'homme ne peult vivre sans cerveau, & il vit bien sans mains. Item, que les mains du cerveau of- fance tout le cors: ceux de la main n'ont pas grād' suite. Ainsi le cerveau gagne sa cause. Mais il ne de- meure pas long tams paisible possesseur de la primau- pour le cer- té des parties. Car le visage son voisin, s'emet sou- veau. dain à la traverse, & y forme opposition. Cetuy-ty

à iij

Opposition ha de grans raisons pour soy, d'equelles i'an touche-
formee, de ray quelques unes. Premierement, nul animal que
la part du visage l'homme, ha visage proprement dit : & il l'ha de
sage.

1. Raison de la plus parfaite figure qui soit, savoir et ronde. Puis,
la dignité le seul homme le porte haut élevé, regardant vers le
du visage, Ciel, comme dans son miroir, car il s'y voit & re-
pour être connoit : ce que n'appartient pas aux baistes. D'avant-
rond & haut tage, la face de l'homme est très-excellante, de ce
cleué.

2. Pour être qu'elle n'est pas couverte de poil, décalhé, ou de plu-
& indice des ne baite. Et pourtant la face est propre à tout chan-
passions.

gemant, comme un Chamaleon, pour manifester &
mettre en évidence les passions & mouvements in-
ternes: condition vraiment: humaine & louable.

Car l'homme étant animal sociable & politic, ne de-
voit pas avoir ses affections tant cachées, qu'on n'en
découvrir rien: de quoy sa conversation feroit plus à
craindre, comme étant trop fin, dissimulé, fraudu-
lent, traître, & de mauvaise convencion. Mais

comme il est à face découverte, & relevée, il n'est possi-
ble qu'il cele totallement ce qu'il ha sur le cœur, tant

soit il habil homme, feind, accort, rusé, & cauteleur.

C'est au visage, que toutes affections impriment quel-
que marque & signification de leur émeute : étant
comme la moutre d'un horologe, où les heures sont
marquées & indiquées de son égulhe : les roues &
mouvements étant cachés au dedans. Et qui est (je vous
supplie) le Protee, qui sache tant bien se contrefaire,
qu'il ne demoutre aucunement au son visage la ioye,
la tristesse, l'espoir, la defiance, l'amitié, la haine, l'an-
vie, la malice, la compassion, la jalouſie, la crainte, la

honte, la colere, le depit, le dedain, &c. quand le cœur
 est fort agité, ou le cerveau martelé? Il est impossible,
 que ces affections etant vachemantes, ne soient ou
 peu ou prou demoutrees par quelque changement
 imprime au visage. Dequoy cette partie est plus à
 estimer & cherir, que null' autre: tout ainsi que l'on
 ayme, & prise infinitement, une personne ouverte
 n'ayant sans feintise & simulation. Et où git la beau- 111. De sa
 té, qui nous rend humainement amoureus, & tant beauté, qu'
 epris les vns des autres, que l'on an souhaite l'union nous rend
 de l'Androgyn Platonique? An quoy l'homme dif- amoureus.
 fere singulierement des autres animaux, qui sans aucun
 ne disrecio ou chois, de beau & laid, s'anamourachent
 de la premiere partie qu'ils s'ancoivent, aussi tôt que
 ils sont stimulés & incités de nature à la copulacion.
 Mais l'homme étant rationnel, qui doit reigler &
 compasser toutes ses actions d'une droite mesure &
 bon ordre, auquelques iugement, avoit besoin de divers
 sujais, sur le-quel il amplaya son chois & sa discre-
 tion. A quoy revient la differante beauté amprain-
 te & visages principalement, qui rend les hommes
 & les femmes reciproquement amoureus, de telle sorte
 que chacun paroie avoir rancôtré le plus beau. Qui est
 un tre-grād artifice, conduis d'un ouvrier admirable,
 lequel ha posé an cette partie quelque secret, de con-
 tenter ou vñ ou autre an tout le monde: secret sans
 comparaison plus merveilleus, que de ceus qui peignent
 les yeus d'une image regardans à tous androis, com-
 me s'ils ne visoient qu'à vñ de ceus qui la contamplet,
 an le suivat toujours. On n'est pas ainsi amoureus du
 cerveau, de la main, ou d'autre partie du cors. Ainsi
 combien y a-il de fasson au visage, de parti an grand
 à 112

nombre de diverses parties, an toutes laquelles on remarque des beautes particulières, qui crochetent (par maniere de dire) subilement, derobent & rauisent le cœur de cens qui l'ont tandre à l'amour. Vn grand front large & carré, fandu clair, & serain: les sourcils bien rangés, menus & deliés, comme un petit trait de pinceau: l'œil bien fandu, gay, & brillant: le nez bien vuide, la petite bouche aux lèvres corallines, le mançon court & forchu, les joues relevées, & le plaisant Gelasin au milieu: l'oreille ronde & bien troussée: tout cela accompagné d'un teint vif, blanc & vermeil, n'ha il pas plus de force d'emoiour un cœur, & l'attacher à cet objet, que n'ha l'ymant de rauir à soy le fer, par un' admirable sympathie. An cette noble partie et la principale difference des belles & laides personnes: car le visage caché, tout le reste et praque semblable: combien que Paris voulut voir les trois Déesses toutes nues, pour mieux juger de leurs beautes. Cest aussi pourquoy on tient volontiers la face decouverte, comm' il est bien raisonnable, quand ce ne seroit que pour s'antrecoïnoître. car de la main (laquelle suivant on decouvre) ou des autres parties, on n'et point reconnu. N'est ce pas un chief d'œuvre du Createur, d'avoir fait les visages infiniment differans les uns des autres? Les cerveaus, les coeurs, les poumons, les foyes, les estomachs, & autres parties interner: les pieds, les mains, les épaules, la poitrine, les tétins &c. peuvent etre semblables an diuerses personnes, s'at qu'on n'y sauroit trouver aucune difference: mais des visages, ou s'an trouvera il deus qui se rapproier de

tit. Que c'est le chief d'œuvre du Createur, d'avoir fait les visages infiniment differans les uns des autres? Les cerveaus, les coeurs, les poumons, les foyes, les estomachs, & autres parties interner: les pieds, les mains, les épaules, la poitrine, les tétins &c. peuvent etre semblables an diuerses personnes, s'at qu'on n'y sauroit trouver aucune difference: mais des visages, ou s'an trouvera il deus qui se rapproier de

les uns des autres? Les cerveaus, les coeurs, les poumons, les foyes, les estomachs, & autres parties interner: les pieds, les mains, les épaules, la poitrine, les tétins &c. peuvent etre semblables an diuerses personnes, s'at qu'on n'y sauroit trouver aucune difference: mais des visages, ou s'an trouvera il deus qui se rapproier de

tout en tout? Et si on les rancōtre tels, n'estime on pas cela une chose fort admirable? Aus bantes de la terre, de l'eau, de l'air (il n'y an ha point au feu) ce qui repōd au visage, et tout sambnable an chaque eſpece, ou peu's an faut. Dont à bon droit, je dis être un chief d'œuvre du Createur, d'avoir infinité d'infinité diversifiés les visages de l'homme, pour moutrer l'excellance de cette creature, modèle de tout le monde. Aussi l'art qui raiſon de imite Nature, ne se soucie gueres des autres parties, celà, Micro- quand il veut bien repreſanter ou retraire une pér- sonne. On se contente de peindre ou talher le visage, pour la totale ou principale marque de cet individu. Car vous lisez là qui e'at, non moins que s'il etoit écrit. Ce n'est pas toutes fois d'où at venu le commun In facie le- dire, on lit l'homme au visage; car il faut antan- gitter homo. dire cecy proprement, des affeſcions & des meurs. Quant aus affeſcions, nous avons remoutré qu'elles sont fort remarquées au visage. Dont S. Eſerome ha trés-bien dit, que la face et le miroir de la pancee car bien ſouuent ſans que l'on diſe mot, les yeus de- celez le ſecret, & confeſſez la daité. Touchant aus meurs, on ne doit mepriser ou rejetter ce qu'an diſet les phyſionomies: laquels s'arretent plus aus traits & parties du visage, que d'aucun autre membre. Et que ce ne ſoint observations de tout vaines & frivoles (comme peuvent eſtre dittes celles qu'on prand de la main, an la Chiromantie) l'autorité du grād ^{V. de ce que les meurs} ſont mar- Aſtote, qui an ha bien voulu ecrire, ſuffit a les quez au vi- trifier, an quoy de rechef la main cede au visage. ſages. Donques il ha eſt fort raisonnable, que le visage fut decouvert, & hault élevé, tant à cause de ſon excel-

Recapitulation (comme l'on fait volontiers moutre de ce qu'on
cicon des di- ha le plus beau) que pour repondre mieus à la con-
gnités du dition humaine, sociable & politique, non farou-
visage. che, ne fraudulante : afin qu'on peut reconnoître les
complexions, meurs & affections des personnes. Les
autres parties devont être couvertes, & la plus
part tellement cachees, qu'on ha grand honte de les
moutrer, voire d'en parler seulement, que bien a-
propos, & par necessité. Les bautes n'ont rien à ca-
cher, comme elles n'ont point de vergogne : ou pour
mieus dire, elles ont tout couvert (car le poil, l'ecal-
be, ou la plume cache tout) & n'ont pas mairmes de-

Reiteration couverte la partie qui repôd au visage. Comme aussi
des louâges les hommes sauvages, sont tous velus de face : &
du visage a-bon droit. car n'etans pas animaus sociables, ils
deconuert.

Du teint, n'avoient à moutrer par le changement de leur face,
leur affections internes. Ce que le poil ampeche,
couvrant toute la peau, de sorte que l'on n'y con-
noit aucune mutation de couleur, & de trais, par leur
joye, tristesse, courroux, malice, rage, ou autre passion.
Comme aussi on ne remarque gueres les affections,
aux personnes qui ont le teint fort gros, suivant une
complexion rude, rustique & sauvagine. Nous ap-

pellos yci Teint, la petite peau (au Grec ditte Epider-
me, & au Latin Cuticule, autrement nommee fleur
& efflorescence du cuir, au visage communement
plus delicate que n'et alheurs) laquelle resoit & re-
presante les couleurs des humeurs qui sont au dessous
quand ell' est fraiche, delice & nette. Car les hu-
meurs la taignent aysement de leurs couleurs, au rou-
ge, bleu ou blafard, pale, citrin, plôbin, noiratre, chan-
geant à tout propos comme la crete d'un coq d'Inde.

Au contraire la peau epaisse & rude (que l'on dit, le teint gros) ou sale & crasseuse, ou noire & brulée, comme celle des Mores, ne represente pas la couleur des divers humeurs & ne change aucunement pour les diverses passions ou affections, nom plus que si elle etoit couverte d'ecaille, de plume, ou de poil. Parq'oy on ne voit point de changement an telles personnes, qu'at au visage, nom plus qu'aux bâties brutes. Mais ceux qui ont le teint fort deli & transparant, pour avoir la peau bien tenuë (comme ell' est volontiers aux personnes grasset) tels sont fort Journaliers, c'est à dire, leur teint change souvent pour peu d'occasion: dequoy on estime les fames communement plus belles. C'est aussi an elles, que nous obseruons & prisons Le teint plus plus le teint delicat, que aux hommes: ainsi qu'il appartient. Car l'homme né au travail de la ville & des champs, à l'exercice de la paix, de la guerre, & de tous metiers penibles, et sujet au Soleil, au serain, au vent & à la pluye, par mer, par terre, & à toute sorte de mal-aise. Le famine est née au repos, & à l'ombre, au couvert de sa maison, qu'elle doit porter comme fait le Lymasson, ou la Tortue. Et il luy at bié feant, d'atre sougneuse de sa beaute naturelle, pour an donner honatement plaisir à son mary: lequel prenant recreacion de sa compagnie & accointance, an diminué & efface les sacheries ressües de ses peines & labeurs, relachant doucement la tension de son esprit. C'est pourquoy Dieu ha crée la famine, compagnie de l'homme, plus jolie, & mignarde, luy imprimant un desir curieus de conserver sa beaute, afin d'an être plus agreable. Or sa beaute consiste an cela principalement, qu'ell' ha son visage bien decouvert.

*La famine p^{re}
belle que
l'homme,
pour avoir
la face plus
decouverte.*

vert, representant toutes ses parties à nos yeux. L'homme quand il parvient à l'age de virilité, perd la grace de ses joues, de sa bouche, du manto, & de la gorge jusques à la poitrine, à raison du poil qui les couvre. En la forme ces parties continuent toujours agréablement lisses & glabres, & à dire sans poil: excepté à quelques vases de teint grossier & rude, qu'on appelle hommasses:

Le Latin dit
visage.

lequelles on trouve si étranges, qu'ad leur barbe et un peu avâcée, qu'on dit un erreur populaire, Fâme battue de loin la saluée, avec trois pierres an la main. Donques si le seul homme d'entre tous les animaux, a la face bien découverte, & il an et plus beau, plus franc & sociable: la fâme qui l'a ancor plus nué, et ingee plus belle, plus frâche & naïve à demoutrer & déclarer par la ses diverses affectiôns: & c' se qu' à mat, ell et plus sociable, acceptable, compagnable, & gracieuse, moins feinte, simulee & couverte, moins tropense, cauteleuse, malicieuse, trahisseuse, & mechante. Qui sont qualitez & c' ditions très-humaines, très-vertueuses & aimables, procedantes d'une sincérité, simplicité, facilité, mollesse, & tendreue delicate. Voilà M A D A M E, de grandes dignitâs & preeminentances pour le visage: qui luy font meriter le premier lieu de toutes les parties du cors humain: ne deplaise pas au cerveau, ne à la main. T'jouteray-je à cela,

Que les que non seulement les sudistes passiôns ou affectiôns, lai- plus grâdes quelles sont nommées autrement perturbaciôns de l'ame, maladies & remarcques au visage. Telle est l'Elephantie, vulgairement nommée Ladrierie, qui ha ses signes les plus certains (nous les appelos vniu'ques) an la face. Parellement les fievres ardâtes, colliquatives, les hætiques & autres

miserables ruines du cors, marquer les pauvres mala-
des d'une face Hippocratique. Les medecis nômet ain Hipp. prog.
si le visage decrit par Hippocrate, de celuy qui par la
vehemace ou l'oguerre du mal, ha le nez aigu, les yeus
anfocés, les tâpes abat⁹, les oreilles froides & retrées,
legieremât recooluees d'ambas la peau du frôt du-
re, tâduë, & seiche: la couleur de tout le visage, noire,
pale, blasarde ou plôbina. Mais sur toutes parties, les Que les
yeus dônet certain indice de la vivacité, ou langueur y eus. denet
de noz forces. D'ot le vulgaire maine espere bië du ma- certain re-
tade, tant qu'il ha bon eul, c'est à dire, clair & bië vif. moignage
Et pour revenir au propos de la grace, beauté & jâit- de la vivaci-
té, ou lan-
leste, qui et an cette partie icy, ouvre & par dessus tout- gueur.
tes les autres de la face, qu'y ha il au mode târ gracieus
& plauant à voir, qu'un bel eul, riât, etincelant, &
jetat plus de feus (sans coparaiso) que le pl⁹ fin diamât
oriental? Ta il diamant de si bell' eau, qu'un eul plein
d'espris fretilhâs, qui s'eparpille & voltiget de tous
cousés? Ta il emeraude, ou turquois (e. pl⁹ belle à noutre Excellante
beauté de
vene, qu'un eul verd, ou bleu, quâd il et toyen & gay? l'eul.
Touttes pierres orientales perdroit facilemât leur lustre
coparees aus beaus yeus, si un esprit non sordi de, ne bi-
tarre an fait le iugemât. Et quâd tels yeus servent à un'
ame, qui les fait bien mouvoir, ores joyeusement, ores pi-
teusement, honteusement, modestemât, ou lascivemât,
pour declarer ses intrinseques affecçons, y a il chose qui
ravisse pl⁹ l'homme, & le coâtraine au vouloir de cett' Que le Ris
ame. Et le Ris quoy il et meshuy sans qu'on an dise ha so princi-
vn mot. Où ha il son principal siege? N'est ce pas au pal siege au
visage, & sur tout aus yeus, qu'il ceneut si ouvertemât tout aus
que rien plus? N'est ce pas là qu'il se presante & qu'il yeus
paroit le mieus, râdat ces parties fort agreables? Cer-
tainemât il n'y ha rien qui dône plus de contâtemât

La grace du recreacion, qu'un visageriant, où l'on void le visage riät. front tandis, poly, clair & serain : les yeus brillans, replandissans de toute coute, & jettans feu comme diamans : les joues vermelhes, & incarnates : la bouchs aplatie, des laivres jolymant retirees (dont sont formés les petits creus, qu'on nomme Gelasins, au beau milieu des joues) le manton raccourcy, clargy, & un peu anfoncé. Tout cecy et an la moindre Rijee, & au sou-ris favorisant en rancontre de bonne grace, parmy les salutacions, caresses & aqueuls. Et le baiser, qui est le plus expres symbole d'amitié, le plus agreable des hommées fruis de l'amour, & qui apparaissent au vi-

Du baiser par lequel se fait come une conjonction des Ames, n'est il pas du visage ? On baise la main, le genoul, & le pie, par honneur & respect, signifiant submissio & seruitude : mais entre pareils, familiers & amis on ha toujours baiisé le front, les yeus & la bouche, parties du visage. Sus donc, le visage ha gagné de toutes pars, & amporte la principauté des membres du cors humain. il n'en faut plus debatre.

Attrait pour le visage. Mais si les autres en appeller, je m'en rapporteray toujours à V. M. M A D A M E, qui ha le iugement non moins solide & parfait qu'a en le sage Salomon : sous lequel ie diray seulement pour resoudre mon propos, & le rapporter aux fins & conclusions que j'ay pretandues par ce discours, qu'il n'y a partie

an notre cors tant excellante & admirable, que le visage : & que le Ris (effait de la plus humaine passion qui soit) y est trébien representé : comme an l'indice & moutre de toutes affections. Dequoy le visage est fort illustre, & merveilheisement bien pare. Tusi et il tra-raisonnable, que l'acte propre à

Resolucion de tout le discours.

l'homme an la quatrieme sorte (comme parlet les Dialecticiens) qui le fait evidamment differer de propre à tous autres animaus, soit logé an la partie qui at pe- l'homme, et reprefan- culiere à l'homme, à parler proprement. Or comme le té an la par- visage et ordinairemāt plus beau an la fance, que an tie qui luy l'homme (car ainsi que chante du Bartas, poète et philosophe divin,

*—ell' hal'eul plus riant,
Le teint plus delicat, le front plus at-
trayant,
Le māton net de poil, la parole moins forte)*

et que sa complexion at plus delicate, molle, et plus belle passionnable, ses meurs plus faciles, benimes et a- misables, sa condicion plus gaye, joyeuse et mignarde: Ris luy et le Ris aussi luy at plus convenable, mēus feant et plus convenable que de meulheurie grace, declairant sa grād' douceur et à l'homme. humanité. Ce que me pourroit aucunement inviter, à dedier cet œuvre au sexe feminin, pour la cōvenan- ce du naturel: mais j'ay plus grand' raison de la cō- sacerer particulierement à V. M. M A D A M E, d'au- tant que ce sujet excede la commune capacité des fames, et (i'ose bien dire) des hommes, qui ne sa- vet que mediocrement. L'argumant du Ris at si haut et profond, que peu de philosophes y ont at- taind, et nul ha gagne le pris de l'avoir si bien ma- nier. I'ay passé un peu plus avant, toutesfois ie ne me vante pas, d'avoir satisfait à moy-maime, tant s'an faut que ie puisse contanter les autres plus cu- rieus. Ie suis bien ampeché, seulement d'expliquer les causes de ce grand changement que le Ris excite au visage. Dont ie suis mēmes constraint an

La fame etat de visage, le

*etre bié de-
dié le traicté
du Ris.*

fin de remettre cette besogne à quelque esprit d'excel-
lante perfection, anchassé dans vn cors de telle com-
position & température, que le divin esprit n'an soit
rien ampeché. Il convient employer à cecy vn esprit
angelique plus que humain, studicus, invanis, de
ingemant exquis, & heureuse memoire: lequel sache
plus delicatement antalher, buriner & graver, ce
que i ay ebauché. Et à qui pourrois ie mieux remettre
cette belle matiere, que à V.M. de condicione sublime
& heroïque: à laquelle je la presentant au tres-hum-
ble reverance, comme à la personne de ce monde, la
plus parfaite & accomplie des condicione requises à
eplucher & résoudre toute grand' difficulte? L'af-
fieduel etude an philosophie & sciences mathemati-
ques (votre grand' recreacion) ha tellement eclarcy
votre ame, chassant les communes tenebres d'erreur
& ignorance, que les choses les plus obscures & ca-
chees, sont par vous facilement decouvertes & ar-
rachees du profond puis de verité. Ce sujet samble
legier, mais il at bien grave, & digne d'atre mieux
traité, que de mon esprit assés lourd, pour penetrer a-
vant an ses difficultés. Il an faut vn mieus purifié,
plus sutil & aigu, tant de Nature, que par la disci-
pline: & sur tout d'une personne de grand' autori-
té, à persuader ce qu'ell'an conclura: comm' et celuy
Que S.M. et de V.M. Aussi quand je figure & contemple la na-
tione Française, comprenant tant hommes que femmes,
& specialement ceus & celles qui sont de notre
tans an reputacion de grand etude, savoir & juge-
ment: maime d'entre les Princes & Princesses, sei-
gneurs & dames, qui font pour le joud huy vn bon
nombre an ce royaume (mercy votre grand paire,
Madame,

Madame, FRANCOIS LE GRAND, iu-
stement surnommé pere des arts & sciences, qui ha-
chassé l'ignorance des lettres, bien loin de sa maison) il me semble que vous avez la face, la plus agree-
ble partie de tout le cors, ainsi que i ay dedust. Le Roy à S. M. qu'à
votre fraire (mon souverain seigneur & bon maire,
le plus benin, clement, lasmain, magnifique & libe-
ral qui fut iamais) et le chief de ce cors figure. La Rei-
ne vostre maire soit le Cerveau, qui ha conduit ses
enfants Rois, avec leurs sceptres & couronnes, de telle
prudence, vigilance, auligeance, dexterité, fidelité &
magnanimité que sa Majesté au ha aquis un los per-
petuel recommandant à toutes les provinces du mon-
de l'heureus succès de ses tres-heroiques entreprises,
autant le plus calamiteus que iamais troubla ce royaume.
Monseigneur (votre fraire) soit la main, benitité &
à qui le Roy donne tout pouvoir & maintenanc-
& la face et des le Ris, tres-evidant, tres-cordial, &
propre indice de l'humanité. C'est donc a V. M. (soit
cella face de la nacion française, la plus admir-
able partie du cors) que se doit presenter ce petit co-
mptaire du Ris, an ley faisant hommage de ce que
ley appartenent. Madame, vous avez l'apprécacion
d'être des plus belles princesses de la Chreesté: mais
je n'ay à toucher yes, que les vertus qui repousser aus di-
vins traits de vostre beauvisage, daquellest il est sur,
& au coope seroit un spirituel, tel que ie l'Imagine. Mais
je crains d'être taxé de superfluité, an chose qui nere-
quient ne preuverai, ne temaine. Car la serenité & cle-
mance de vostre magesté royale, sa benitité tres-
humble, la splendeur & virure de son esprit, illu-
brant ce royaume, & etincellant aus quatre coins

Comment
ce traité co-
uient mieux
à S. M. qu'à
autre person-
ne de France.

¹ Vertus re-
pondantes
austrais d'un
beau village:
au front, la
serenité &
clemence: aux
sourcils, la
benitité &
humilité:
aux yeux, la
splendeur &
vivacité: au
nez, la grace
& genciosité:
tête la bou-
che, l'elo-
quence, fa-
conde &
douceur: au
mâchoires, joués
& oreilles, la
rondeur: au
teint, la pure-
té: la netteté in-
nolice & ca-
deur, avec la
vermelhe
verteconde.

é

EPITRE.

du monde sa grace & generosité tres-hercique,
font celebrer le nom de la troisieme MARGARITE
DE FRANCE (perles de valeur inestimable)
jusques aux Antipodes. L'eloquence, & douceur
faconde, accompagnée d'un profond savoir & juge-
ment solide, declarées par ses graves propos, d'ad-
mirable prudence (l'ornement du bon sens naturel) la
rondeur de conscience, procedante de Zèle, pieté &
devotion trai-Chretienne, produisant infinites eu-
tres de charité: la pureté, sincérité, & innocence de
vie, la candeur & naïveté vereconde, riant parfa-
tement belle voutre Ame. Je me tais des autres ver-
tus, qui toutes jusques à vne vous font la Cour, soit de
voz affaires, voz favoris, voz gardes. O tres-heu-
reus le Roy de Navarre, d'avoir si bien rencontré sa
moitié! Bien-heureus ses royaume & pays, qui se-
ront de formais regis & maintenus par ces deus A-
mes, si bien conjointes & unies, qu'elles ne ressam-
blet qu'à vne: comme il n'y ha qu'un vouloir &
un refus, avec reciproque affection au devoir
mutuel du sacré mariage. O bien-heureus lién (com-
me chante le jantil du Bartas)

O pudique amitié, qui fons parto ardeur,
Deus ames an vn' ame, & deus cœurs an
vn cœur.

Dieu vous ramplisse de ses graces, & saintes be-
nédictons, vous donnant belle lignee & succéssion
tra-desirée,

Renaissans an vos fis: læquels ayet
moyen
D'eternizer sa basle sang Navartien.
MADAME ie feray fin, apres que l'auray un

peu escusé la rudeſſe du langage, que vous trouverez. Excuse du
an ce traſte du Ris: duquel le ſtyle ſort epineux. & la rudeſſe, par la tra-
raboteus, pourroit ſambler étrange: & que ce fut cho-
ſe inepie, de le preſanter ainsi à V. M. Vous ſaurés Allemand.

doneſſil vous plait) que cette-ey et la premiere beſo-

gne que i ay fait de ma vie. An quoy i imitay Zo-
roaſtre, lequel venant an lumiere, commençea par le

Ris an naiffant, comme ie fis an ecrivant. Oi ie le co-
poſay an latin, an me joüant à Monbrion. M. Louys

Papon (ſis puyné du grand Papon, lumiere de ce rans
an la Iurisprudance) traduit le premier livre, com-

me à la derobee, & le fit imprimer y a plus de vint
ans. Les autres deus demeuroint negliges parmy mes

commantaires, iuſques à tant que M. Ian Paul Zang-
maiftre (jeune Allemand, de noble maifon d'Auf-

bourg, mon familiar diſciple) les trouvant dans ma
Bibliothéque, les amprunta ſecrettement, pour s'exer-

cer à les traduire. Ce que m'ayant depuis communi-
qué, i ay loüé ſon antrprise: laquelle m'ha invité de

les reconnoître, & ne les tenir plus cachés. I ay trou-
ve ſa version fidelle, & bien conforme à mon man-
cion, mais un peu ſabreufe & rude, quant au langa-
ge: lequel toutesfois ie n'ay voulu changer, pour laç

donner toujouſ plus de couraſe & hardieſſe, quand
il verroir ces livres publiés de ſa translacion. Auſſi

il n'at ſouveniſſ de ce que dit Horace,

La choſe ne veut être ornee.

Il ſuffit que ſoit anſegnée.

C'et pourquoy ie n'ay craind de le preſanter ainsi
à V. M. M A D A M E, qui anſand bien celà: vous e-
tant la Princeſſe, qui m'ha ſamblé plus propre, à
éſtimer & priſer dignement ce beau ſujet: comme

langage ru-
de, par la tra-
duſſion d'un
Allemand.

Cette-ey et
la premiere
œuvre de
M. Loubert.

L. Papo tra-

duit le pre-

mier liure.

Zägmaiftre
traduit le ſe-
cond & le
troiſieme.

Loubert n'ha
voulu chan-
ger le ſtyle
du tradu-
teur.

Ornari tes
ipsa negat,
conſcta dq-
certi.

é ij

EPITRE.

auſſi vous et iſtemant due la ſinguliere marque de toute humaſit . J'ay toujours deſire, d'avoir moy  de luy faire tresh bles ſervices, honor  ſa tref-illuſtre memoire de quelque me  labeur, qui luy fut a  greeable. Si i ay bi  ran tre an ceteuy- , i an lou  Dieu: le priant toujouſ plus devotement, qu'il me faffe la grace de repondre an ſuffſance, a la grandeur de mon affection. Donn  a Paris, ce premier tour de l'an 1579. ſuyvant l'astronomie, qui le commanda de l'ant e du ſoleil an ſa ma on Arictine.

P R E S A G E , D E C E Q U E M .

Loubert ha command  d'efcrire par le Ris.

Nature, de ce Tout sage mere & nourrice, Enfantant l'heritier pour qui ce Tout est fait, Veut qu'il pleure y entrant, & d'un contraire offait Le rend ſeul prompt au Ris, balan ant ſon office. Zoroaſtre promiſt la Magie proprie , Par ſon Ris an baissant. Nature ne defait Saloy de pleur, ſinon produiſant un parfaict. Car le Ris de ſon bien e t plaiſir & indice. Ainsi, docte LOVAT, voyant que ton ouvrage Command  par le Ris, nous donne tefmoignage Que de Nature amy excellant il ſera. Et tes conceptions, de ſemence immortelle, De leur pere Apollon auront la gloire telle, Que ton e ſprit ſecond heureux anfantera.

D. GELOTI S.

HUMANITATIS PRAECIPVAE NO
TAE RISVS SCRVTATOR PRAE
CIPVVS LAVR. IOVBERTVS AD
MIRANDAS ILLIVS CAVSAS MI
RANDOSQ. EFFECTVS DVM EX OB
SCVRISS. SACRAE VERITATIS LA
TEBRA SEDVLO ERVIT SVMMAM
DEMOCRITI PHILOSOPHIAM VE
NERATVS. SVPERATA OMNI HU
MANITATIS GRATIA SVMMOQ.
CHARITVM III. CONSENSV AE
TERNV M SACRAT MEMORIAE

SEMPITERNAE SVVM NO
MEN MAXVMO MARGARI
TAE FRANCICAE REG.
NAVARR AE PR.
HUMANISS.

AC D N.
SVAE
CLEMENTISS. OR
NAMENTO.

GERALD BOISSON A.D. AGENN. MED. F.A.C.

IN D. LAVR. IOVBERTI, REGVM
Gallie & Nauarrae Medici doctissimi, libros
tres de Riso: I. Liebaultius Medicus Parisiensis.

R Isum ridiculis proprium mortalibus esse,
Latitiae quoties dant documenta sua:
Quodque humana nihil nisi Risi vita sit omnis,
Etatis priscas nos docuere sophis,
sed qui ridendi causas cognosceret omnes,
Quis ve omnes posset scribere, nemo fuit:
Donec I. O. V. B. E. R. T. V. S. facundi excusit acumen
Ingenij, & proprias ore profudit opes,
scilicet hujus erat naturam inquirere Risi,
Quidque sit argutis commemorare libris,
Cui placidum risit puerili Pallas ab aeso,
Risere & Charites, Pieridumque cohors.

NICOLE ESTIENNE, & MON-
sieur Ioubert, tresdocte Medecin.

LE beau Ris amoureux se couronne de fleurs,
Et d'orage le pleur ennuyeux se couronne;
L'allegresse au Printemps, la langueur en Au-
tomne,
Congeut de feu le Ris, & d'eau congeut les
pleurs,
Le ciel rid, en voyant la terre des couleurs
Superbe se parer, que le Printemps luy dône:
Le ciel pleure en voyât que la terre abandône
Ses despouilles aux vents, & plaine à ses dou-
leurs,
Autant donc que l'amour à l'ennuy préférable,
Et l'allegresse plus que la langueur prisable,
Et du Printemps les fleurs, que d'Automne
l'orage;

Aurant sus Heraclit est sage Democrit:
 Et soy plus sage encor, dont l'esprit, & l'esprit
 Scait, & monstre, pourquoy Democrit est plus
 sage.

A D D. L. I O V B E R T V M , M E-
 dicum regium præstantissimum, I. Dacier
 Barathalbulanus.

Hunc (Iovberte) tuum doctum lepidumque
 libellum,
 Quo longè superas te, veteresque sophos,
 Tartara Mercurius nuper portauit ad ima,
 Cunctorum veluti fama per ora volat:
 Manibus ut doctis dixisse ostenderet unum,
 Id quod nec cuncti sic potuere loqui.
 Transnarat Stygius deus aliger equora ponti,
 Ingressus campos idemque erat Elysios.
 Afficit errantes, extollentesque cachinnum
 Democriti manus, quæs ita verba facit:
 Semper habes aliquam Risis (Democrite) causam,
 Mortuus et rides tu quoque plus solito.
 Ridesque etiam tres hos (Democrite) libros,
 Quæs risus ratio, veraque causa patet?
 Oblatus capit arridens, legit atque papyros
 Democritus, lectis talia deinde refert;
 Ille ego qui humana ridebam singula vita
 Facta, cui rerum nulla probata fuit,
 Hunc unum vidi tandem, legique libellum,
 Quo ridebam, Iovberte: geras hunc solus honorem:
 Quem non ridebam, tu nisi, nemo fuit.

iij

IDEM, DE EIS DEM.

HOS doctos lepidosque tres libellos,
 Quis mysteria sunt aperta Ritus,
 Ne merfa in tenebris adhuc laterent,
 Hoc nullus legat histrio libellos,
 Nullus garulus impudensque secura:
 Hinc vulgos procul omne sit profanum.
 Vulgi nil opus hoc habet nugaram.
 Hic ridet liber, hic liber vocatur:
 Sed ridet lepidum, atticum, facetum.

H

INDICE DES MATIERES

contenues au traité du Ris, distingué par livres & chapitres.

LE PREMIER LIVRE DU RIS, CONTE-
nant ses causes, & de tous ses accidans.

Prologue pag. i.

i. Quelle est la matière du Ris. pag. 15.

ii. Des fais ridicules pag. 16.

iii. Des propos ridicules pag. 29.

iv. Observations aus ridicules pag. 35.

v. Quelle partie du corps estoit première l'objet du

Ris. pag. 40.

vi. Division des puissances de l'ame pag. 45.

vii. Des autres parties de l'ame. pag. 56.

viii. A quelle puissance de l'ame, il faut attribuer

le Ris. pag. 61.

ix. Que le Ris provient d'une affection du cœur,

& non pas du cerveau. pag. 63.

x. Que l'affection mouvante à rire, n'est simplemāt

de joie. pag. 71.

xi. Ce qu'ayent de la joie particulieremāt. pag. 74.

xii. Ce qu'avié de la tristesse particulieremāt. pag. 81.

xiii. An quoy convient la liesse, & le Ris. pag. 83.

xiv. Que le Ris ait fait de contraires mouve-

ments, ampruntés de joie & de tristesse. pag. 87.

xv. De q̄l mouvemāt le cœur se meut au Ris. pag. 90.

xvi. Comment le diaphragme ait ébranlé par le

Ris. pag. 93.

- xvii.** Que le Ris peut etre declaré à l'exemple
 des soufflets, & des parties tréblantes. pag. 96.
xviii. Comment par le Ris et agitee la poitrine: & d'où vient la vois anterompue. pag. 100.
xix. D'où procede l'ouverture de bouche, l'allongissement des laivres, & l'elargissement du manton. pag. 103.
xx. Comment par le Ris se font des rides au visage, mæmement à l'antour des yeus. pag. 114.
xxi. D'où procede que les yeus etincellent & pleurent. pag. 117
xxii. Pourquoy le visage an rougir, avec anflure des veines du front & du cou. pag. 119.
xxiii. Comment le Ris meut la toux, & fait fortit par le nez ce qui etoit an la bouche. pag. 121.
xxiv. D'où vient que les bras, les epaules, cuisses, pieds, & tout le cors peuvent etre emeus à force de rire. pag. 123.
xxv. De la douleur qu'on sent au vante par trop rire. pag. 125.
xxvi. D'où vient qu'on pisse, fiente & sue, à force de rire. pag. 127.
xxvii. Qu'on peut evanoüir de rire, & la on an pourroit mourir. pag. 130.
 Recapitulaciō, concluāt le premier livre. pag. 134.

LE SEGOND LIVRE DV RIS, CONTE-

*nant sa definition, ses especes, differences,
& divers epithetes.*

- Preface. pag. 140.
i. Quelle et la vraye definicion du Ris. pag. 163.

111. Des especes & differences du Ris. pag.171.
 1111. Du Ris mal-sain & batard. pag.175.
 11111. Du Ris qui accompagne le diaphragme bles-
 sé. pag.183.
 v. A sauoir, si c'est vn vray Ris, ccluy du chatoulhe-
 mant. pag.189.
 v 1. Sis problemes du chatoulhement. pag.201.
 v 11. Des autres differences du Ris, & de ses epithe-
 tes. pag.210.

**LE TROISIEME LIVRE DU RIS, CON-
tenant les problemes & demandes principales
qu'on peut faire du Ris.**

- Proeme. pag.220.
 1. A sauoir-mon si le seul homme rit, & pourquoy.
 pag.231.
 11. Savoir-mo si le seul homme pleure, comme
 luy seul peut rire. pag.240.
 111. De ceus qui n'ont iamais, ou fort peu souvant
 ry: & d'où vient cela. pag.249.
 1111. D'où vient que les vns riet plus souvant &
 soudain, que les autres. pag.262.
 v. Pourquoy aet-ce, que du vin les vns riet, & les
 autres pleuret. pag.267.
 v 1. Que des melancholiques les vns riet, les au-
 tres pleuret. pag.277.
 v 11. Savoir-mon, si quelqu'un an se doulant peut
 rire. pag.277.
 v 111. Pourquoy dit-or, que la rate fait rire. pag.281.
 1x. Savoir-mon si l'enfant rie, avant le quaratieme
 iour de sa nativité. pag.288.

- ©BIUM
- x. Savoir-mon, si quelqu'un peut tire an dormant. pag.302.
 x i. D'où vient que le Ris échappe fort soudain, & qu'on ne le peut retenir. pag.309.
 x ii. Savoir-mon, si le mouvement naturel des artères a changé par le Ris, & quel il est. pag.318.
 x iii. Pourquoy est-ce, que les grans rieurs deviennent aisement gras. pag.314.
 x iv. Quels biens apporte le Ris: & si quelque malade peut guérir à force de rire. pag.330.
 x v. Quels maux cause le Ris prodigue, & trop continué. pag.336.
 x vi. Savoir-mon, si quelqu'un peut mourir de rire. pag.345.

La cause morale du Ris de Democrite, expliquée & remontrée par Hippocrate. pag.355.
 Dialogue sur la cacographie Française, expliquant la cause de sa corruption. pag.376.
 Annotacions sur l'orthographie de M. LOUBERT. pag.390.

AVTEURS HEBRIEVS, ARABES, GRECS, LATINS, ET VULGAIRES, ALLEGUÉS
 an ce traité du Ris.

HEBRIEVS.	Moysé medecin.
David.	Rhasis.
Moyse.	GRECS.
ARABES.	Aëce.
Avicenne.	Aristote.
Avenzoat.	Alexandre Aphrodisie.
Isaac.	Chæremon.

Cleomene.	François Valeriote.
Democrite.	Gabriel de Tarraga.
Epicharme.	Guilhaume Iosulian.
Eustathie.	Guilhaume Rondelet.
Galen.	Hierôme Cardan.
Héraclite.	Hierôme Fracastorio.
Herodote.	Jaques Hollier.
Hésiode.	Jules César Scaliger.
Hippocrate.	Jean Philartgyre.
Lycurge.	Lucrece.
Mclet.	Martial.
Paul Aeginete.	Nicole Florantin.
Paulanie.	Ovide.
Philostate.	Pline.
Platon.	Pogé Florantin.
Plutarque.	Quintilien.
Pollux.	Quint Serain.
Théomnesté.	S. Augustin.
Théophraste.	Saluste.
Timec historien.	Scribone Large.
Zeno.	Servius Grammaire.
L A T I N S.	
Alexandre d'Alexandre.	Solin.
Andre Vesal.	Strabo.
Ange Polician.	Tertullian.
Appian Alexandrin.	Theodotir.
Aule Gelle.	Valète le grand.
Caton Moral.	Verrius.
Christoffle à Vega.	V E G A I R E S.
Cicero.	Hierôme Gammbert.
Erasme.	Jan Bocace.
Flore.	Jan Papon.

CORRECTION DES PLUS NOTABLES

fautes. Le premier nombre signifie la page, ~~à moins~~

& le second la ligne.

4. 15. Calamité. 5. 1. pêcheur. 6. 12. inventés. Mais. 9. 22. mari. 14.
 4. ancora & 15. quelles. 15. 16. Les meus eounnes. 21. 26. ou sambla-
 ble. 31. 4. allegorie. 37. 9. mouvant. 38. 20. y ha l'erreur. 40. 14. sassen-
 ner. 4. 21. qu'ils. 48. 27. qu'ils. & 28. qu'ils. 59. 10. ne peuver. 60. 18.
 que ceus-cy. 62. 16. l'objait de l'appetit sanfuel. 62. 21. C H A P. 11. 69.
 18 mesurâques. 7. 4. 21. distalation. 75. 15. couloure: & 23 ambelit aus.
 76. 9. bien-veigner. 30. 20. à la face, par sa. 91. 1. tous les accidans. 94.
 3. Panatomie. 95. 8. antandre: & 27. luy dit. 96. 11. d'avantage. & 25.
 uray-samblable: & au marge abdomen. 105. 21. deuient. 110. au
 marge prob. 9. 111. 12. mambre. 113. 21. tire. 115. 15. effacés tirâs tous
 vers le haut. 116. 13. dessche. 119. au marge Aphrodisien. 134. 8.
 pourquoi on dit. 138. 20. tombant. 149. 27. quelcun. 158. 24. Protee.
 ou d'un Chameleon. 173. 13. naturel & salabré. 176. 1. basse. 177. 17.
 procatartiques) fassantes: & 23. appellee. 188. 3 que par attouchemât.
 206. 5. quelques vmes. 211. 17. manieres. 217. 8 si l'attribuë. 222. 27.
 infinitimant. 225. 26. autres partie. 229. 23. que ne pouvons. 233. 3. les
 affecions: & 19. & la vielhe. 246. 15. ordonné l'ordure. 254. 26. effa-
 cés, qui et autant que dire, le cœur au reste émeu. 258. 21. émeu des.
 268. 10. quelques vms: & 16. cettuy-cy. 17. 1. affaire ce sont. 275. 23.
 l'ardeur cesse, l'homme. 283. 15. du monde an. 286. 21. l'esprit. 294. 27.
 là où il dit. 295. 27. void n're mais il ne rid. 320. 9. tress-expert. 322.
 26. respect. 323. 11. d'ob. 331. 18. plus part) 333. 24. avint au nottre. 336.
 26. que les ridicules. 338. 27. provenet. 350. 5. effacés Or que cela,
 j'ulques à D'ôques. 355. 3. tress renommé. 357. 27. anatomisées. 358. 21.
 qu'il cessoit. 366. 22. leur dises. 367. 2. le fivitoye. 368. 28. suffrout. 369.
 27. de voz vices. 378. 1. certains. 383. 22. an atms. 386. 23. qu'il leur et.
 390. 25. du Baïf. 393. 23. l'ecrire.

Les punctuations, & autres plus légères fautes, sont remises au
 jugement & à la discréco du Lecteur benin, & de bon antemettant le-
 quel ne décide jamais commencer la lecture d'aucù livre, qu'il ne fait au
 preable corrigé: suivant l'avis qu'on luy a donné, par le recueil des
 fautes qu'on a remarquées, apres que l'envre et achevée d'imprimer.
 Cess qui meprisent ou ignorent cela, an plusieurs androis: sont frustrés du
 sens de l'auteur: ou s'ils peuvent deviner ce qu'il veut dire, ils luy attri-
 buët sinistrement la faute, de ne l'avoir si bie exprimé
 & repreſanter. L'imprimeur aussi doit être favorablement excusé, d'au-
 tant que sourvât telles fautes sont an la copie: & on les reconnoit, mieux
 au rès-jat, qu'à la première fois, comme les segôdes pâſses sont les pl's sages.



PREMIER LIVRE
DU RIS, CONTENANT SES
causes, & de tous ses accidans.

PROLOGUE

IESIODE ^a auteur ^a Hesiode ha écrit la des fabuleuses inuā- race des cions, & diuin Philo- Dic̄us, in- sophie, voulant signi- terprétant parables fier que l'admiraciō la Theolo- des effets de nature, gie. angeādre inquisition, & an fin co- gnoissance des causes, ha feint ^b inge- b. Hesiodc nieusement, que Iris ^c etoit la fille de la Theο. Thaumas: pour démontrent, que qui gnoie. ^c Iris signi- ne seroit epris d'un cbahissémāt & cu- sie contem- rieus desir, iamais ne s'anquerroit, & placion, & par consequant il n'inuanteroit rien: Thaumas vù que de la perplexité & frequante adm̄aciō. meditacion, nous paruenons à l'intel- ligeance & facilité, moyennāt l'indu- strictus, continuēl & excessif labeur.

A

Car l'ignorance an l'ame est naturel-
d Platō di- le, quoy que die Platon, & n'an est
soit, q nos ames etoient chassée que par doctrine : à laquelle
sauantes de dōnet antree les sans exterieurs: dont
nature : & que nostre nous disons, que la substance & com-
science n'e- plection du cors, la rād plus ou moins
roit qu'un docile, puis qu'elle est contrainte de
refouenir. fan seruir à toutes antreprises . De là
procede, que les mieus conditionnes
à randre leur ame sauante, ont natu-
relle affeccion de cognoitre l'essance
des choses, meuz de louable curiosité,
par les doutes qui se presentent, & foli-
citet leur esprit. Ceus qui sont plus
grossiers, pour l'ampechemat du cors,
n'y antret pas si auant, ains s'arretet à
l'ecorce, que leur santimant ^e ne fait
exterior doit outrepasser. D'autres y an ha, qui affe-
penetret, dans ce que étueusement desirer sauoir : mais n'e-
l'exterieur tans institués an la Philosophie, n'y
luy prelate. peuuet auenir. Car c'est le seul moyen
de resoudre toute difficulté : don de
Dieu, ottroyé aus hommes, & heureu-
se accion de l'ame (cōme souloit dire
Platō) surpasst les charnelles occupa-
cions. Dōcques à tous l'ignorāce est cō-
mune dés la natuité: & ceus sont les

plus dignes, lesquels doute & inquisition incessamment eguillonnent, pour vouloir touiours apprendre : & tresheureus à qui la grace de bien philosopher, & fauois cōtampler, est departie. Les ignares presomptueus, qui cōme ladres ne santet leur imperfectedo, outrecuidet, & de iugement precipité n'ont aucū doute, qui les inuite à vouloir discouvrir par raison. Parquoy on tiēt leur mal ^f pour incurable, comme ^f L'arrogābrouillé de telle contrarieté, qui ne ^{ce fait qu'ils} ne cognosce, & ressloit aucun remede. Au contraire, ses leur i-les bons & beaus espris, craintifs, do-gnorâce, & ciles, & déjà bien institués, ne cessent de que ne veu-cesser de profonder & vouloir penetrer aus pl^o prandie. obfcuris secrés de nature: tant pour leur contantement, que pour auoir mieus de quoy louer le Createur, & mōtrāt sa ^g La fin de grādeur par meruelhe^o effets, qui no^g toute con-^{replacion,} retiret à cōtemplacion. Il est biē vray, doit estre qu'il y ha des choses tant difficiles & cachees, que nous cōfessons libremāt ^h incognues à l'homme: & qu'il ^h Causes in-^{cognues à} ne peut decouvrir leur cause, tant soit l'homme. elle diligeammāt & methodiquemāt recherchée: comme du foudre, & des

A ij

4 LE PREMIER
choses qui miraculeusement au aué-
net. Ainsi est-il de tout ce que nous
rapportons communement, à la pro-
priété de l'essence & incompréhensi-
ble nature: attēdu que ce sōt les prin-
cipales actions de leurs formes, pro-
pres à la chacunc. La cause de ces ver-
tus, facultés, pouvoirs, ou efficaces,
nous appellons tamperatnant & com-
plection, qui (procedant de certaine
proportiō, & diuers melâge des qua-
tre elemans, d'vne si peculiere condi-

ⁱ Les Grecs apellet cela idiolyncra. ⁱ Les Greçs apellet cela idiolyncra. an vn autre) ne peut etre iustemāt cō-
fie que Galé pris de nostre antandement. Lors
cōfesse etre incognit aux hōmes. plus euidâte cause de leur effet, que la

^k Les pre- propriét naturelle. Car elle nait de la
miers cors, qualité des simples & premiers ^k cors,
ce sont les desquels pour la foibleſſe de nostre es-
quatre ele- mans.

^l La vertu quelle portion il y an ha d'vn chacun,
andormis. fante de la an ce qui an est cōposé. Voyla pour-
Torpille, quoy nous émeruelhons, de voir que
penette inf- qu'à la mai l'Aymat ou Calamité tire à soy le fer,
du pecheur, comme l'ambre le fetu: & que la Tor-
à trauers la pille ^l ou Tramble angourdit la main
ligne.

du pecheur, voire sans le toucher. La Remore, fort petit poisson, ne retarde pas seulement (comme signifie le nom) vn nauire poussé de vns galhars, & de puissans vogueurs, ainsi le detient & arreste tout court. La lamproye a fait de mesme, si nous croyons Aristote, & l'experience qu'an a vu Rondelet.¹³ Mais laissons ces effets, desquels peuuet douter ceus qui n'an voyent rien: & prenons des plus familiers, qui n'ont pas moins d'admirable & etrange condicion. D'où vient que par le dechirement du drap, ou l'antrebriser des pierres, ou pour tirer à reuers les arretes d'un épy, ¹⁴ nous santons griseament aus dás? Pourquoy est-ce, que si quelqu'un viét à baalher, à peine les voyas fan peuuet contenir? Comment peut le fruit agacer les dans, & le pourpier ¹⁵ estre remede? Et il plu' admirable, que le fer soit tiré de l'Aymant, que l'humeur ¹⁶ choleric de la Scammonee, ou l'alimant de chaque partie du cors? Tous ces effets sont merveilleus, & qui ont bien trauailhé les plus subtils de nos philosophes medecins: lesquels

A. iiij

pour fin de conte sont contrains, s'accorder au commun² arrest de la prodecine echo prieté. Dont nous pouuons comprastique, on appelle ce- là, le pont que chose, pour se faire plus estimer, aus anes. où noz espris trop lours, épaissis de ce cors, ne peuuet ancrer. Si est-il bien tressbié, q le louable de san vouloir³ antremeler, scibile(c est & ne laisser rien à sonder, suiuant les à dire, ce qu'on peut traces des anciés, vsas de leurs moyés, fauoir) ha & y ajoutans les nostres de nouveau plus grand etâdue que muantes.⁴ Mais comme nous prissons la sciante. ceus, qui de telle curiosité nous ont mes cōme fort profité, amployans leur étude à les anfans eplucher diligcamment les occasions au col du geant, qui de si grandes merueilhes: aussi m'eba voyons ce hi-ie, que nul de ces rares auteurs qui que le g. ât, & vn peu nous ont precedé, se soit amusé à red'autantage. chercher les causes mouuantes à tire; l aussi fal- vù que c'est vne des plus admirables fort tel, pour f actions de l'homme, si on y veut bien être propre regarder. Et qui ne setonneroit, au pl² ami- voyât tout le cors à vn instat se mouuimus. t La qualité de ce plaisir, pour le plaisir de l'ame (cōfir, sera de- meil est vray-samblable) fil ne nous crite au ch. etoit deja tant coutumier, qu'à peine 14.

on san auise? Si faut-il que ce soit
quelque grād cas,^u puis que d'vn vio- ^u La gran-
lant effort, il peut exciter si vcheman- ^{deur des ef-}
tes & soudaines emocions. Dont di- ^{feus, repond}
„ soit Quintilien: Le rire ha tres grād ^{à la gran-}
„ pouuoir de commander, & auquel ^{deur des}
„ on n'fait resister. Il nous echappe ^{causes,}
„ bien souuant, qu'il n'est possible le
„ retenir: & non seulement constraint
„ le visage à confessier, & presse la vois
„ à declarer l'affeccion, ains de sa vio-
„ lance secout & emeut tout le cors,
„ maintefois diuertit & ranuers l'im-
„ portance des affaires, dissipat la hai-
„ ne, & mitigant le courroux. Il remet
„ l'esprit traualhé de soucy, le detour- ^x La defini-

„ ne des profons pāsemās, le rassasie & ^{tiō de l'hô-}
„ renouelle quelquefois apres vn ^{me (selon}
„ grand & annuyeus toutmant, quād ^{quelques}
„ il chasse toute melancholie. On ha ^{vns) est, ani-}
„ vù des malades guerir par ce seul re- ^{mal risible,}
„ mede. Voyla de merueilheus effets, ^{raisonnable}
& to^o produis d'vne inclinaciō si pro- ^{& mortel.}
pre à l'homme, que sa description ^y La pre-

ressoit volontiers. Le cōfesse bien, leur ^{riere occa-}
premiere ^x la ^{sion, est la}
giere: d'autāt que bateleurs & badins, ^{chose ridiculemente.}
cy apres de- ^{la se-}
cōde est in- ^{trinsèque,}
claree.

A iij

n'ot autre but q̄ de no^e faire tire. Mais l'acte nous est fort agreeable, & le souhaitons fort affectueusement, pour le plaisir qu'il denote. Car nous auons naturellement telle affecciō à ^z reiouissance, que tous nos desseins y pretantuy & fadet, cōme à vn souuerain bien. Dont cherie, laquelle nous nous voyons, qu'on cherche mille tachons par sortes de passetams, & que chacun les tous moyés resloit volontiers. De là est venué l'inuantio des ieus publics & priués, des triophies, banquets, farces, comedies, morisques, mascafades, danſes, musique, & toute autre maniere de sebaurdir. Aussi l'homme plaisant & faccieuſ, montre qu'il ha l'esprit habile, avec grand auantage an la ciuité & grace de parler. C'est pourquoy Lycurge, autremant fort feuere an ses ordonances, ha non seulement permis aus Lacedemoniens, l'usage des honestes pulcie an ieus, ains les ha commandé exprefſement, & ha dressé vne statuē au Dieu Gelot: ^z estimant estre biē necessaire, q̄ les Thesfaliens adoroiſt le lardante viuacité des espris. Cleome-Dieu Ris. nes pareillement, qui iamais ne receut

an sa Republique bateleurs, bouffons, farseurs, ne musiciens, trouuoit bon toutefois, que les citoyens autre eus se reiouisset d'honestes passe-tans, riques, brocarts & mocqueries, qui habiliter l'esprit. Et quoy! Democrite, etat si parfait an sagesse (comme le tesmoigne Hippocrate) que luy seul pouuoit randre sages & prudans tous les hommes du monde, rtoit ordinairement. Et si on l'estime fol, de estre creue les yeus, ic repondray, qu'il le fit, pour m'eu s'adonner a la contemplacion, come dit Ause Gelle: ou pour ne voit les fames, & estre detourné de charnelle cōcupissance, ainsi qu'ecrit Tertullian. Et par auanture qu'il auoit opinion d'an deuenir plus gras, ^b qui sert bains pour bien fort au tire. Quoy que ce soit, il ^{angraisser} ^{m'eu} ^{les} v'equit 109. ans, ne prenant de plaisir a chappons, rien. Au contraire, le pleureur Heraclite, toujours courroucé & thari, fréquentoit les desers, vnuolt d'herbes & autres viades qui ne font qu'affamer: de sorte qu'an fin tout defait & transi, mourut ethique dans vne peau de beuf: où il fut deuoré des loups an cct

etat, trouué parmi les champs, & non cognu pour homme. Donq puis que le Ris est principal signe, de ce folatre plaisir que nous aymons tant, qui retarde la vicelleſſe, c'est commū à tous, & propre aus hommes, ie suis fort étonné, que les anciens diligēs scrutateurs des causes, ayet omis l'inuēſtigation de son origine; ſetans bien trauailhés à trouuer les raisons des choses qui nous attouchet moins, & ſont de beaucoup moindre estime. Que ne farreſte l'on pluoft aus domētis & familiers miracles que noſ portons, & pouuons à loisir ſincemant examiner? Que n'ont ils essayé, de cognoître le motif & cause faſtant tire, autant ſecrète que nulle autre? Pour ce, par auanture, qu'elle ne peut estre cognue, etat trop prochaine de ſa forme, & (comme diſet les Philosophes) prouenant d'icelle immédiatement. Dont ils font d'auis, & an font cette resolucion, qu'on n'an peut affiner au-

d C'eſt à dire, que c'eſt telle inuſtigation, voyāt que la ſource ſe occulte. c'eſt cachée deſſous l'efpece même, qui

la fait meriter nom d'occulte propri-
té. L'auteur du liure des apparans &
secrets mouuemans (qu'on attribue
faussemant à Galen) proteste de n'y fa-
„ uoir riē, quād il dit: Je n'antās point
„ d'où le Ris vient à se mouoir, quād
„ on chatouille les aisselles, & l'on oit
„ ou void quelque chose ridicule. Je
„ ne say comment cela meut & agite
„ tout le cors, de telle violence, qu'il
„ n'est possible de s'en deffâdre, quoy
„ que l'on sache faire au contraire. A-
lexandre Aphrodisen s'accorde à ce
propos, ecriuant au Prologue de ses
Problemes, q c'est vne question inex-
plicable, pourquoy on rit d'estre cha-
toulhé sous les bras, aus couteés, plâtes
des piés, &c. Cicero (qu'on n'a pas
moins prisé de sa Philosophie, que de
sauoir eloquamant persuader) au
segōd liure de l'Orateur, est de la me-
„ me opinion, disant: Qu'est-ce que
„ du Ris, qui le meut, où il est, & de
„ quel naturel, que si prôptement il se
„ deborde, de sorte que youlans ne le
„ pouuons retenir, & comment tout à
„ coup il faisit les flancs, la bouche, les

„ veines, le visage, & les yeux, Demo-
e par ce „ crite c y auisera: car cela n'appartiēt
qu'il faisoit „ rien à nostre propos, & quād il y ap-
profession de tire. „ partiendroit, ie n'aurois pas honte
„ de l'ignorer, vù que ceus-là mesmes
„ qui le prometroint, n'y poutroint a-
„ uenir. moyse Iuif medecin, au penul-
tième & dernier cha. de son liure, s'ap-
puyant sur l'autorité de Galen, est d'a-
uis, qu'on ne sauroit randre raison, du
Ris qui auient de l'obiet des choses
vaines, ny de quelcōque autre: moins
de ecluy qui est fait par le chatoulhe-
mant des aisselles, & plantes des piés.
Par ces témoignages on voit euidam-
mant, combien cet ouurage ha fam-
blé difficile aus anciens, voire impos-
sible d'an venir à bout: tellement que
si nous auions vn peu moins de cou-
rage, n'osierions antreprādre de nous
an anquerir plus auant. Mais pour-
quoy ne sauriōs nous trouuer les cau-
ses dc ses effets, qui ont leur source &
fondement an nous ? Cela est-il plus
mal-aisé, que de comprendre par rai-
son naturelle, l'essance de nostre ame?
Non pas à mon auis: & toutefois ses

facultés, acciōs, & ouurages nous de-
mōtret sa nature, quād d'icelles nous
sommes conduis, comme de main an
main, à la notice de ses mysteres, ^{f se-} ^{f Des cho-}
^{les visibles,} & intimes, que nul s'antimant ^{& autres tā-}
^{fuelles, no-} n'apperloit. Ainsi i'estime qu'on peut ^{venons an}
antandre la condicion, force, & affec- ^{cognoisâ-}
tion du Ris, puis qu'il nous est intrin- ^{ce des inui-}
seque, se manifestant au dehors. Car il ^{sibles & se-}
n'y a chose an nous, qui, apres vne so- ^{crettes.}
gneuse, & bien sondee inquisition, ne
viennne an euidance. A quoy me con-
fiant, i'ay constammant deliberé, vou-
loir traitter ^g argumant de telle excel- ^{g On dit an}
lance: esperant que si ie n'an peus rap- ^{cōmū pro-}
porter grand honneur, au-moins se- ^{uerbe, ez}
ray-ie excusé de ceus, qui cognoitrōt ^{grās choses}
combien il est difficile, tāt que les an- ^{luſſit d'a-}
ciens n'y ont osé toucher. Quant à ^{uoir voulu,}
ceus de nottre aage, Iules Cæsar Sca- ^{ou de sy e-}
liger ecriuant contre les subtilités de ^{tre efforce.}
Hierome Cardan, & Fracastorio au li-
ure de l'accord & desaccord naturel,
tous deus grās Philosophes & ex-
cellans Mēdecins, suiuans autre pro-
pos, an ont dit quelque chose. Frāois
Valeriole, très docte, clegāt & humain

personnage, qui ha biē merité de noſ
ſtre medecine, deduit ce fait plus au
long, an vne de ſes Enarratiōs.^h Mais
ancote n'anfonce il pas affés la ma-
tiere, pour ſatisfaire de raſon à tous
les effets, & aus ſoudains mouuemās,
qui de grand ebahiffement ont fait
dés long-tains naître an moy ce de-
ſir, de chercher tout par le menu, &
paffer plus outre que n'ont les ſuño-
mes. Le m'etois propoſé cet œuvre, a-
uant que voir leurs ecris: & depuis y

ⁱ Bien ſou-
uant la le-
ſture de-
tournequel
que bonne
imaginatiō: me vanteray d'autre chose, que de te-
auſteſois el
le amuse
trop, & rōt
ne meil-
leur diſ.
k Le moy ie demande. Car d'antree^k ie m'an-
pour trou-
uer les cau-
fes du Ris,
& de ro⁹ ſes
accidans.
t pour y auenir (ſi ie peus) de moy-mef-
me, an essayant de faire mieus. Je ne
droit, tant ſeur, & tant facile, que ie
ne m'y perdray point, Dieu aidant,
m'afeurant de rancôtrer tout ce que
uoit ſon effet. Sachant où donnet les
ridicules, & où ſied l'affeccion, cause

L I V R E D V R I S 15
 interne de tous ses accidans, ie pour-
 ray aysement discourir, par les muta-
 tions particulières qui se montret ex-
 terieurement, pour an fanoir l'occa-
 sion. Et lors ie me verray à bout de
 mon antreprise, obtenir la fin pretan-
 dué, qu'on se propose à tout cōman-
 cemant.

Quelle est la matière du Ris.

CHAP. I.

TO V T E inquisition biē ordonée,
 T commandee des choses plus co-
 gnuës: ¹ & de là cōme par degrés, des ^{Toute sciē} basfes ^{cel dit le} aus hautes, elle nous ^{philosophe} conduit à l'intelligence dés plus arduës & diffi- ^{est faite de} ciles. Les moins cognuës sont, celles ^{ce q est au-} que chacun antad & accorde, receuës ^{parauat co-} du populaire, & telles qu'on ne peut ^{gnu.} iamais nier. Celà fait beaucoup à prouver quelque chose, de mettre an ^{m Il faut} touours auant des propositions tant euidâtes, prâtre fon- ^{demant, sur} qu'on ne les puisse refuser, & d'icel- ^{ce qu'on} les deduire le surplus. Ainsi est-il de resloit libre ce que nous pretandons: c'est, mōtrer ^{mais, & an} quoy on est dvn cōmun auis, quelle est la matière d'accord.

du Ris. On appelle communément an cecy matière l'objet même, & ce qui meut tel effet: c'ome si on veut signifier, qu'il n'y ha point d'occasion, on dit vulgairement, il n'y ha pas matière pour rire. Or cet objet, sujet, occasio, ou matière du Ris, se rapporte à deus santicmans, qui sont l'ouïe & la vue: car tout ce qui est ridicule, se trouve an fait, ou an dit; & est, quelque chose laid, ou meschante, indigne toutefois de pitié & compassion. Cecy est vn peu

² Voyla
qu'il faut
premierem-
ment mon-
trer & ensei-
gner car on
n'accorde
pas de pri-
me face.

³ obscure: mais par inducçō & exam-
ples nous le rendrons facile, an decla-
ranç ce geant par ses especes parti-
culierement.

⁴ Des fais ridicules.

CE que nous voyons de laid, dif-
forme, des-honnesté, indessant,
mal-seant, & peu conuenable, excite
an nous le ris, pourueu que nous n'an
soyons meus à compassion. Example:
Si on vient à decouvrir les parties hô-
teuses, lesquelles par nature, ou publi-
que honnesteté nous sommes coutu-
miers

miers de cacher, pour ce qu'il est laid, toutesfois indigné de pitié, incite les voyans à rire. Car rien ne nous induit à commiseracion, que ce qui ha espece de domage: & an cela il n'y ha aucun mal, ou danger, qui donne lieu à compassion. Si on decouvre la poitrine, les bras, ou les piés, il n'y aura pas moyen de rire: par ce qu'on ne trouve pas laid, ne indeffat, d'exposer à l'œil ces parties-là. Aussi le Ris ne nous surprandra pas, d'vn chose laide, suiuie de commiseracion: comme si on veut oter le mambre viril à vn homme, ou maugré luy, ou de son consantement, pour cuiter vn plus grand mal, il n'est possible qu'on an rié, à cause du malheur qui ansuit vn tel acte: dont pitié nous surprand & arrete, pour an déplaisir etonnés cōtampler tell' opération. Il est pareillement des-honete, de moutrer le cu: & quand il n'y ha aucun dommage qui nous cōtraigne à misericorde, nous ne pouuons empêcher le Ris. Mais si vn autre luy met à l'impouruuë vn fer rouge de feu, le Ris cede à cōpassion: sinon que

B

• Leger, le mal-fait nous sambla leger^o & petit: car cela rāforce le Ris, voyāt qu'il n'y ha que. est deuēmant puny d'vne sottise, & que le mal n'y apparoisse. font difformes, sans aucune nécessité ou contrainte decourir les parties honteuses: & s'il n'y ha point de dommage, nous an faisons risee. Si on y est forcé, & q de ce on an rapporte mal, si d'auanture an premier nous rions, ignorans le dommage, finalement de telle cognoissance frappés à compas-
sion, nous quittons le Ris antieremāt, & disons an repantance, il n'y ha pas de quoy rire: tant sont nécessairemāt jointes ces deus condicions, laideur & faute de pitié. Par mesme raison, voyāt quelqu'vn tomber an la fange, nous an prenōs à rire: car cela est fort laid, & sans aucun danger qui nous tire à commisération: tellement que tant plus indessante sera la cheute, tant plus grande la risee. Je l'appelle indes-
sante, quand elle n'est pas coutumie-
re, ne pretandue: car la nouuelleté y fait beaucoup. Qu'ainsi soit, les anfas & yutongnes tombet ordinairement,

a

& nous an font rire: mais nous rions sans comparaison plus, si vn grand & notable personnage, qui s'estudie à marcher dvn pas fort graue & compassé, chopant contre vne pierre lourde-mant, tombe soudain an vn boutbier. Cela est bien laid, & n'a lieu de pitié: finon qu'il fut notre parant, allié, ou grand amy: car nous an aurions honte & cōpassion. Ancot seroit-cc plus des-honneste, si cela luy auenoit an grosse compagnie: & d'avantage, sil etoit yetu dvn tress-riche habilhemāt, pourueu qu'il an fut odieus. Mais il n'y a rien tant difforme, & qui fasse moins de pitié, que si ce meisme personnage est indigne du rāg qu'il tiēt, & de l'hōneur qu'ō luy fait: sil et hay de chacun pour sa fierté, & excessiue boubāce, reslāblāt à vn singe yetu d'ecarlate, cōme dit le proverbe. Et qui, voyant vn tel homme trebucher sot-temant, se pourroit abstenir de rire?

Si on choit de fort haut an la fange, à la peine ^P an rions nous: pour ce que de celle cheute nous viēt vn soupçon de dāger: car on craint qu'il y ait blesseu-

P Deptime face on i-
magine,
que de la cheute on resloit mal:
dont il n'y a lieu de rire.

B ij

re. ou si nous ariions soudain, nous ne pansons point à son mal, ains à la cheute, qu'on ne fait plaindre : attâdu qu'il est indessant & ridicule, ne se fauoir tenir an quelque lieu qu'on soit, ains tomber comme vn yuorongne. Il sera ancôr plus laid, si la cheute et an la bouë, à cause de la saleté qui aggrue telle mesfiance: toutesfois si quelque tâs apres, il nous appert d'un dômage receu, le rire cestic, & luy succe de misericorde. Tels & famblables accidans sont vus iournellement: & couiénet tous an ce, qu'ils auiennt sans y panter, ou sans le vouloir. La cheute le moutre bié: cat si quelqu'un se laisse choir de son gré, ou se veautre dans la fange, il donnera vn maigre passe-tams. Aussi chacun ne rit pas de voir les parties honteuses: mesmes les plus feuerés rebrandront aigremant celuy, qui deshonté les decouure à son es- ciant. Il faut que cela auienne sans y panter: comme si on les voit par quel- que decouure des chauffes. Apres cette espece de ridicules, vié l'autre, de ce qu'on fait sciammant, & de pan-

21. Seconde
espece de
ridicules.

see ex pressc, qui est mal seant, & de la
nouuelleté recreat nous fait tire, tout
ainsi que indeffant & indigne de pi-
tie. Comme, si vn vielhard se ioué par
les ruës an maniere d'anfât: ou si quel-
qu'vn, autremant fort notable & d'ap-
parance, apres auoir bien bêu, se de-
guise an estrapage faſſon: si vn fou con-
trefait le sage, d'habit, de gestes, & de
parolle. Tout cela nous fait rire, pour
ne conuenir aus personnes & etre
laid, & de ce qu'il ny ha point de mal, ^{q La perte}
qui merite cōpassion. Samblablement ^{des biens}
si vn homme deuenu phrenetique, ou ^{n'et rien,}
maniacle, dit & fait quelques folies, ^{au pris de la}
on ne se peut tenir de rire: sinon quâd ^{perte de la}
depuis on fauile, de la grand ^{tout de l'es-}
qu'il ha faite de fon sans & antande- ^{prit.}
mant. Lors nous an receuons cōpas- ^{111.}
ſion. car cela et fort miserable: & plus ^{t De sa fau-}
aneor, si ce mal-heur ne prouient de ^{rc, et, quâd}
ſa faute. ^{t De sa fau-}
Vne autre sorte de ridicu- ^{c'et par}
les et, des legers dommages, receus ^{mauvais re-}
par sottise, ou peu auisee garde: com- ^{gime. Ainsi}
me qui se plaindroit d'auoir perdu vn ^{on plaid}
paffcreau, des nois, epingle, ou fabla- ^{d'avantage}
ble chose, dôt les anfans cōmunemât ^{celoy qui}
B iij ^{est veroulé,} ^{sans auoir}
^{palhardé.} ^{Troisième}
^{espèce de}
^{ridicules.}

se fachet aussi telle espece des ridicules, est pl^e du naïf anfātilhage, l'ignorāce duquel nous meut à rire, quand ils font grand' plainte de peu de chose: car cela est trouué laid, sans nous emouuoir à pitié. Pareillement on se rira de celuy qui aura rōpu vn verre: pour ce que le dommage est petit, la sottise plus grāde. La sottise est indeſſante & laide, le dommage ne merite cōpassion: voy la de quo yon rit. Mais si ce verre, ou autre chose qu'on ha rompuē, etoit de grand' valeur, on tira du cōmancement, & iusqu'à ce qu'on estime la perte: deslors cesse le ris, tant pour ce que nous plaignons le fort, de celuy qui ha fait la faute (fil est an dāger d'an estre puni) que pour le deplaisir que naturellement on ha, de voir vne chose de pris & rare, lourdemāt misé an pieces. tout ceey nous peut faire tristes, & mouuoir à compassion. De ceus-là approchet fort, les tours q nous faisons pour nous moquer ou andōmager autruy, mais c'est de chose qui n'importe, & qui et an ieu. Comme si à vn qui n'y panse pas,

Quatrième
espece des
ridicules.

on decouet sa robe: si nous iettons d'eau sus vn qui ne s'en auise pas: si nous mettons vn autre au peine de chercher quelque chose de petite importance, laquelle nous auons cachée: & fablables infinies bourdes, dequoy nous ioüons facecieusement avec les autres, & si à propos, qu'il n'y ha point de vray outrage, deplaisir, ou dommage, combien que l'apparence y soit. Elles seroient mal-faites, & comme de malice, si elles etoient à bon escient: mais la legereté les maintient ridicules. Non-pourtant de ces ieus, souuät sortet de grans & dangereus debas, pour ce que ceus à qui ils s'addressent, les prennent au mal. Lors cesse le Ris, quand il nous samble y auoir offensé & grief. D'ot celuy qui l'ha receu, merite cōpassion, n'état point tel qui doi-ue endurer cet outrage. De suite viennet toutes les impostures, affrons ou trôperies qu'on fait: où il faut samblablement auoir egard au lieu, & aus personnes: autremât elles ne sont pas ridicules, mais sont malignes & me-chantes, ptincipalemât si la deceptio

B iiiij

et an choses importantes : comme si quelqu'un vand du letton pour or, etain pour argeat. La deception que nous auoüons ridicule, et plus legere, & telle qu'on ne peut interpreter an mauuaise partie, faite antre familiers & compagnons, ou bien inferieurs, qui n'an peuuet effectuellement etre marris, ne demander vageance. Voila pourquoy il faut bien auoir chois des personnes. Or les tröperies se font ordinairement à tous les santimans : & nous meuuict à rire, pour ce qu'il et fort laid, sas discoues & iugement, se voir lourdemant abusé, vu que si on y pangoit quelque peu, on les pourroit biē cuiter. Comme si quelqu'un veut toucher vn fer, qu'il ne fait pas etre chaud, & il sy brule: ou si la glace romt sous les pies, de ccluy qui follemat la cuidoit etre ferme: si on prand merde pour miel. Toutes ces choses sont ridicules, pour ce qu'il et aisē d'eprouuer & cognoitre, si noz santimans iuget biē.

Deception
à l'attou-
chemant

Deception
au gout.

Le gout pareillement et deceu an plusieurs sortes, & cōme espece d'at-

touchemant, & comme organe des faueurs: dont nous rions de celuy, qui se brule la langue du potage trop chaud, ou du morceau qu'il luy faut reietter: car il nous sable laid, de n'auoir autrement & auparauant eprouué la chaleur (nompas comme celuy qui crachoit dans sa soupe) ains se ruer indiscrettemât sur les viandes, & deuorer à l'etourdie, au fassô de gourmand. Le gout aussi et trompe, quâd on fait manger quelque chose amere, ou d'autre mauuaise qualité, ayant toutefois apparâce ou couverture de douceur & bonté. On abuse la vuë, Deception à la vue. sur tout de vaines promesses: & la laideur ridicule consiste au l'imprudance ou sottise, de croire si facilemât & fermement à toute personne, ajoutât grand foy aus propos desqüs on pourroit aisement douter. On n'a pas pitié de cela, quand la tromperie et sans dommage, & simplemât ridicule. Comme si on nous promet, de moutrer vne fort belle & ieune femme: & nous y voyans tresaffectionnes, on no^o presâte vne vielhe ridee, barbuë,

veluë, frisee, borgne, chassieuse, ena-
see, punaise, puante, morueuse, baueu-
se, edantee, rogneuse, poulheuse, orde
& sale, bossuë, tortuë, ecropionnee, &
plus difforme que la même laideur:
il y ha bien de quoy rire, de nous voir
ainsi moqués. On vse d'infinies sam-
blables impostures, fondees an cre-
dulité, laquelle y fait la laideur ou dif-
formité, requise an tout ridicule. car
de tromper autremant le sans, cela ne

nos emeut à rire: mesmes ce n'est
propremāt de ceuoir, ains plutot n'ap-
perceuoir & satis ce qu'on auoit pre-
tandu, à quelque santimant qu'il auie-
ne. L'odoter et propremāt abusé, si
on luy suppose odeurs puantes pour
suaues: & impropremāt aussi, quand
on presante à flairer vn bouquet par-
fumé d'euphorbe, ou d'ellebore, com-
me si c'étoit de la poudre violette, ou
de cypre. Car de la santeur, on se prād
si fort & longuemant à eternuér, que
c'est pour rire. On et samblablemāt
trompé an matiere de fleurs, quand
ou y cache quelque chose pointuë,
qui vient à piquer le nez au premier

Ce n'est de-
ceuoir le
sans (car il
perceuoir & satis ce qu'on auoit pre-
tandu, à quelque santimant qu'il auie-
ne. L'odoter et propremāt abusé, si
on luy suppose odeurs puantes pour
suaues: & impropremāt aussi, quand
on presante à flairer vn bouquet par-
fumé d'euphorbe, ou d'ellebore, com-
me si c'étoit de la poudre violette, ou
de cypre. Car de la santeur, on se prād
si fort & longuemant à eternuér, que
c'est pour rire. On et samblablemāt
trompé an matiere de fleurs, quand
ou y cache quelque chose pointuë,
qui vient à piquer le nez au premier

Deception
à l'odore.
mant.

rancontre, de quoy nous rions bien fort. Car il nous semble absurde & insensé, d'estre comme que ce soit affronté: mesmés an ce qu'on pourroit cuiter, pour peu qu'ò y auisat: & cela ne merite point, qu'on an ait cōfassion. L'ouye sera an érreur, d'attandre Deception long tamis pour la promesse d'autruy, à l'ouye. vne ioyeuse & plaisante chanson, ou le son de quelque instrumant delectable (qui luy sont choses agreables) si depuis il n'y ha propos ne son qui vache l'écouter. Nous pourrions bié rapporter à ces fâns, toutes les especes de credulité, pour ce que la persuasion C Ainsi la foy est par l'ouye, cōme me dira Theologie. y prand son antree: mais les autres erreurs n'auiennet pas à l'ouye, comme à instrumât des sons, ains echeet premant à la partie de l'ame qui fait l'opinion, ne plus ne moins que les precedâtes impostures, si on veut parler bien corret. Car les fâns ne faillet pas à recognoître leur obiet: nous rions seulement de l'imaginaciō faulsemât persuadée, ce que nous estimōs laid & indigne de pitié, quand c'est de chose qui n'importe grand cas: telle-

28 LE PREMIER
mât que les affecciōs vaines & foltes,
reuiénent à ce propos: cōme les badine-
ries que fōt an leurs caresses les lour-
daus amoureus, les vaīs espoirs dōt ils
nourrisset leurs ames, la folle tristesse
q quelques vns se dōnet: & telles pas-
siōs procedātes d'opiniō abusée, sans
autre persuasiō q de soy-mesme. Cela
prouient d'vne imperfection naturel-
le, imbecilité d'esprit ou de courage:
cōme on voit an ceus, qui de pufillani-
mité sōt trop craintifs, & n'oset aller
de nuit, craignās les ombres & fanta-
mes: d'autres s'afvuiet d'vn rat: les au-
tres n'oscroint auoir touché vn ver,
de peur d'etre mordus. Voyāt ces mi-
nes, nous riōs de leur couardise (chose
inepte, & non pitoyable) quand il n'y
ha pas matiere de vraye crainte.

Le panse auoir colligé & reduit an
somme, tout ce q nous voyōs de tidi-
cule: finō qu'ō y peut aiouter la grace,
les cōtenances, & gestes, qui meuuet
souuāt à rire. Ce que i'ay discouru, sur
les autres fantimās qui ressouuet im-
postures, et tout de choses faites &
vuēs, que ic comprans an vn chapi-

tre. La grand variété des matières m'a constraint à prolixité : & voulant par exâples diuers, plus familièremât expliquer, comment la chose laide, indigne de cõmiseracion, et ce dequoy nous rions, i'ay épargné les etroites reigles de Logique an mes diuisions. C'est assés d'auoir le premier anseigné & deduit, qui est le geantre de tous les ridicules.

Des propos ridicules.

CHAP. III.

L'OVRE resloit des ridicules pro-
pres à soy, & d'autres communs à la vuë. I'apelle icy communs, ceus qu'on recite auoir été fais & vus, qui durant la narration samblet etre devant les yeus: dont il auiët, qu'on n'aurid pas moins, que si on les voyoit. Tels sont tous les actes ecris au precedant chapitre, ou peu s'en faut. car soint abus, erreurs, tromperies, affrontemans, fallaces, sottises, ou autres œuures mal-faictes, pourquû qu'on les raconte naïuement, nous an rions presque autant, que si on les faisoit

30 LE PREMIER
deuant nous. Acecy donc appartient
net les fables & contes facecieus, cō-
me de Poge Floratin, & les nouvelles
de Bocace: desquelles nous plaisent
mieux pour rire, celles qui diet les trō-
peries faites des fames à leurs maris:
par ce qu'il nous samble laid, sans an
auoir compassion, qu'un homme soit
ainsi moqué. La propre matiere des
propos ridicules, qui particulieremāt
se rapportet à l'ouye, et de ceus qu'on
appelle brocarts, latdons, irrifions,
moqueries, mots piquans, mordans,
equiuōques, ambigus, & qui retiret à
deceptiō, de quelle fasson que ce soit.
Leur commun geanre, & à quoy tous
conuiennet, et le mépris ou derision:
laquelle etant plus graue & de con-
sequance, deuiet iniurieuse: la legere,
demeure ridicule. Or il y ha mille
moyens de rancontrer, qui naiffet des
personnes, lieus, tams, & auantures
fort diuerfes: & sont an propos des-
honeres, lascifs, facecieus, outrageus,
facheus, niais, ou volages & indiscreus.
Leur forme principalle et, des figu-
res d'oraison, ou manieres de parler

communes aus Poëtes & Orateurs: comme d'amphibologie, enigme, comparaison, metaphore, ficcio, hyperbole, feintise, allegoric, emphase, beau-semblant, dissimulation, & autres que mettent les Rhetoriciens: desquelles i'estime la plus facecieuse, de sauoir randre nian songe pour mansonge, & pour le ridicule vn semblable bien à-propos. Quāt à l'ysage, nous faisons qu'on se rid, ou des autres, ou de nous mesmes: des autres, si an moquerie nous reprenons, refutons, meprisons, ou rabbatons leur dire: de nous mesmes, quand nous disons quelque chose vn peu absurde, ou à notre eciant, ou sans y panser: & quand nous deceuons l'expectacion des ecoutās, ou que nous prenons les propos à rebours. On diroit, qu'an cela il n'y ha point d'artifice, & que tout (aumoins le principal) git au naturel, & à l'oc-
cation presante. De-vray Nature ne fait pas seulemant, qu'on soit habile ou subtil à l'iuancion, ains quelques vns se treuuet de telle grace & conte-
nance à leur parler, qu'vn autre disant

le même, ne seroit trouué si plaisant. Touchant à l'occasion, & aus choses qui se presantet, il y ha telle efficace, qu'aucq cela vn lourdaut pourra bien rancontrer, an piquant celuy qui premier l'ha irrité. Aussi tout et plus iā-

¶ Comme il est permis de repous-
ser l'ouure, aussi y ha plaisir de
voir randre la parethe à quelqu'vn, nompas à nous.

til an defance, ¶ qu'au prouoquer: nonobstant qu'on ne sache rié dire an brocard, q' ne soit fort bō an repōce. Mais dequoy nous meuuet à tire ces moqueries, rancontres, mots piquás, & lardons? Non d'autre chose, que de certaine laideur ou difformité, indigne de pitie: & d'autant plus deuienet ils ridicules, qu'on respecte le lieu, le tams & les personnes, comme nous auons dit. Outre ce, l'assuree contenance du discur, y peut donner grand lustre: mesme souuant le propos n'est ridicule, sinon de ce que l'auteur n'ant pas. Dauantage, si on rancontre promptement, & que le mot ne samble préparé, ou apporté de la maison, il n'est impudique, ne hautain, ne mesmeant au tams & lieu. Car il y faut bien auiser, vù qu'aus banquets & familiers deuis, les folatres propos cō- uiennet

uiennet à ians de basse condicōn, &
les ioyeus à chacun. On ne doit point
irriter, ceus qu'il est dāgereus d'offan-
cer, pour les querelles qui s'an ansui-
uet, ou vne honteuse reparacion: car
il n'y ha dequoy rire, quand le danger
imminant nous tire à compassion. Il
n'est pas aussi plaisir, de se moquer
d'un souffreteus & miserable (sinon
qu'an telle calamité il fut mauuaise &
arrogant) ains et grand' inhumanité,
vser de gaudisſſetic anuers le misera-
ble^u qui nous deuroit faire pitié. Dō- u à l'affigé
ques, les propos ridicules sont petites
subtilités, ralheries, rancontres, & qui-
uoques, & samblables qu'on dit an re-
citat, ou an reprenat autruy, sans tou-
cher affaite d'importance, ne à l'hon-
neur. Tous ont quelque difformité:
car nous estimōs laid d'etre moqués,
& d'auoir fait ou dit chose reprehensi-
ble. On ne rid pas seulement des pa-
rolles subtilement piquâtes, ains aussi
de toutes autres naſuemant pronon-
cees, follement dites, naisement, an
cholere, depit, ou sotte couardise: des-
quelles il n'est besoin amener exâples,

C

34 L E P R E M I E R
nom plus que des precedâtes espèces,
pour etre si communes à notre par-
ler, que chacû de soy-mesmes les peut
bien recognoître. Cet assés d'auoir
moutré aus fais, par induction fami-
liere, que tous les ridicules conuien-
net au point: sauoir et, qu'il n'y ha
aucun mal, danger, dam, ne outrage,
combien que de prime face il nous le
semble, ains sont de quelque meschan-
ce & laideur, indigne de misericorde.
Ce que l'ay ainsi declaré par raisons &
* Liu. 1. de l'Orateur. examples, * Cicero le cōfirme de son
autorité, quand il dit: que la rīsee pro-
cede de certaine vilanie ou difformi-
té, comme y ayant siège, de sorte qu'il
n'y ha pas grand' différence du Ris, à la
moquerie. Et de vray, bié souuant on
ne sauroit cognoitre aisemât, si le Ris
et simplicmamt d'vne gayeté, ou si on
rid d'un autre an se moquât. Que tou-
y Si la deri-
te derision^y conuienne à chose des-
sion et bié honnête, il n'an faut point de preueue:
fondue, c'est
vne iustice.
prehension. on l'antand assés, si on y prand garde.
Il ne reste pl^o, q noter certaines cōdi-
tions nécessaires à ce propos des cho-
ses ridicules, & nous aurôs fort auâoé

ouy ou vñ, si et ce qu'au reciter & refaire, nous an rions: par ce que la reiteration le nous propose, comme fait ou dit fraichement. Ils ne ² penetret an noz sans, ou que no⁹ n'y sômes attatifs, ayant l'esprit ailheurs: ou q no⁹ ne les antandons pas. On ne san peut auiser sans les voir faire, ou ouyr dire, ancor qu'on soit presant, mais pâsant à autre chose. Côme si vne forte douleur nous pressc, elle retirera de son couté l'apprehansion, & aura plus de pouuoir que la matiere du Ris. Autât an auicendra il par vn chagaigneus souci, qui martellera la ceruelle. Dont nous voyons, qu'an vain on presante de quoy rire aus tristes, graues & seures Catons, à Heraclite le pleureur, & sâblables chiche-faces. Car rudesse et la poison, qui amortit & etaind les ridicules. On ne les antand pas, quand ils ne sont euidans. comme si on parle fort bas, ou an langage incognu. Et eommât voulés vous qu'on an rie, sans comprandre le fait? Si le propos et couvert & ambigu, ceus qui l'antâdet riront, les autres nô. Si quelqu'un

et antre Allemans, Basques, ou Bretōs
bretonans, ignorāt leur langage, il les
pourra ouïr iaser, & voir rire à gorge
deployee, sans qu'il soit inuité à faire
de maime, par ce qu'il n'antand pas le
dequoy. Et si d'auanture il se met à ri-
re, ce sera bien à credit, & d'vn accord
b naturel, qui souuant nous incite b Côme de
(mouuans les appetis) à imiter noz sâ- voir bal-
blables: ou, pour mieus dire, il an tira her on bal-
sans fauoir l'occasion, par ce que ne la he: & quel-
sachant pas, toutesfois voyant les au- quefois on
tres rire, comme si c'etoit de rien(car pisse par
pour tel nous prenons l'incognu) il se
moq de ces rieurs. On peut aussi repô-
dre, que nous trouuons laid vñ ris dis-
solu & demesuré : & de cete laideur
les autres nous sont ridicules : attâdu
que de voir rire modestement, & sans
trop continuer, à - peine rions nous
comme eus, tant qu'on n'an declaire
la cause. Quelquefois le Ris ne vient
pas soudain, pour ce qu'on et tardif à
comprandre le fait ou ditō. obscur,
difficile, couvert, ambigu, & qui amu-
se quelque tams l'esprit rulant après
l'intelligeance: ou si nous an riōs, c'est

C iij

38 LE PREMIER
bien froidemāt: mais à la fin cognois-
sant le dequoy, on recommande à rire
du passé. Cecy est fort samblable à vne
occasiō de tire, qu'ō ha pour la souue-
nāce de quelque chose ridicule, delà
à plusieurs mois. Car la recordacion
met deuāt les yeus, ce qu'on ha autre-
fois vù, & il peut emouuoir les sās cō-
me la chose presante. Donques ce sōt
les deus principales occurrences, qui
ne permettent le Ris, etre meu de ses
objets: sauoir et, ne les cōcevoir, & ne
les antandre pas. Au contraire, nous
riōs quelquefois de ce qui n'est point
ridicule, mais il nous samble tel. Et de
fait il auient bien souuant, que noz
yeus se trumpet lourdemāt, dont il
semeut vn faus rire, lequel finit aussi
tost qu'on decouvre le vray. Sambla-
blemāt aus propos ambigus, y ha l'et-
leur qui no^o fait tire, ancor qu'ils soiāt
graues & serieus: par ce que nous les
prenōs mal, & an equiuoque, ou qu'il
nous plait ainsi d'etourner la santāce.
Parquoy on peut bien rire, de ce qui
n'est pas ridicule: & on ne rira pas
toujours, quād la matiere se presante.

Iusques icy nous auons deduit ,& par
plusieurs moyens remoutré, que l'ob-
jet du Ris n'est finon vne chose indef-
sante,laide & forte , sans aucun mal,
danger,ou incommodité , dont nous
soyons emus à pitié. Car les graues &
serieus aëtes, qui sont difformes, pour
ce qu'ils font pitié,ils ne sont estimés
ridicules: & ce qui est sculemät laid, ne
nous fait iamais rire, si l'est accöpa-
gné de quelque gayeté . Ayant ainsi
limité & compris toute la matière
du Ris,moutrant son vray & seul ob-
jet, il est tams de s'informer, comment
le Ris an et causé, & quelle partie de
l'ame an et p्रemier emuë. Car to' les
mouuemans du cors,tant secrés qu'e-
uidans, sont ^{cors est l'in-} ouurage de l'ame , qui est L'ame et
le regit & manie. Depuis nous verrons ^{strumät de}
an quels instrumäts il se forme, & d'où procedet ces meruelheus effets , de la ^{toutes a-}
passion risoliere. ^{ctions, fors de la contemplative.}

C. iiiij.

*Quelle partie du cors ressoit premiere l'obiet
du Ris.*

CHAP. V.

S'Il y ha eu peine à trouuer le geant
re & les especes de tous les ridicu-
les, il y an aura beaucoup plus main-
tenāt à chercher la partie du cors qu'ils
touchet premierement. Car an cela
nous n'auions besoin d'auerer nottre
dire, etant receu & approuué du vul-
gaire, & ians ignates, qui recognoi-
tront pour ridicule tout ce que no^o a-
uons proposé. Dont il n'a fallu que les
mettre an auant, & pour fasonner le
discours, remontrer an quoy tous cō-
uient & s'accordet. Mais an cecy, il
faudra viser de parfait iugemāt, à l'an-
querer diligeamint de ce qui n'est
seigner par ancor bien resolu, maimes autre les
plus sauans: c'est, quelle partie du cors
ressoit premiere les ridicules. Voilà
où il faut traualher. il y ha bien de la
besogne, & grand' difficulté. Ce n'est
plus des folatres & vains propos qui
sont tire. cecy et graue, sericus, & tel
qu'à-peine y auiendrons nous, apres

vne lōgue recherche, car l'effet et fort
meruelheus, ayant sa cause profonde-
mant cachee. Parquoy si an cette ma-
tiere ic ne satisfay antierement aus es-
pris delicas¹, pouruù que mes propos
soint au moins vray-samblables, la
grandeur de l'antreprise me seruira
d'excuse. Le ^e principal doute git an
cela, que l'obiet du Ris samble mieus ^{e Cause du}
toucher & appartenir au cerveau (cō-^{doute, &}
me à la partie qui ressloit, tout ce que proposee
requiert l'esprit attatif) que à null' au-
tre: vù qu'il est fondemāt, base, & sour-
ce de tous les santomans, qui ressouuet
telle matiere. Au contraire le cœur an-
veut faire son propre, & se l'attribuer
de droit, etāt siege des passions: pour
ce que le Ris sable naître de quelque
affection. Or pour mieus éclarcir le
doute, & y proceder plus methodi-
quemāt, il faudra cōmancer derechef
à ce que tous ^f confesset & accordet, ^{Il faut tou-}
& de là dresser vn sātier pour l'achemi- ^{ours etre}
ner peu à peu aus difficultés, cōcluāt ^{appuyé sur}
les incognuēs des choses assés vulgai- ^{ce que tous}
res: tāt q̄ paruenus à la fin, nous ayons ^{ou les plus}
l'intelligeance de ce qu'auons tāt de- ^{sages & fac-}
^{uans, accor-}
^{det.}

firé. Chacun void bien, que pour le Ris, soudain le visage et emu, la bouche s'elargit, les yeus etincellet & plu ret, les ieuës rougisset, la poitrine et secouffe, la vois antrerompuë: & quâd il se deborde continué long-tams, les vaines du cou s'anflet, les bras trâblet, & les iambes trepignet, le vâtre se retire & fait grand douleur: on touffit, on suë, on pisse, on fante à force de tire, & quelquefois on an euanouît.

Cela ne requiert point de probacion:

Il ne faut rien prouver, de ce qui est fan-
fue: il ne faut que l'obseruer.
Sie le prans pour certain & approuué
de tous: maimes c'est ce q nous meut à
l'anquête, qu'il conuient ainsi degrof-
fer. L'affection causant les su-dis mou-
uemens tât diuers & soudains, ne peut
etre que d'une partie bien notable,
ayât au cors principaute. car les mois
nobles, particulières, & qui ne tiennent
ranc honorable, n'ont pas ce pouuoir
de contraindre, & faire consentir les
autres à leurs propres affeccions; ains
seruet aus plus dignes, d'un comman-
demât de nature, qui l'a ordonné com-
me il luy sambloit & bon & raisonna-
ble. Les maitresses parties sont, le cer-

ueau, le cœur, & le foye.^h Quant au ^h On aion-
cerveau, il est de telle autorité, que les ^{te les testi-}
parties sensibles & mouantes tiennent ^{culs: mais}
de luy, & an reconnoisst leurs ners. ^{ils ne sont}
Ce sont les muscles (qu'on appelle) ^{necessaires}
seuls instrumans & organes du mou- ^{à la vie, &c}
uemant qui pand de notre volonté, ^{au simple}
laquelle reside au cerveau. Si donc les ^{être de}
ners & muscles luy sont obeissans, ^{l'homme.}
tous mouuemās fais an nous par l'or-
donnance du vouloir, luy apparten-
net de bō droit. Il y ha d'autres mou-
uemans qui sont naturels, & nōmpas ^{de}
volontaires: comme celuy du cœur, &
des arteres qui se meuuet de luy. Le ^{de}
cœur ne doit qu'à Nature, ce mouue-
mant continual & indefatigable, du-
quel il se remuē avec ses arteres. Le ^{de}
foye ne bouge d'un lieu, mais il ha biē ^{de}
pouuoir de faire mouuemāt, comme ^{de}
par attraccion, expulsion, & distribu-
cion des humeurs: an quoy ils chan-
get de place, & nōmpas celuy quiles
meut. Parquoy il n'y ha que les deus ^{i Les deus}
premiers ¹ mambres, auquels soint ^{premiers, ce}
rapportés les mouuemans d'un lieu à ^{sont le cer-}
autre, & qui puisset debatre ou que ^{veau & le}
cœur.

44 LE PREMIER
reler de la preeminance, sur les muta-
cions qui nous causet le Ris . Ie ne say
comment les adiuger au cœur, puis
qu'il ne gouuerne les muscles, cat l'e-
largir des laivres, la secousse des bras,
de la poitrine, & les autres mouuemás
ne peuuet etre fais, que par les ners,
qui n'obeisset qu'au cerueau . Les ar-
teres n'an sot pas cause: bié q (par auá-
ture) elles soint pour lors agitees ou-
tre leur ordinaire: mais nous an dirôs
nottre avis au troisieme liure, dôques
c'est au cerueau qu'appartiennet telles
agitacions, par le moyen de ses ners
Obiection. inserés an to' les muscles, Voire mais,
ses mouuemans ne sont que volun-
taires, & ceus qu'on voit au Ris auien-
net maugré nous: Car il n'est possible
de les ampecher, quâd on ha dequoy
rire: ne quelquefois les arreter, depuis
qu'il sont an train, si non à grand dif-
ficulté, combien que raison le com-
mande. D'avantage nous assignons
au cœur, & nôpas au cerueau, toutes
affections, au nombre desquelles si le
Ris ne peut etre, au moins il an signifie
vne, qu'il decouure soudain . Maimes

Il estoit bien dire, que cette action
suit & declare vne des passions, tout
ainsi que la reiouissance temoigne le
plaisir. car peut ⁴ etre que no^o remet-
trons sous vne autre sorte d'affection, ⁵ peut etre,
la cause des mouuemens du Ris. Mais ⁶ dit-il: car le
Ris n'est de
pour mieus deduire ce fait, nous ex- ⁷ seule reiou-
pliquerons brieuement les puissan- ⁸ issance, ains
ces de l'ame, desquelles procedet ⁹ y ha du de-
toutes noz actions: & par ce moyen ¹⁰ plaisir melé.
nous trouuerons, à laquelle de ses par- ¹¹ Toutefois
tiques, il faut assigner toutes les passiōs, retire plus à
Lors, & ayat prouué commāt le Ris, ¹² la reiouis-
cōme accident, suit quelques passiōs ¹³ fance.
ou affections, on ne doutera plus du ¹⁴ 1 Car le pri-
principal lieu, ¹⁵ de son occasion, que ¹⁶ cipal lieu,
nous voulons trouuer. ¹⁷ sera la partie
Division des puissances de l'ame. ¹⁸ qui exerce
telle affection.

C H A P. V I.

Les medecins departet les vertus,
facultés, ou puissance de l'ame, an-
trois: lauoir et, animale, vitale & na-
turelle: ordonnans à chacune distin-
ctemāt vne partie de notre corps, pour
son siege & regimāt. La naturelle do-
mine au foye, la vitale au cœur, & l'a-
nimale au cerveau. Cela n'est autre

autre chose, que fils disoint, l'ame (au-tremant toute d'vne fasson) exercer principalemant telles accions au-dis androis: comme ainsi soit qu'elle ne

¶ Cette division, et la plus express, & suivant les Physiciens. fait, ie vais poursluire cette division. ¶ La faculté végétative et cause de trois choses: de nourrir, croître, & augmenter. La sensibilité a deux manières d'actions: l'une par les extérieurs, l'autre par les intérieurs sanguinaires.

Les exterieurs sont an nombre cinq: voir, ouyr, flairer, gouter, & santir par attouchemant. Les interieurs, selon les medecins, pour le moins sot trois: le sans commun, la cogitation ou discours, & la memoire. Ceus qui an veulent ordonner d'auatage, ne font qu'expliquer plus au log les-dittes facultés: aioutans au sans commun l'imaginative, au discours la speculatiue, & retenans pour cinquieme le souuenir. Ces santomans interieurs sont dedans le cerneau: les exterieurs ont de là maimes leur efficace, par le passage des ners, qui sont comme tuyaus. La troisieme partie de l'ame, et la desirreuse, conuoiteuse, ou appetitiue, cōme nous auos dit. Elle fait beaucoup plus que les autres à nottre propos: & an medecine, pour dire vertu ou faculté. Il dit partie, comme on parle cōmunement an Physique & an medecine, pour dire vertu ou faculté. Car proprement parlant, l'ame n'a point de parties, et a indissoluble.

duit (comme il semble) à la fudite vegetatiue: mais il le faut prandre autre mant là qu'icy: c'est assauoir, pour la seule inclinacion sans effet. car l'affection naturelle, que nous traitons maintenant, vient apres la cognoissance, & peut etre aucunemāt guidee de raison. Le desir sansif et avec santicant, comme porte le nom: & et de deus fassōs, l'vn par attouchemāt, & l'autre sas iceluy. de la premiere naissent plaisir ou delectation, & douleur ou deplaisir, toutes deus par le moyen des ners: combien qu'elles ne procedent d'aucū discours, & n'obeis-
set à la raison. Car pāsés tant qu'il vous plairra, qu'vn de voz mambres soit blesſé, pour cela vous n'aures pas

^p Lors tout douleur: tout ainsi qu'il n'est possible ce qu'on d'etre ioyeux, quand on fant le mal, peut faire pour la rai. iasoit que ^p raison le suade. Les desirs ion, et de se ou appetis qui prouienet sans attou-
contraindre chement, suinet necessairement la pā-
& dissimu- ler, ne fa- see ou cogitatio: & ne sont que mou-
fasant aucun uemans du cœur, par lesquels nous
noplus samblant, pourchassons les choses aperceuës.
que si on ne fantoit le Ie dy, qu'il vienet de la cogitacion: vù
mal. qu'elles

qu'elle soit vraye, soit fausse, nous a-
seigne d'éviter ce que nous deplait, &
de poursuivre l'agréable. Tels motifs
sont propremāt, & de noms bien res-
sus, nommés affeccions: dequels les
principaus sont, joye, tristesse, espoir,
crainte, amitié, hayne, ire, compassiō,
honte, effrontemant, zele, an vie &
malice. [¶] On les appelle aussi passions,
troubles, ou perturbacions de l'ame, <sup>q il dit ma-
lice, ce que</sup> pour etre d'vn appetit qui ne proce- ^{les Grecs}
de de raison. Quant à leur instrumant ^{appellet e-}
ou siege, les auteurs ne s'accordet pas ^{pichaireca-}
bié, car Platō les met toutes au cœur, ^{plaisir au}
excepté l'amitié, qu'il reserue au foye, mal, & de-
pour la ranger sous la vegetative: d'où plaisir au
et pris ce qu'on dit, le foye contraint ^{bien d'au-}
à aimer. Mais il fabuse: fil n'ysurpe ^{truy.}
improprement ce nom d'amour, pour ^{Cette in-}
la seule inclinacion & naturel appetit ^{clinatio} na-
turelle et
d'angēander son samblable, car l'au- ^{de la faculté}
tre et mouvement du cœur, nō-moīs vegetative,
que la haine son contraire: laquelle ^{(comme il}
(sans doute) provient de là, & non du ^{ha dit anpa}
foye. Or les contraires ont toujours ^{et seule aus}
maime lieu: à raison dequoy ils sont ^{plâtres, les}
incompatibles, tellement que l'vn ^{quelles aus}
^{si angēdi et}
^{leur fabia-}
^{ble.}

D

ampeche ou chasse l'autre. Parquoy il vaut mieus d'ôner l'amour au cœur, & suivre l'opinion commune, que toute affection luy et deuë. Nous le

pourriôs ancor prouver de telle procedure. Si les affections ne sont pas que soient au cerveau, ne ez antralhes qui servent à lvn de ces trois, ou es testicules, le cœur. Si elles etoient au cerveau, ne qui sont tenues pour pourroint pas cõtrevenir à ses autres parties p̄-cipales, & que le sain jugement reprouve telles servent à quelques passiôns, & ne les peut arreter. c'et pour affections. ce qu'vn autre ouvrira les fait, & sont Mais cela causees an lieu assez loin du cerveau. et cõprins sous la vegetative

Voila pourquoi Medec disoit,
*Ie cognoy bien le melleur, & l'apprenve:
 Mais ce pendant i'ansuis la mauvaise œuvre.*

Par maime raison il n'est possible, de les trouuer sous la vegetative, puis que les naturels desirs, comme faim & soif, ne s'appaisset du jugement ou discours, auquel les affections quelquefois obeissent. Mais quoy ? le sans nous moutre bien, que elles sont propres au cœur, quand par icelles nous

le santons mouvoit evidammant. An Le mouvement du
 la ioye il s'elargit souëfvement, com- cœur au
 me voulât recevoir & ambrasser l'ob- joye.

iet presanté: dont avient qu'il epand
 d'allegressé son sang & ses espris. Par Cela et
 l'espoir il n'an fait gueres moins: car il temogné
 y ha presque tel mouvement à l'ima- de la cou-
 gination du bien avenir, que du pre- leur qui an-
 fant. La tristesse & la crainte, comme vient au vi-
 contraires aus precedantes, troublet face.
 le cœur de contraire fasson. L'amour Espoir.
 ha quelque affinité avec espoir, toute- Tristesse &
 fois c'est vne plus ardante affection: crainte.
 par laquelle il samble, que le cœur Amour.
 fretilhe, attalanté de retirer à soy vn
 bien(ou vtayement tel, ou an apparâ-
 ce) pour an iouir & avoir fruition. Au Courroux.

courroux y a deus mouvemens: car an
 vn mesme instant, le cœur se fache de
 l'offance, & voudroit chatier l'auteur
 de telle injure. Hayne et vn courroux Hayne.
 inveteré. Ces deus derniers sont con-
 traire à l'amoureuse passion. Honte Honte.
 ha le mouvement samblable à ire: car
 le coupable honteus, se tanse à foy-
 maime de la faute, sottise, ou vilainie
 qu'il ha fait: & samble qu'il s'an punit,

D ij

au moins il se condamne, craignant
Vereté de le jugemāt d'autruy. Sous telle passiō
Effrōtemāt nous rangeons la vergongne, ou ve-
Anvie. Cōpasiō. reconde, qui signifie vn naturel ou ac-
coutumance de craindre à mal faire,
se reprenant an depit, quand on l'a
commis. Son opposit et l'effronte-
mant. Anyie n'est que tristesse ou de-
plaisir de l'autruy prosperité. Cōpas-
sion & pitié reuienet à tristesse, mais
c'est pour le mal-heur des autres. Zele
u Elle est ^u et affeccion melee d'amitié & de
melee d'a- courroux, à laquelle ressemble jalou-
mitié & courroux. La malice, composée de hayne &
d'autārqu'ō de joye, contraire du tout à zele, cō-
hayt gran- demāt que uient propremāt à ceus qui s'cjouif-
vn autre ait set du mal venu aus bons, & du bien
part de telle echeu aus mauvais. Or an tous ces
Zele. troubles ou perturbations, on sant
jalouzie. bien manifestement le cœur emeù,
Malice. pressé, ou tressalhant, ores se retirant
ores s'elargissant, selon que porte l'affeccion. D'avantage le mouvement
du sang qui avient an la plus-part de
ces troubles, nous moutre clairemāt
que cela touche au cœur. Que dirons
nous du commun parler, qui luy at-
tribue toutes ces condiciois, & nom-

pas au ceruau, comme appris de na-
ture, ou de la docte anciéneté? On dit
vulgairement, il est d'un cœur joyeux,
triste, timide, honteux, amoureux, pi-
toyable, misericordieus, malin, & nō
pas de cerveau tel. Donques on peut
d'ores an-auāt adjuger tous ces mou-
vemens & affeccions au cœur: & de là
cōclurre, qu'il se meut de deus fassōs,
l'vne et aus affeccions que nous ve-
nons de trouver par nottre anquete:
l'autre et l'ordinaire, ² qu'il continuē
toujours an s'elargissant & serrāt. Tous ^x Son mou-
deus luy sont propres & naturels: ie ^{uement or-}
dis propres, de ce qu'on ne les ^{la cōtinuel-}
trouve es autres parties, & sont d'un ^{le pulsatiō.}
instinct naturel, fais de ses propres fi-
lamās. Ce sont les fibres du cœur, fort
diffamblables aus fibres muscleuses, y II et ap-
tant an matiere, que an vertu: par les- pris de natu-
re, comme ^{re, tous autres}
quelles luy ² appris de nature se meut, ^{qui ne de-}
& ses arteres, fans que la volonté y ^{pandet de la}
commāde. Pour cela maimes ils sont ^{de v olonté ou}
dits naturels: car il n'y ha point ^{qui s'ot d'v-}
violance, ains sont comme actions ^{ne inclina-}
ou effais produis naturellement de ciou sans ^{doctine.}
soy-maime. Et commandant ne serofnt

D iiij

ils bien nommés de la sorte, quand
aus emotions plus moderees le seul
Le seul cœur et ² agissant? Du mouvemant
cœur et ² ordinaire, il n'an faut autre probatiō.
gissant, quand la car nul an doute, que cela ne soit son
passion ^{ne} propre & naturel. Il ne faut nomplus
produit au douter de ses affeccions: car nous l'a-
sun effait extérieur. vons assés prouvé, remoutrans que le
mouvemāt des passions ha son com-
mancement & source de nature. Mais
pour ce qu'elles procedet (comme no⁹
avons dit) de la vertu sansitive desi-
reuse, accompagnée de cognoscience
ou imaginaciō, cette faculté precede
necessairement les mouvemans du
cœur. Et pourtant nous disons, qu'on
<sup>8 Ignoti nulla cupi-
do, dit le philosophe</sup> n'a ² couvoitise de l'incognu, car ima-
ginant quelque chose, & l'estimant
bonne ou mauvaise, les espris agités
de sa notice, donnent au cœur: lequel
comme frappé & heurté s'emeut, an
desirant ou dedaignant l'objet. C'est
l'alliance des forces naturelles, qu'in-
cite ces mouvemans d'ansuivre la co-
gnoscience, doq les causes d'affeccio,
que l'on appelle efficiantes, seront les
objets & le cœur, puis que ces pertur-
batiōs naissent du cœur, &y sont cōme

an leur suiet, ayant chacune quelque ^b La mati-
^b matiere propre à l'emoervoir. A-^{re, c'est l'ob-}
mour hā la beauté, ou vraye, ou ag-^{jet maime,}
greable: le courroux, vne injure: la ^c come il ex-
crointe, quelque danger: & les autres,^{plique in-}
vne autre, selon leur difference.^{continante.}

Nous auōs mis fin à la dispute des
affeccions, qui prouienet du pouvoir
fansifif desireus: c'et de l'appetit san-
suel, duquel il samble que le Ris pré-
ne source. Le m'y deurois ^c arreter, si ^c Il s'y pou-
n'etoit qu'il faut mieus fonder ce ^{toit arreter,}
propos: ce q m'inuite à continuēr le ^{vù qu'il ha}
surplus des puissances de l'ame. Cat si ^{trouvé ce}
nous an oublions la moindre, quel-^{qu'il cher-}
que soubsonneus pourra calomnier,
disant que la cause du Ris (la principa-^{choit.}
le que nous allons cherchât) y demeue-
re cachee. Expliquons ^c doncques de ^d Cet le
l'ordre que nous auons tenu, le reste ^{meilleur de}
des facultés: à fin qu'on ne se doute ^{poursuivre}
point, d'vne fausse persuasion ou so-^{toute la di-}
phistique tromperie. Et quand à l'e-^{vision, à fin}
plucher des aurre, nous ne trouue-^{qu'd repre-}
rons rien, qui puisse etre chef princi-^{lante antici-}
pal de cet affaire(nous an pourrons
toutesfois extraire quelque chose,

D iiii

56 LE PREMIER
servant à notre matière) finallement
nous reviendrons aux premiers: comme
on retourne au chemin qu'on a
laisse, pour suivre quelque sartier, où
l'on pantoit trouver meilleur passage.

Des autres parties de l'ame.

CHAP. VII.

Nous avons dit, que la troisième
espece du pouvoir desirous, et
celle qui rasonne, fait les discours, ac-
compagne l'antandemant. Ce n'est pro-
premant autre chose, que la volonté
^{f Si ce n'tr} maime. Or l'antandemant et si foit
^{la pure cō} attaché aux sans interieurs, qu'il ne
^{l'emplaciō} ancor y fave, peut sans leur aide, ^f exercer son of-
^{il des epris} fice. Pareillement la volonté se trou-
^{qui sont} instrumans vant imbecille, et souvant cōtrainte
^{corporels} de consantir au mouvemāt du cœur:
^{g Elle com-} ia soit qu'elle ait vn chois particulier,
^{mande l'ar-} & quelque pouvoir assés foible, de
^{rest, & que g} commander l'arrêt aux mābres
^{l'execucio} de sansiuie exterieurs. Tellement qu'au respect du
^{ne} quand elle cœur, elle et comme vn enfant mon-
^{de philolo.} et instruite té sus vn cheval farouche, qui l'am-
phie, laquel porte sà & là impetueusement, non-
le an quel-
^{ques vns et} obstat que l'enfant aucunefois le de-
naturelle.

tourne quelque peu, & maniat la bride le remet au chemin. Pour mieux comprendre ce discours, il faut presupposer, qu'il y a deus moyens de gouverner: l'un et an maître, qui simplemamt commande: l'autre ciuil ou politic, qui avec autorité remoutre le devoir. La raison gouverne le cœur de cette derniere fasson, quād de son conseil elle emeut ou appaise l'affection. & si le cœur résiste au frain, elle ha recours à la premiere, qui peut cōtraintre les mambres exterieurs de faire son commandemāt. C'est le pouvoir souverain, duquel raison ou volonté maîtrise la faculté mouvante: defendant aus yeus, à la langue, aus piés, aus mains & autres parties, de n'obeir aucunement aus fous & me-
chans desirs. Elle et donq libre de soy-maîme, & peut vouloir ou refuser la chose honnête, ayant deus facultés an son obeissance, le desir sansuel (qui fait demeurc au cœur) & la puissance de mouvoir. Cette cy iamais ne refuse vn de ses mandemans: l'autre n'obeit pas soudain, & souvāt luy cō- h Les mou-
uemans vo-
lontaires,
font faispat
les muscles
& ners, qui
cotallement
obeissent
à la volonté
soit raison-
nable ou
deraison-
nable.

redit, ysant de long discours & diuerses pansees: apres lequelles on verra aucunesfois, que le vouloir detourne eonsant aus affeccions. Car il n'est pas ainsi contraire au coeur (nonobstat quelq repugnace) qu'il le defavoue de tout. Le quatrieme pouvoir de l'ame, et (comme nous disios) de mouvoir tous les mabres, & remuér dvn lieu à autre: duquel les instrumäts sont ners, muscles & tädös. Il ha deus causes prochaines: fauoir et, la deliberée imaginaciö & le desir: auquelles sont obeissans les ners, d'vn admirabile confederacion naturelle, secous des espris qui sont emeus & agites. Les animaus ont triple mouvement, lvn naturel, l'autre volontaire, & le tiers qui tient de tous deus. Le naturel ne commande & ne cesse à nottre veul, souhait, ou fantasie: ains dés que l'obiet se prefante, si nature et robuste, ces mouvements se font dvn ordinaire, de la propre vertu des filamans, & de la chaleur naturelle. Ainsi l'estomac tire les viandes, & le cœur et emeu des espris. Le volontaire finit & re-

©BIUM LIVRE DU RIS. 59
commâce à notre plaisir, suivant l'im-
aginacion. Le tiers qui est melé, se trou-
ve au rejet des extremans de la ves-
selle & des boyaus: n'empas an la res-
piracion, laquelle est simplemantly vo-
lontaire, cõme Galen a prouvé. Les
quatre avant-dittes puissances de l'a-
me, ont nécessairement besoin d'in-
strumans corporels, sans lesquels el-
les ne se peuvent rien faire. La cinquie-
me et des Physiciens nommée Inor-
ganique, comme pouvât operer sans organes, cõbien que les sâs interieurs
luy servent, présentâs leurs objets. Car
elle ha quelque accion k' propre, &
quelques mouvemâs séparée du cors.
On an fait deus parties: l'vne et l'an-
tandemât, & l'autre le vouloir. Les ef-
fais de l'antandemant sont trois: le
premier et nommé, apprehensiō des
choses particulières: le segōd, discours
deliberacion & jugement: le tiers,
souvenance & memoire. Cette facul-
té ha pour objet, tout ce qui est. Le
nom de vouloir est ambigu: nous le
prenons icy pour vne puissance, où
partie de l'ame cognoissante desirer-
k Voila
pourquoy
ell' et reco-
gnue pour
immortelle
Car les au-
tres ames
ne peuvent
du tout rié
sans le cors.
l Tout ce
qui est au
ciel, an la ter-
re, & autre-
deus: & mai-
me ce qui
est vniuer-
sel, séparé;
des choses
particulie-
res, et l'ob-
jet de l'an-
tandemant.

se, plus digne que l'appetit sansuël, souveraine & libre an ses operacions, lors que l'antandement luy presante de-quoy. Ses euvres sont, accord, refus, & l'antredeus, quand on et sus-pâd ou an doutc. Outre ce, le vouloir ha deus accions: l'vne et ditte inclina-
tion, quand luy de soy maime, sans se feindre, & sans commander, de-
daigne ou couvoite ardammât quel-
que chose: comme l'avaricieus n'ap-
pete rien plus que l'argeant, & y ha
tout son esprit. Sous telle espece il
samble qu'on pourroit mettre aussi
toutes affeccions (ie dy, sous le haut
pouvoir desireus) & non seulemant
antre les sansibles appetis: mais voyât
que ceus-cy meuvet evidammant le
cœur, & vienent presque au depoutveu
& que les effais du vouloir anclin ou
ardât, procedet peu à peu, sans qu'on
y sante mouvement: il y ha gtâde dif-
ferance, & il ne convient pas cōfon-
dre ces desirs. L'autre acciō de la vo-
lonté, et vn commandement fait aus
facultés inferieures, & à soy: mais nō-
pas d'vne maime sorte. Car le febri-

citant pressé de soif, ne souhaite qu'à boire : la volonté ne s'y accorde pas, & commande à la vertu motrice, de ne presanter ce que l'autre desire. An l'homme hardy, valhant & magnanime, le cœur ha crainte de la mort, de sorte qu'il abbat aucunement le vouloir de so antreprise: toutefois depuis que l'objet de vertu le redresse, il flichit quelque peu le cœur à être emeu d'un tel bien, & perdre ce mouvemāt, qui etoit de coûardise. A ces actions cōmādees, on rapporte aussi les feintises & dissimulacions. Voila ce qui m'a famblé nécessaire, de traitter des puissances de l'ame : à l'explication desquelles i'ay été maugré moy prolixie, pource qu'il nous an faut extraire ce que nous traitterōs du pouvoir faisant rire: & si les fondemās ne sont bien assurés, tout l'edifice aifément se ranverse.

A quelle puissance de l'ame il faut attribuer le Ris.

C H A P. VIII.

LEs puissances de l'ame, cōme elles sont diverses, causet grāde varieté

en Et plus
du sanctis,
que du mou
voir. car
il y ha des
animaus
an mer. du
mouvement
dequels on
doute.

d'operacions aus animaus : Iesquels
differet des plâtes, du santir^m & mou-
voir. Et pource que le Ris veut ces
deus accions, & les plantes an sont
priuees, le Ris convient aus seuls ani-
maus. Donques ayant banny & for-
clos d'icy la vertu vegetante, à l'vn^e
des quatre autres necessairement cō-
viendra cet effet. Or il ne peut etre du
pouvoir sansifit, puis que tout ce que
on voit, oit, flaire, goute, & attouche,
ne les sans interieurs d'eus-maimes,
ne nous menvet à rire. Ne faudroit-il
pas que nous rissions toujours, & fus-
sions Democrites, si le ridicule etoit
l'obiet de la vertu sansitive? Ouy, sinô
qu'on le ptenne pour vn mainbre du
pouvoir desireus. Car nous avons cy-
deessus propose trois fassōs d'appetit:

a L'appetit ^{naturel aus} favor et naturel, sansible & raisonna-
^{animaus, et} ble: desquels le premier samble mieus
plus digne ^{que aus plâ} approcher de la vegetante (que nous
que aus plâ avons releguee an exil) sauf qu'il et an-
tes: aussi la ^{plus grandⁿ} vegetative ^{dignité.} Il ne peut aussi
ha p^l d'in- etre dessous le raisonnoble, c'est à dire,
stumans à la faculté sansible intelligante: parce
etre exercée ^{que biē souvât le Ris et contre la vo-}
és animaus.

lonté, quād on ne le peut ampecher, ne retenir. Parquoy il sera propre à l'appetit sansible, qui convient aus seuls animaus, principalement à l'androit qui cause les affeccions, ioye, tristesse, & autres. Car on ne cuydera iamais, q̄ le Ris soit de l'inorganique antandement (combien qu'il est approprié à l'homme, tout ainsi que le Ris) s'il ne peut sculament être reduit à l'intelligence sansible: d'autant que bien souvant il contrarie à la volôté. Donques nous affirmerōs, que la principale occasion du Ris, et contenué sous le desir, qui sans attouchement suit l'imaginacion, & agite evidam-ment le cœur, l'incitant à diverses af- feccions.

*Que le Ris provient d'une affection du cœur,
et non pas du cœur deu.*

CHAP. IX.

CY-deuāt nous tachions de prouver, que la puissance de tire meritoit, être mise antre les passions du cœur: mais nous le cōfirmerōs mieus

par les raisons qui s'ansuivet. Premierement, de ce qu'on la pourroit loger dessous rejouissance, vù qu'elle l'ansuit ou accompagne. Car on ne void pas rire le triste & deplaisant: comme si le Ris etoit vn' espece de ioye. Vn autre argumant plus vrgéant et, que du Ris on fait bié fort le cœur emeù: chose propre aus affeccions.

On peut aussi alleguer la maniere de parler vulgaire, qui fert maintefois de probacion vray-samblable an choses de grand' importance: ayant autorité pour l'ancienne obseracion, venuë de main an main iusques à notre tās, prisé des plus savās, qui premiers ont instruit les peuples, fassonnans leur langage, & l'accordans à vn sans naturel, qui et dimy-sauoir. ° Car il faut

Il y a fa-
voir natu-
rel, qui ne ordinairement des jans doctes, par la
s'apprend mutuelle conversacion: & qu'il an re-
aus ecoies: mais de cō. tiēt prou de choses, qu'on ne daigne
enune con-
mettre pat écrit, les voyant déjà pu-
nificacion avec les fa-
blices. Or on dit vulgairement, il rit
uans: de bon cœur, & nompas de bon cer-
veau, denotant le lieu d'où procede
l'affection

l'affection risoire. Toutes ces raisons preuue bien, que le Ris ne prouient pas d'alheurs. Quelqu'vn (par auanture) nous objectera. Et quoy? au commencement de ce livre, vous avez moutré, que le ridicule n'aura point d'efficace, si on ne le cognoit. Dont il s'ansuit, que le cœur n'an et pas le premier touché. Car la matière du Ris, et plus-tot apperceuë des sans extérieurs, qu'elle viene à notre cognoscance: depuis ell'et ressué au cœur. Or vne telle notice et de l'office du cerveau. Parquoy nous dirons, qu'il fait premier l'affection, & cause l'émotion du Ris (vù maimement qu'il ha tous mouvemans, par le moyen des ners, à son commandement) & qu'apres luy le cœur an et touché: dequoy il s'ejouit: n'empas qu'il s'an avise devat tous les autres, comme de sa passion propre. C'est le doute qu'on pourroit amener: auquel nous repondrons foudain, que toutes affections doivet être connuës: ce néâtmoins il ^p conste qu'elles sont propres au cœur, & n'empas au cerveau, qui n'an et rien emu.

E

Objection,

Réponse.

^p Il conste
c'est par l'a-
vis de tous
philosophes

& Medecins

66 L E P R E M I E R

Et command? ne faut-il pas cunoître l'injure, avant que le cœur se meuve à courroux? Les sans appersoivet premierement leurs objets, qui de là couret solliciter les facultés qui sont an diuerses parties: comme au cœur la courrouceuse, la ioyeuse, la triste, & famblables. Car l'objet emeut la puif-

Objectum fance. Il et vray que tout aborde au mouet po tentiam, die le Philoso- cerveau, qui et le premier & commu- fantium: mais les objets des facul- phe.

tés presidâtes au cœur, se transportet au cœur soudain an vn momât. Nous ne rions iamais, sans cunoître le fait, ou le dit: & nous ne le cognoissons plus-tost, que ne nous mettions à ri-

q Cet com- re:tant et vite q le consantement des mcles tou- parties de notre cors. Donques l'ac- es dvn or- loge, qui cion du cerveau apperceuant telles vouttoerts choses, n'est que cognoissance com- mais diuer- mune, vù qu'il ne prand le ridicule semant, & toutes dvn pour ridicule: ce qu'appartient plus premier qui proprement au cœur. Ainsi la joye meut le re- n'est du cerveau, bien qu'il ressoiue a- fte. vant toute autre ce qui la peut exci- ter. mais il n'an et rien emeu, parce qu'il ne le comprand d'antree, ne de

soy-maime, comme rejouiffant. Je dis (d'antrue & de soy-maime) signifiant, que quelque tams apres il le peut dicerner, & cunoitre pour tel, quand il fait le cœur s'emoervoir. Car de-là il apprend, que ce à quoy il a donné passage, sans an avoir autrement cunoissance, et cas rejouiffant. Que le cerveau soit le dernier cunoissant, il et aisément à prouver, matimes de ce qu'on n'y assied point jugement, ains que le cœur soit meu d'affection. Car la matière des passions, coule seulement à travers les instrumans du cerveau, comme par ses tuyaus, & penetre si vite au cœur, que l'autre an peut être ignorant, & ne s'an aviser, avant que l'affection & le mouvemāt du cœur ayent commencement. L'emotion ja faite, ne peut être incounue au cerveau: qui des-lors commence à discourir, s'il est raisonnable que le cœur soit ainsi emù. S'il luy semble honête, il vise de consantement, & y ha part: finon, il conseille d'arreter ce mouvement. A cette suasion quelquefois le cœur fléchit, & appaise l'affection, o-

rains, c'est à dire plus tost que aussi les sas exterieurs, qui se râdet au sans cōmū, ne sont que tuyaus, donnans passage à l'espèce des objets.

E ij

beiffant de fasson politique. D'autres fois il n'y ha raison qui le puisse tenir d'etre ravy & transporté d'affection brutale: bien souvant tant violante, qu'elle constraint la volonté d'y venir quant & quant. Cela provient de la grand' vehemance de noz affeccions, & de l'etroite alliance des puissances de l'ame: tellement qu'on dit volontiers, que les premiers mouvemens

f. Les premiers mouvemens, que les premiers mouvemens, ne sont au pouvoir de l'homme. Or quand la raison se voud desobeye (si ne veut consantir au cœur) elle comande an maistresse à vne des autres puissances, qu'elle n'ait à suivre tels mouvemens. C'est la faculté motrice, qui la fert un esclau, & ne contredit onq à ses commandemens.

Par ces raisons & examples nous avons assés declaré, que le Ris doit

t De prime face, ou d'un premier ran-contre, sui- ia- soit que l'espece des ridicules, de prime face touche le sans commun. On ne peut inferer de-là, que l'ou- vât c: qu'a vroir de sa faculté soit dedans le cer- té dit. veau: ce que no^o pourrōs ancor mieus faire antadre, par vne chose fort sam-

blable:c'est an l'ouvrage dvn des autres pouvoirs. Il et tenu pour certain, que le principal & propre office du foye, et de faire le sang : à quoy il ne fait avénir, sans que d'alheurs luy soit apportee matiere conyenable à son metier. car ne bougeant dvn lieu, il ne la peut aller querir. Pource nature ha posé des tuyaus, par lequels y et conduit le chyle de l'estomac: ce sont les veines mesaraïques. Or si quelqu'un meu de cela, vouloit attribuer la sanguification aus veines, pour autant qu'elles sont premieres à recevoir la matiere du sang, ne trouveroit-on pas cela etrāge ? C'est ancores plus, de balher au cerceau les affections peculieres du cœur. car les mesaraqueis veines peuvent au moins taindre grossierement le chyle an sanguine couleur. & par avature toutes les veines du cors ont appris de nature à sanguifier, toutesfois le foye y avient mieus. Mais le cerceau ressoit la matiere du Ris, sans an etre emù, & sans la trāsmuer ou changer. car de la maime forte que luy et presantee,

¶ L'auteur
ha depuis
suivi cette
opinion, &
an ha fait
vn Parado-
xe en sa
premierie
Decade.
Mais il ha
bié de plus
fors argu-
mans que
celuy-ey.

E iij

à vn instant elle parvient tout droit au cœur. Il n'y ha donq raison qui valhe, à prouver le cerveau etre pre-
mier qui appésoit les ridicules. Mais pour revenir à ce qui ha eté demou-
tré, le faisant servir & antretcnir au
present discours, nous cōcluons qu'il
y ha deus causes de toute affeccion:
c'est l'objet porté au cœur parmy les
organes du sans, tout ainsi que par
des tuyans: et le cœur maime, de la
force duquel yset tous ces mouve-
mans, & y sont comme an leur sujet.
Ce qu'et dit an general de toutes pas-
sions, il doit particulieremāt etre ac-
commodé à l'affeccion qui fait rire.
car elle ha ses propres objets, dont le
cœur et emù. Ce n'est pas la simple
liesse, comme an joye: ne la chose leu-
leman rannuyeuse, comme an tristef-
se:ains ce qu'on dit propremant, ridi-
cule. Cecy n'a besoin d'autre proba-
cion: & ne faut plus qu'aviser, si telle
affeccion sera espece de joye (comme
an passant nous auons dit au commā-
cement du chapitre) ou si elle tiendra
son ranc à part des autres.

*Que l'affection mouvante à rire, n'est simple-
ment de joye.*

CHAP. X.

Notre propos commâce à antamer ce qui est le pl^e vtile, touchât au melheur de l'affaire. Le passé nous ha anseigné, quels sont les ridicules, prouoquâs an l'ame certaine facul-
té, qui est ouvrière du Ris. Nous a- quer signi-
vons aussi dit, qu'elle sied au cœur cō- sie emou-
me les autres passions. Il ne reste plus & comme que de sauoir que c'est, & command il aguilhonet.
la faut nommer. Je ne doute point, disons que Ainsi nous que qu'elle ne soit vne de celles que nous les objets
avons mancionnées, joye, tristesse, es- cmeuves, la
poir, crainte, amitié, hayne, courrous, p. sup. que
pitié, vergogne, effrontement, zele, coqueterie
anvie, ou malice: car les voila toutes. aulq. des
ou qu'elle ne soit comprise dessous. sleep. aulq.
l'vne d'icelles, ou qu'elle tiene de plu-
sieurs. Elle n'est pas simplemant joye,
comme nous deduirons apres: tou te-
fois ell' an approche mieus, que de
nulle autre. Car on ne rid point de tri-
stesse, espoir, crainte, amitié, &c. ains
les choses facecieuses, qui samblet

E iiiij

72 LE PREMIER
joyeuses, plaisantes & aggrables
soint vuës, soint ouïes, an rejouissant
nous font rire. Tellement que l'affec-
tion risifque, pourroit bié etre espe-
ce de joye: maimes on diroit que c'est
tout-vne, puis que la matiere et tåt sâ-
blable. Mais voyant que sans rire on
peut etre joyeux, & le rieur ne peut
etre sans joye, il faut que ce soint af-
fections diverses, ou que l'vne s'etan-
de plus que l'autre. Qu'elles soint co-
traires, il est impossible, puis que leurs
y joye ha œuvres sont conformes. Il vaut mieus
plus grande confesser, que joye ha plus grande
elle contient etandue: & que l'objet ou matiere des
sous l'oy le deus, avec l'émotion faite au cœur,
faut que le sont famblables quant au geâre: mais
contenant au particulier, la chacune a son objet
soit plus grâd que le & propre mouvement: ce qu'on an-
contenu. tandra facilement, si nous les compa-
rons ansamble. L'objet ou matiere de
la rejouissance, et chose serieuse qui
apporte plaisir, gain, proufit, commo-
dité, ou autre vray contantement. La
matiere de l'affection faisant rire, n'est
que follatre, badine, vainc, & souvent
mansongero, d'affaires de nulle im-

portance. Qui voudra de pres aviser, il y verra cette difference: au reste, ils font quelquefois tant méllez & confus, qu'an vn maime objet, feront les deus matieres, sans qu'on les puisse discerner, sinon du rejouir plus ou moins sericus. Delà on peut aussi comprendre leur grand affinité, puis que ils differet tant seulement an ce, que joye et d'vn affaire plus sericus & grave, le Ris d'vn plus leger & vain. Tellelement que nous pourrons ordonner deus sortes de rejouissance, pour rander plus aisē nottre discours: l'une sera de chose sericule, l'effait de laquelle et nommé joye, comme l'affection: & l'autre de follatretie, d'où viét le Ris. Cette-cy n'ha point de nom propre, l'autre est simple rejouissance, qui ha grande modetie an tous ses mouvements: car la follatre et dissoluë, debauchee, & lasciue. Tellement que, outre la difference des objets, il y ha ancora diuersité aus emotions du cœur: & an cela particulierement sont dissemblables ces deus affections, comme nous auons dit. Aussi puis que le

z Elle et dissoluë & immodeste au Ris cachin, duquel souvant ne peuvent abstenir les pl^e sages & attrapés,

Ris et emeu de chose laide, il ne provient de pure joye, ains ha quelque peu de tristesse: de sorte qu'il suit deus contraires, lvn à l'autre superieur, quant à leur efficace. Pour faire mieus antandre mon opinion, fondement de tout ce discours, il faudra à-part de clarer ce que fait la simple joye, ce qu'avient par la tristesse, & finalemāt les effais de la risifque puissance, laquelle nous cuidons participer des deus car les simples doivct etre eplu-

**a C'est l'ordre chés, avant quelleur ² mélange, & cō-
-tre de do-
-ctrine, que
l'on appelle
Copolitot.
Ce qui a vient de la joye particulierement.
re.**

CHAP. XI.

An la vraye & simple joye, le cœur
frappé de ce qui luy samble agreable, s'elargit souëfvement, comme pour embrasser l'objet presanté.
An cette dilation, il ne se peut tenir d'epandre beaucoup de sang, & ancor plus d'espris: d'où viennet au visage les signes evidans de la rejouissance: c'est à vne chere ouuerte, le frôt

poly,cler & tandu, les yeus etincelâs,
les iouës rougissantes, avec quelque
retirement des laivres applaties. To^z
ces accidans temoignet bié, que grâ-
de quantité d'espris courret an haut,
& retenus de la peau sont cause de ce
changement. Car c'est le propre du
coeur emu, de poser ^z an la face quel-
que marque de son affeccion. Les ^z ome
yeus replâdiassans luyset de tous cou-
tés, etincellet & iettet feu comme ^z ologie
diamans, pour etre pleins de tant d'es-
le movemâ
pris qui montet an ce lieu. Le visage interieur
s'etand, s'anfe, & amboutit, devenant
mieux coulouré des vapeurs sangu-
ines & de l'amas des espris, que la peau
y arrete, car si n'etoit l'epesceur de la
peau qu'les ampeche de soudain pas-
ser outre, ils seroient bié-tost dissipés,
& ne causeroient ces effets. La maime
raison demoutre, pourquoy le front
et plus tandu, cler & poly. Brief tout
le visage ambellitaus joyeus & con-
tans, pour certaine lucur & aggrefable
vivacité, que y randet les espris vol-
tigeans dans la peau. La bouche et
vn peu retiree, faffonnant aus deus

Gelasin, de iouës certains petis iolis creus, qu'on mot à mot nomme ⁴ Gelasins: & c'est d'vnecon signifie riāt traección, que les muscles anduret par On furno- me de mai- la replecion, étant le visage raimply me les dans des espris & vapeurs sanguines, qui de deuant, s'y amasset quand le cœur se dilate.

les se mou- Car le cœur elargy, ne les peut rete- res an tiāt. nir: ou de son gré il les anvoye au de- hors, bie-nveigner l'objet agreable.

Mais il est pl^e vray-samblable, que le & n'est plus cœur ne les peut arreter, à cause de vray-sam- blable cer- son ouverture trop grande, vñ qu'il zainement, n'vse pas de raison: autremant, il pan- car si c'etoit pour aller seroit mieus au salut de la vie, & ne audevâr, le permettroit onques à son grand pre- cœur ne se- roit seule- justice, tel gast & dépâse d'espris, qu'il mant vne convient andurer à ceus qui de joye partie, ains se meuret. Car la force du cœur s'ab- vn animal raisonnable bat de telle prodigalité, quand s'spa- & civil. nouissant trop, il n'an peut retenir pour sa provision. Dont Galen disoit,

Liu. a. des caus. des sympt. ch. 5. „ La vertu des animaus ne sort pas de si grand' violence ou ardeur par la „ joye, comme par le courroux: ains au „ contraire, si elle ha eu au-parauant „ quelque viuacité, pour lors elle se

„ perd du tout: vñ que lachee d'vn
„ extreme liesse, abandonnat le cœur
„ elle se dissipe & evanouit. Pource
„ (dit-il)quelques vns trop pusillani-
„ mes, & de peu de courage, sot mors
„ de grande rejouissance. Luy mai me
interprete ce defaut de courage, an Liu. 5. des
„ autre lieu, disant . Aucuns meuret lieus affig.
„ de foibleesse & evanouissement, pro-
„ cedant de la bouche de l'estomac
„ malade : les autres d'apre douleur,
„ d'etrange peur, ou plaisir excessif.
„ Car l'ame et aseméat dissipee, an ceus
„ qui n'ont pas grand vigueur, & qui
„ etans ignorans ne savet resister,
„ mitiguer & deröpre les vehemätes
„ affecciôs de l'esprit. De tels person-
„ nages aucûs meuret de tristesse, mais
„ non-pas tout soudain, comme des
„ autres choses . Le magnanime n'est
„ iamais accable d'annuy, ou autre
„ trouble d'esprit plus fort que la tri-
„ stesse:pource qu'il hales forces de so
„ ame,puissantes &assurees, & ses pa-
„ sions n'ont grande vehemance, &c.
La fassion du cœur importe de beau-

coup an ce fait: car le cœur rare, lache & fort ample, n'est pas si convenable à retenir ses espris, qu'ad il y ha du trouble. dont il avient; que ceus qui l'ont tel, sont volontiers couarts. Au contraire, les hardis & valhans ont le cœur petit, épais, nerueus, serré & amassé, qui facilemāt contregarde ahfermés ses espris. Tels sont le chien, le lion, & autres animaus courageus. C'est l'o-

Liu.3 des part. des ani. pinion d'Aristote qui dit: Les bestes maus. ch. 4. peureuses, sont celles qui ont grand cœur: les hardies & assurées, qui l'ont poser, que, mediocre ou petit. Car l'affection q la chaleur, pat accidat viét de crainte, et naturelle soit petite, rellement au cœur enormie: vù qu'il, comme aus, pour sa grādeur, n'aascs de f chaleur animaus, & ce peu devient froid an si ample Car l'homme vaisseau. Il et donc vray. samblable, qui ha fort que tels furet les cœurs de ceus qu'on grand cha. affirme, etre mors d'vne soudaine & i- leur natu- relletempe- nōpīee joye: comme écrit Pline de ree, ha aus. Chilon Lacedemonien, qui mourut si plus grād cœur que de lieffe, voyant venir son fis des O- autre ani- mal de sa lympiques jets, où il auoit triomphé, talhe. Sophocle & Denys le tyran de Sicile, Liu.7. cha. moururet aussi de joye, ayans ouy 32. & 33.

nouvelles de leur victoire an tragedie. Vne mere voyant son fis apres la batalle de Cannes, revenir sain, contre le faus rapport qu'on luy an auoit fait, expira de grand' joye. De nottre tams, la Jugesse de Vic-fezensac, an la conté d'Armagnac, agee de soixante ans, à laquelle on auoit dit (pour la retirer de quelque companie) que sa fille se mouroit, etat arriuée, & la trouvant saine & galharde, mourut soudain. On dit aussi que Polycrite, noble fame, trespassa dvn plaisir inopiné: & Phillipide faiseur de comedies, pour avoir outre son pretadu, gagné le pris an vn jeu poëtique. Aule Gelle raconte, qu'un nommé Diagore, randit l'ame devant les yeus, & es mains de ses fils, ayant trois iouvâceaus, lvn pugil, l'autre pancratiaste, & le dernier luyteur, les voyant tous trois victorieus, & etre couronnés yn maime iour Olympique. Le grand Valere écrit, que deus fames moururet, la chacune ayant vù son fis contre toute esperance, revenir sauf d'vne batalle. Mais il n'est pas fort admirable, qu'on perde

Li.3.ch.6

Li.9.ch.13

la vie pour vn samblable cōtantemāt,
puis qu'on void tous les jours d'vne

g Cet deli- assés petite liesse evanouir jans fort
cateſſe et ſdelicas:car cet evanouir et vne de-
molleſſe propremāt, my-mott, Je paſſe auoir ſuſſiſammāt
doat les prouvé, q par la joye on diſſipe grand'
fameſ y ſōt que leſ ſquantité d'efpris & du ſang plus ſutil,
beauceoup qui font au viſage mouſſer l'affeſſion
plus ſubieſſe du cœur. Si on demāde, d'où proviēt
que les que leſ tel accord:noſſe répondrons, que c'et
hommes. de la molleſſe, rarié ou delicateſſe du
viſage, qui ſouffre aifeſſant toute mu-
tacion:auec ce qu'il ha grand diversi-
té de parties, eſquelleſ ſe font divers
changemans:& pource les indices &
marques de l'affeſſion, y ſont plus ap-
paranteſ qu'alheurs. L'accorde bien q
les eſpris verſet de tous coutés parmy
le cors:mais la plus grand' partie mo-
te à la, face par fa legiereté. Là retenus
quelque tams de la peau, ils l'ambou-
tisſet, retiret joliemāt les laivres, font
les yeus etincelās, les jouēs rougiffan-
tes, & autres accidans qui reprefantet
evidammant la joye.

li inſtrumenteſ ſuſſiſammāt. Ce qui
chacq no ſp, ſolde ambeſſeſion

Out le contraire de ce que nous avons deduit provenir de la joye, sinistre tristesse: laquelle chasse les espris, & les amasse au dedans, là où se retiret aussi ceus qui etoient epars aus yeus, & par tout le visage. Dont il ^{h. Sines de} avient, que le visage ^{h.} s'etressit & tristesse, im- retire (comme s'il s'anfuyoit) & devient primés au visage, pale: le nez samble alongir, la bouche et avacee des laivres qui angrossissoit, s'anflet, & ravalet, à cause de l'absan- ce des matieres qui räplissoit les mus- cles, lequels aiancet, & tienet les lai- vres an leur point. Le front et tout ri- dé, le sourcil pesant, gros & epais, par la maime raison. Les yeus abbatus & tenebreus, ont perdu leur lueur & gaye vivacité, demeurans fermes & ^{i. Ce sont les espris &} arretés d'une grande pesanteur, ayans la chaleur perdu ce qui les randoit ^{i.} luisans & ^{qui randoit le cors fre-} naturelle, remüans. Ce changement et cause de la retraite des espris vers le cœur, tibant, cō- où ils s'amasset comme pour le recō- me en l'em- bompoint.

F

forter & assurer : ou plus-tot ils ont
an dedain & horreur, haïsset & fuyer
l'occasion de l'annuy. Et pour ce tout
ainsi que de la joye , plusieurs meuret
soudain d'vne grand' marrisson , quād
leur k amette, de soy-maime debile,

k Amette, diminutif d'ame, cōme on dit an Latin Animula, pour signifier sa delicate & foibleſſe,
la preflee de forte passion, et à vn coup
etainte & suffoquée . car l'extinction
proprement ditte, imite le naturel de
cette affeccion, provenante de froid:
la suffocation vient de l'affluance du
sang, qui recourt au principe de vie.
Ces deus manieres de mouvement se
treuvet aucunement an la joye , aussi
biē qu'an la tristesse: car la chaleur na-
turelle pour etre anretenuē , ha be-
soin de toujours prandre & randre
l'air, duquel iouyt le cœur, ores s'clar-
gissant, ores se retirant . Si le cœur et
par trop dilaté, il ne se peut retrairfir
à tamis: dont il garde longuemāt son
epesse fumee,laquelle etouffe la cha-
leur. Quand il se ferre outre mesure,
il ne peut assés tot se reouvrir pour
attirer le frais, & ainsi la chaleur s'e-
taintd. Car il ne suffit pas de ietter l'e-
chauffé, ou de prandre le frais, il faut

aussi que ces deus accions succedet l'vnne à l'autre. Si l'vnne occupe trop de tams, il s'anansuit evanouissement: & si ancor d'avantage, la mort. A ces effais de joye & de tristesse, aide beaucoup la substâce du cœur, car le cœur mol, tandre & lache, quand survient vn grand plaisir, il s'ouvre demesurement, parce qu'il prait facilement. & tel syncopise plutot de la ioye, d'un bain, ou de l'air chaud. Au contraire le cœur bien dur et amassé, evanouira moins de lieffe, mais de facherie promptement. Car la dureté (maisement jointe à pesanteur) resiste au lacher, & favorise à l'excessif retraindre.

An quoy convient la lieffe & le Ris.

CHAP. XIII.

Les effais de joye & de tristesse sont bien tant evidâs, qu'ils n'ont besoin que d'etre recités, sans autre preuve. Aussi nous n'avons eu peine, qu'à randre les raisons de leurs principaus accidans: qui sont les notes de ces affeccions, marquées au visage.

F ij

Maintenant il faut savoir, commandant le Ris et formé : quel propre mouvement il ha, repondant à son propre objet: qu'et ce qu'il tient de liesse, & quoy de tristesse: s'il et vray qu'il participe des deus, comme nous avons predit. Quant au changement de la

1 Car les ac-
cidents du
Ris sont
plus nota-
bles & ve-
hemans.

face, le Ris ¹ exprime mieus les trois de joyeuseté, que la ioye maime : tellement qu'on pourroit dire, qu'il moult plus grand' affecciō & fine de contenant, que ne fait pas la simple joye. Car il ne retire pas tant seulement la bouche, ains decouvre les dans, & fait ouvrir la gorge: elargit, anfle & rougit extremement la face, profondant les Gelalins (qui sont les creus des jouës) bien autremant que la joye: & râplit si fort les yeus d'espris, qu'ils etincellet parfaitement, & an pleuret.

Dequoy nous pouvons comprandre, que par le Ris le cœur et fort emù, beaucoup plus qu'an liesse, & toutefois de la maime fasson. On le sert très-évidament debattre an riant: & q ce soit an s'elargissant, comme par la joye, les effais samblables le temo-

gnet assés:car tous procedet des es-
pris & vapeurs sanguines, qui du cœur
montet au visage.La grādeur des ac-
cidans, qui s'an anſuivet, moutre
bien manifestement, que l'agitacion
et fort vite & vehemante, puis que
outre les deſſu-dis (qui ſont plus inſi-
gnes au Ris, que an la joye) le Ris an
ha de peculiers à soy, excités de grād'
violance:comme la vois antrerōpué,
la poitrine agitée, les muscles du van-
tre extremement tandus: les bras, iā-
bes, & tout le cors demenés, ſecous,
& tamptés, avec autres effais etran-
ges, que nous reciterons apres.Si dōc ^{Obiection.}
l'ouverture du cœur par le Ris et ſi
notable, qu'il y ha demeuree perte
d'espris, comment ne meurt-on plus
du Ris, que d'vne ſoudaine lieſſe? A la
moindre riſee on consume plus d'es- ^{m Si y ha}
pris, que an la plus grand' rejoüiffan- <sup>plus d'elar-
gissement</sup>
ce:ſ'il et ainsи, que les indices ^{m mar-}
qués au visage, qui ſignifiet & lvn & d'espris. dōt
l'autre, prouienct du cœur elargy, ^{il ſ'ansuira}
d'où ſort leur cause materielle. Mais ra pluſtoſt
quoy?ceus qui meuret de joye perdet de rire ^{la simple} de
tous leurs espris, ce neātmoins on ne joye.

F iij

les void pas rite. Il n'y ha pas faute de matière, qui puisse imprimer an la face les grans characteres du Ris. Donques si on ne meurt de rite longement, & ceus qui meuret de plaisir ne vienent pas à rire, combien que leur cœur se dilate an toute extremité, & perd tous ses espris: il faut qu'il auéne autre chose pour emouvoir le Ris, outre ces deus occasions: lequelles etant seules, font plutostrandre l'ame qu'vne risee. Cecy no^o guidera à l'autre differâce, laquelle separe l'essance du Ris, de la joye pure & simple. La premiere et de l'objet, comme nous avons demoutré: la seconde sera du mouvement, qui ansuit la diversité des matieres, & et tant propre au Ris, que ic l'estime la principale antre ses differences. Il nait de deus contraires, dequels l'un ampeche l'autre d'etre excessif, & sont ⁿ cause que l'on ne meurt facilemânt du Ris. Mais ce propos merite bié d'etre mieus anfoncé, à cause de sa difficulté: ce que nous reservons au chapitre suivant.

m Pour-
quoy on
ne meurt
facilemânt
du Ris.

*Que le Ris et fait de contraires mou-
vements, ampruntés de joye & de plai-
sir, de tristesse.*

*CHAP. XIII. si nous ont
en quelqu'espac de temps, l'espac de*

L'Affection du Ris, comme nous avons remoutré, provient d'une liesse vaine & folâtre: de quoy nous avons conclu, que le cœur et enù des choses ridicules, d'un autre mouvement qu'an la vraye & simple joye. Car an cette-cy, il n'y ha qu'un dilater, avec grande perte d'espris: an la risée, ce mouvement et retenu d'un autre, lequel ampe che que tous les espris ne se vuidet incontinant. Ces deus mouvements ensemble, feront celuy que nous voulōs etrela propre difference du Ris: pource que etant joint aus condicions de sa matière, & aus accidans, il parfaict son essance. Il faut bien que ce mouvement soit composé, puis qu'il procede de double affection, tout ainsi que la cause an et ou melee, soit double. Car la chose ridicule nous tout ainsi donne plaisir & tristesse: plaisir, de ce que son obiet qu'on la trouve indigne de pitié, &

F iiiij

qu'il n'y ha point de dommage, ne mal qu'on estime d'importance. D'ot le cœur s'an rejouit, & s'elargit comme an la vraye joye. Il y ha aussi de la tristesse, pour ce que tout ridicule provient de laideur & mesme: le cœur marry de telle vilainie, comme fantat douleur, s'etressit & resserre. Ce deplaisir et fort leger: car nous ne sommes gueres faches de ce qu'avié aus autres, quand l'occasion est petite. La joye que nous avons, sachans qu'il n'y ha de quoy plaindre (sinon d'une fausse apparence) ha plus de force au cœur, que n'a la legiere tristesse. Si cela maihnes, ou molindre cas nous aueuoit, nous an serions beaucoup plus marris, & pourtant ne saurions pas rire (car il faut que au Ris, le plaisir surmonte la tristesse) mais pour vn autre nous an soucions moins. Voila comme de ces

^p La chacus
mant le Ris et fait, de la cōtrarieté ou
deus passiōs debat de ^p deus affeccions, tenant le
joye & tri-
stesse à part milieu antre joye & tristesse, qui peu-
cians extrē-
vet de leur extremité faire perdre la
mes font
perdre la
vie. Le Ris dōc peut etre dit, vne fau-
se liesse, avec faus deplaisir, cōme par-

ticipant de deus, & ne retenant le naïf^q L'homme
ne de lvn, ne de l'autre. De cela il re- et le plus
cree l'homme, luy étant donné pour tamperé de
grande volupté: parce qu'il est loing milieu de
des extremes, & nature se plait an toutesextre-
mediocrité. Pour cela maime on ne mités, dont
meurt pas^r de rire, car il n'y ha pas^s boit, qu'il
tel elargissement au Ris, que an l'ex-^{tremut} seul
treme lieffe (ne par consequant, telle d'vne passiō
perte d'espris) parce qu'il est surpris lointaine
tout soudain de l'etraissement. Ces de toutesex-
emotions contraires, qui assurent le tremites.
cœur de la foibleſſe & dissipaciō trop Il dit cecy
grande, succedet promptement lvn plus vulgai-
à l'autre: & s'antretienet an cet etat, re. Car à la
autat que dure la matière du Ris, soit fin du troi-
dit, soit fait, soit pāſſee. ainsi le rire il mourra
cōtinue. Nottre sans ne distingue pas^q quelques
ces mouvementz contraires, pour ce vns an soit
qu'ils s'antresuivent d'vne telle vitez, La raison
qu'on ne les peut comprādre que par que deus cō-
seule raison de laquelle aussi nous ap- traîtres mou-
prenons, que le Ris dure tant, que peuer être
l'objet presanté ha ses deus cōdiciōs: fait assible:
& cesse, quād ce qui etoit au premier que lvn ces- ains il faut
ridicule, change de qualité. Car si la fe auant que
laideur passe, & il nous an reste quel- la autre com-
mance.

96 LE PREMIER
que compassion, le cœur n'aura plus
que le mouvement appartenant au
deul, qui est la seule contraccion.

Il faut maintenant voir comment
le cœur se meut, & fait de son mou-
vement les cas si étranges que nous
voyons au Ris. Ce sera le command-
ment de l'explication des causes que
nous allons cherchant.

De quel mouvement le cœur se meut
au Ris.

C H A P. X V.

Nous avons rompu la nois, com-
me on dit au proverbe: nous at-
taignons le noyau, etans sur le traitté
du plus beau de nottre matière. Nous
avons déclaré tout ce qui précède
l'acte du Ris: c'est la matière ridicule,
portée au cœur par les tuyaus des sâs,
& qui premier le touche: lequel emù
d'icelle, et agité alternativemât de cô-
traires & soudains mouvemâs. Main-
tenant il faut dire ce qui an provient,
comant nous an rions, quels instru-
mans formet le Ris, qui est la cause de

tous ces accidans, maimes du changuement an la face, plus grand que par les autres affectiōs. Car toutes y ont leur marque. la peur & la tristesse vne paleur: le courroux, la joye, & la hôte, vne rougeur: & ainsi des autres. Le Ris l'ha si euidante, qu'on ne la peut dissimuler, tant pour la grandeur notable des indices, que par la vehemance de son emocion. Mais venons à l'occasion. Quand vn objet plaisant de facecie, & triste de laideur, à vn instant se presante, le cœur se meut fort vite & inégalémāt: pource qu'il veut ansamble faire deus mouvemans contraires, celuy de joye particulieremāt, & l'autre de tristesse. Le chācun et il se rōpe court, pour etre soudain rompu^z de reciprocité, son contraire, qui luy couppe che min: toutefois la dilatacion passeable, comme contraction, comme an tout ridicule y ha plus de plaisir, que d'annuy. Lvn par manie suit l'autre autant de pres, qu'il est possible au cœur se remuēr soudain. & pour autāt qu'à peine ils se veulet atandre, ains se debattet qui ira le plus vite, ou qui sera maître du lieu, an pri-

92 LE PREMIER
 vant son adversaire (dont il avient,
 qu'ils se confondent ensemble) on ne
 les sauroit dicerner, si la raison n'y
 mettoit distinction . Car deus con-
 traictes ne peuvet etre ensemble , an-
 tams & lieu, retenans leurs forces &
 qualités antieres . Quant au sans, il n'y
 appersoit qu'un grand ebranlement
 qui pourmeine le cœur . Il ne peut
 aussi voir l'emotion du Pericarde, qui
 est agité outre sa coutume . C'est l'etuy
 ou couverture du cœur, qui l'antour-
 ne de tous coutés, sans le presser ; ou
^{ii. Systole et le resserre.} luy etre adherant: si ample & si large,
 mant, dia. que le cœur se remuë à son aise dedans,
 stole la dia- faisant son ordinaire systoleⁱⁱ & dia-
 tation du cœur, tout stole: Mais quand il est fort emu, il ne
 ainsi que peut epargner son étuy, qu'il ne soit
 aus pouss battu & agité de maimes, cōme il est
 des arreter. vraysamblable . Qui le voudra eprou-
 ver, il ne faut que ouvrir la poitrine à
 vne beste viue : là on pourra soudain
 à dire, que voir, comment il se travalhe . Car ce
 autour le n'est pas le cœur, qui premier se pre-
 cœur, c'est son étuy fâte aus yeus: il est caché dedans son pe-
 ou capsule ricarde, ^x lequel seul nous voyons pour
 & boite. lors se mouvoir, ebranlé du dedans.

Paravanture aussi, que naturellement & sans contrainte, le cœur & sa boitelette vōt ainsi: mais la vuē n'an peut juger. Nous comprenons seulement par raison & discours, que le cœur a son pericarde assés ample, sans luy etre attaché, afin qu'il s'y remuē dedas an pleine liberté. Quād il est fort emù, comme an la baite a qui on ouvre la poitrine, tout et an branle. N'est-il pas raisonnable, qu'il an avienne au tant d'une affection, qui trouble le cœur & ses mouvement du cœur, d'une contrariété que cause le Ris? Donques le pericarde sera mû & secous, d'un mouvement du cœur inegal & frequent. Voila d'où commence tout le trouble qu'o voit an la risée: c'est, du cœur debauché & sautelant, qui comme chef fait tantir aus autres parties sa follatre passion.

Comment le diaphragme est ébrâlé par le Ris.

C H A P. XVI.

LE pericarde mû du cœur, tire le diaphragme, où il est attaché d'une

z Principal instrumant grande largeur aus hommes, biē au-
du Ris, du treignant qu'aus betes, comme on
quel sont frustrés les voit par l'anatomie. Et c'est (à mon a-
autres ani- vis) la raison pourquoy le seul hom-
maus: d'au- me et risible, au moins l'une des prin-
tant qu'ils cipales. Il est donc tres-facile au cœur
n'an auoint. besoin, et às de forcer le diaphragme, & le con-
aussi fru- stré de la respiration libre, qui iamais ne
stré de la respiration libre, qui iamais ne
cessé, non pas maimes quand les au-
tres se reposent. Sa matiere, figure & si-
tuacion demoutret, commbien il est
covenable & proté aus mouvemans:
dont facilement il se laisse tirer, con-
fiant & obeit au cœur. Aussi cela étoit
nécessaire au cœur, qu'il ne fut lié si
fort à aucune partie, sinon que lache
& suspandue, accommodee au mou-
vemant, & qui pretat aisement, pour
n'ampecher ou retenir le cœur tant
soit peu, an ces grās troubles & mou-
vemans. Nature ha bien mis la raison
au dessus, qui comande aus passiōs:
toutesfois ell'ha voulu, que le cœur
n'eut aucune contrainte dans la poi-

trine. Il falloit donc le mettre en liberté, ou l'attacher à d'autres parties qui ne peuvent vitement suivre son mouvement, quand besoin en seroit. A quoy elle ha bien prouvu, fassonnat le diaphragme de fasson qu'il se meut au plaisir du cœur, mais non-pas de maime sorte. Pour mieus attandre ce point, il faut savoir l'vsage du dia-phragme, lequel nous apprādrōs des manieres & especes de la respiracion. Galé au met deus: l'vne et l'inspiraciō & expiraciō libres, ou sas effort: & l'autre et violante. La violāte proviēt des muscles antrecoutaus (dequels les internes expirent, & les exterieurs in-spirent) avec autres ordonnés pour la poitrine, & le ventre inferieur. L'aisee ne soit que inspiraciō et causee du seul diaphragme, qui peut assēs elargir la poitrine pour recevoir de l'air, quand il n'en a pas d'autre. L'expiracion ne soit que la poitrine se resserrer, pour faire sortir l'air, quand il n'en a plus. La respiration est une action naturelle, qui n'a besoin d'aucuns muscles: elle avient de la volonté, & la pesanteur ^a de la terre. C'est l'opinion de Galen, qui toutefois au vn autre du cors éclar-icu dit, que les muscles de l'epigastre gy-

96 LE PREMIER
 y besognet mais cela nous sert de biē
 peu maintenāt: on l'epluchera mieus
 cy apres. Pour le presant nous con-
 tantons de savoir, que durant l'expira-
 ration le diaphragme se repose, & ne
 fait rien de son propre mouvement.
 Lors il devient beaucoup plus lache:
 car pour elargir la poitrine, & faire
 l'inspiracion (qui est son propre office)
 il s'etand de tous coutes, & devient
 fort tandu. Quant il ne le peut d'aā-
 tage, il commāce à se retirer, & serrer
 an foy-maime, pour an apres s'étadre
 de rechef. Le retraiſſement avient
 an l'expiracion, pour le rabbais de la

^b Ce sōt les poitrine, ou de l'accion des ^b muscles
 muscles que epigastrins. Le diaphragme se trou-
 on appelle de l'abdomē vant ainsi lache, ne peut pas resister
 & sont an au mouvement du cœur, qu'il ne soit
 nombre 8. ou 10. ils aussi ebranlé. Quand il est bien tandu,
 seruet à la le cœur n'an peut jouir, ou difficile-
 respiracion, mant: maimes faisant le diaphragme
 & au rejet des excré- vne besogne tant nécessaire à tout le
 mans. Dont cors, comme et l'inspiracion: & et
 il aviet, que aucunefois vray-sambable qu'il y resiste de gran-
 en pise & de vehemance. Dóques si le Ris nait
 fāte de nre. de ces mouuemans, il ne sera iamais
 formé

formé qu'an expirant. Aussi l'expriāce confirme ce discours : car nous ne rions iamais qu'au resserrer de la poitrine : & quand on ha tout vuydē l'air qui se depanel au Ris, on se hate pour an inspirer d'autre. Durant ce tams il n'est possible de rire, si ce n'est an peine, & comme par trōsons : ains il faut attandre l'expiracion incontināt suivante, an laquelle continuē le Ris. Et ainsi d'vne fuitte, ez inspiracions le diaphragme ne cede point au cœur: an toutes expiracions, il et à son commandement. Le cœur donc agité de contrarieté, causee de la follatre joye, conceuē des ridicules, comme il peut mouvoit le diaphragme detandu & lache, il le secout. c'est, quand le dia-phragme peu à peu se retire, & ramasse vers son milieu. Lors la tramblante emocio[n] du cœur, pourmeine le dia-phragme: de sorte qu'il est constraint qu'il l'a fait de tirer apres soy la poitrine de mai-me, & mat-alure (combien qu'elle retombe cher son ainsi qu'ainsi, deualât de son gré) pour luy etre attachee tout à l'antour. De là aussi procede, q[ue] le poumon et pres-

G

De maime
alure, c'est
qu'il l'a fait
de tirer apres
soy la poitrine de
mai-me, & mat-
alure (combien
qu'elle retombe
cher son
ainsi qu'ainsi,
deualât de son gré)
pour luy etre
attachee tout à
l'antour.

96 L E P R E M I E R
ſe de ſamblable faſſon, laquelle il ex-
prime du ſon de l'air, qui an et vuidé:
comme nous voulons déclarer par
quelques familiers examples.

*Que le Ris peut etre déclaré à l'exemple
des ſoufflets, & des parties
tramblantes.*

C H A P . X V I I .

POurce que les examples déclareret
facilemāt ce qu'on veut, & q d'vn
ſamblable d'on vient mieus à la cou-
du ſambla- noiffance de l'autre, afin que nous cō-
ble ne pref- fe pas, mais tenuōs cet ouvrage, du melleur moyē
il anſeigne d'anſeigner, qui nous ſera poſſible, &
familiere. man: & rād expliquions bien nottre avis: ie m'an-
idoine l'au- hardiray de moutrer par familiers
diteur à examples, ce que i'ay proposé. On vſe
mieus cō- prendre le des ſoufflets pour allumer le feu, an
principal. clargiffant leurs coutés, y laiffant vñ
vuide antre deus, lequel par neceſſité
naturelle ſe ramplit d'air. Il y vient
par certains pertuis fais à vñ androit,
lequel ha contre & par dedans vne
peau lache, luy refuſant l'iſſuē, apres
qu'il et vnc fois angouſſré. Quand il

nous plait de vuidre l'air, an pressant les deus flans du soufflet, nous le contraignons à sortir par vn seul trou, de telle violence qu'il fait vāt. Et si nous voulons que cet air soit pressé par ses cousses, comme l'antrebrisant, il an sortira decoupé, & rendra vn son de maime. Les soufflets sont fais à la sāblance de la poitrine: & tout ainsi qu'elle ne bouge, si ce n'est par le moye des muscles: aussi les soufflets ne peuvent rien sans nos mains, qui les clar- gisent & presset. An l'aisee inspiraciō, le diaphragme repond aux mains: an la violante, les autres muscles qui s'y aidet. Parquoy, comme les mains trambantes à leur eciant, ^e antreront le presser des soufflets, d'où pro- viēt vn so decoupé, ainsi le diaphrag- me agité du tramblemant du cœur, comprime les poumons & la poitri- ne. Cet ce que ic disois au precedant chapitre, que l'exemple nous declai- reroit. Mais puis que par cy deuant nous avōs parlé de tremeur, à laquelle on pourroit comparer l'affeccion du diaphragme, il faut expliquer cō-

G ij

^e Cet à leur
eciant, quād
le font ex-
pressemant.

La faculté, vertu ou puissance mouvante, empêchée de la pesanteur, qu'elle ne peut régir librement, nous l'antandons. Le tramblement viét, par la foiblesse du pouvoir qui fait le mouvement : la faculté hausse le mambre tant qu'elle peut, mais le grand fais l'ampote etant foible. Ce débat et le tramblement, auquel le plus souvent la puissance domine. De fasson presque semblable nous d'sons que le mou-

La puissance & la faculté domine, quand c'est que ce soit, & le remède le moins sûr & la plus sûre. Le diaphragme, venuant du cœur sautelant, empêche le diaphragme de se retirer librement: & au contraire, il est comme trahissant. Car le cœur s'efforce de retenir le diaphragme au tel mouvement qu'il a, le sien, l'autre ayant achevé son entreprise, qui est d'étrangler la poitrine. Finalement la victoire demeure au diaphragme, duquel la vertu comprimante a un plus grand pouvoir: vu que non-obstaculé le travail que luy donne le cœur, il se retire de peu à peu. A l'élargissement, le cœur n'a aucune puissance de le flétrir, tant et l'inspiration nécessaire.

Nous avons beaucoup avancé & profité, d'avoir trouvé le siège de la faculté risifque: moutant par raisons

évidantes commandant le cœur et meu de telle affection, agitat le diaphragme quāt & soy. Car ce sont les principaus instrumans de l'acte nommé Ris, ou risée. toutesfois le cœur s'ant mieus à son maître faiseur, & auteur de tous les accidans : le diaphragme et coadjuteur, ou l'organe par le moyen duquel ils se font : comme je de-claireray desormais par le menu, de l'ordre qu'ils sont produis : ayant cet egard de mettre les premiers ceus qui sont de l'essance, & qu'on trouve an tout Ris, comme ordinaires, plus simples & facils. Depuis nous pour-suivrons de point an point les autres, qui provienet de plus grand' violence, & ne se trouvet qu'au rire dissolu. Car il faut toujours commencer aus choses plus communes, & de-là pas-fer outre aus moins frequantes, & qui avienet rarement.

G iii

*Comment par le Ris et agitée la poitrine,
& d'où vient la voix antre-
-gée qui me romptue.*

CHAP. XVIII.

Liu. 2.

GAlen au traité du mouvemāt des muscles dit, que la poitrine de sa pesanteur seule, & sans etre tiree, s'abaisse, etraissit, & remet au premier point, quand le diaphragme (apres l'avoir dilatée, pour succer doucemāt l'air) se retire peu à peu. An vn autre respiration lieu il enseigne, que les muscles du ventre gouvernet ce fait, vù qu'on les fait evidammant retirer an toute ex-piracion. Le dernier avis semble meilleur, mais quoy qu'il an soit, il n'y ha que les muscles epigastrins qui y be-sognet, quād le cœur n'a rien de nou-véau, qui augmante la nécessité, ou mette ampechemant aus libres mouvemans de la respiracion : ce qu'aviét an la rīsee. Car le diaphragme tiré du cœur, perd sa liberté & pouvoir de s'amasser bellemāt, quād la poitrine devalle: & agité d'un mouvemāt d'ercié-glé, bō-gré mau-gré retire aussi la poi-

trine à secousses. Il ne se faut pas cba-
hir, de ce que le diaphragme (qu'on
sant pour lors anfoncé plus que de
coutume) forcé du cœur, violante de
maime la poitrine, qui luy obeït. Car
sans cela il seroit an grand danger, ou
de rôpre, ou de trop s'étirer. Parquoy
outre les muscles du vîntre, les antre-
coutaus interieurs servent à ce besoin:
& font tant pour le diaphragme, que
la poitrine suit bien facilement, & ne
luy donne aucun facheus ampeche-
ment de résistance. Au moindre Ris,
où le diaphragme n'est gueres secous,
& peu de retrainte suffit à la poitrine,
peu de muscles s'an melet aussi. mais
quant aus epigastrins, ils ne cestet ja-
mais, pour petit que soit le Ris. Don-
ques il est certain, que le besoin de ref-
pirer augmente par le Ris, & par con-
sequant il faut que la poitrine soit pl^e
emuë. De là viët, que la vois an et trâ-
blante: à sauoir quand le poumon cè-
de, pressé des coutés qui se resserret.
car an toute contraccion, le poumon
vuide l'air qu'il avoit pris. Si la com-

G iii}

pression et continuē, & sans reprise, on n'an oyt riē, ou ce n'est qu'vne vois fort bien antretenuē. Si elle est antretropuē, le son ou lavois seront de mame decoupés: comme nous avōs de moutré par l'exemple de noz soufflets. Vn petit Ris seulemāt de demy-secouſſe, ne fait pas ouvrir la bouche, ne randre vois dechiquetee, il n'y ha que quelque ſon paſſant par les narilles: qui et cauſe de la roideur & impe-
tuosité, qui pouſſe l'air plus pressé qu'an la cōmune expiracion. Cet ac-
cidant et vn des principaus, auſſi biē que le precedant: car comme le Ris n'est iamais fans agitacion de poitri-
ne, auſſi ne peut-il etre qu'on n'oye ſortir de la bouche (ou pour le moins du nez) l'air faiſant vn bruit decoupé. Voila que luy fait avoir l'epithete de tramblant, tresconvenable à fa na-
turelle condicion.

D'où procede l'ouverture de bouche, l'allongissement des lèvres, & l'elargissement du manton.

C H A P. X I X.

L E troisième des accidás inseparables du Ris, et l'allongissement des lèvres aplatis, avec elargissement du manton: qui ne manquet jamais, jusques à la moindre risée. La plus grande, ou plus cōtinuée, ha outre ce l'ouverture de bouche, car aussi quant aus causes, elles n'ont autre différeace, q de pl^e ou de moins. Elles ne sont pas fort aisees à trouver: & voicy le plus difficile de nottre affaire, mais nous avōs quelques principes, qui serviront de fondement à nos probacions. Ce sōt les conclusions prises, apres avoir biē debatu de l'applatissement des bouches, qui proviēt de la joye. car cōme ces deus affecciōs ont grād' affinité ansamble, aussi elles cōvienet an cela. h Ces deus affecciōs s'antand la joye & le Ris.

Or nous avōs prouvé, que la joye fait vn mediocre allongissement des lèvres, à cause des espris & vapeurs sanguines, qui verset du cœur, & vienet à

se repandre aus muscles du visage. An la risée, outre cet allongissement, il y ha du rechigner: qui nécessairement temogne vne occasion plus efficace, comme il est an son mouvement de plus grand' vehemance. A l'ouvrir du cœur pour le Ris, il se perd grād' quātité de matière suture, qui gagnant le haut, réplit les muscles de nos jouës, & y fait certaine convulsion, de la-

**Li. 2. des
caus. des
sympt. ch. 2.**

quelle parle Galen, an disant: Comme „ le mouvement volontaire se fait, „ quelquefois par les muscles tandus „ & retirés vers leur source, quel- „ quefois étans pleins des espris qui „ y accourent : ainsi la convulsion „ vient ordinairement. Car il s'y peut „ angeādrer air, vapeur, ou esprit, qui „ les anfle, &c. Ces paroles nous si- nificant biē manifestemāt, que les mus- cles ramplis d'espris, peuvent avoir cō- vulsion. Mais d'où se rampliront-ils au Ris, quand la soudaine contrac- tion ampeche l'effusion des espris: an quoy git la grand' asseurance, que no⁹ avons predit? Ce que la dilatacion surprie de compression ne peut à vne

Question.

Reponse.

fois, par frequante reïteracion elle accomplit an plusieurs: & paravanture il ne se fait moïdre perte d'espris pour le Ris, que pour la liesse: vray-*et*, que i Venat aïn-
venant ⁱ ainsi, ne lasse pas tât le cœur si par moyé
côme fait an la joye, où ils se perdet ^{autreröpu} car cela sou-
tous à-coup. Mais cette raison ne suf-^{lage} beau-
fit point, à prouver ^{ce} que nous pre-
tandons: ains plutot sera suspecte, &
samblera contraire à ce qu'avons déjà
moutré. Il an faut avoir d'autres pri-
ses de l'anatomic, puis que ces mines
sont ouvrage de muscles, qui se meu-
vet durât le Ris à nottre desceu, mau-
gré nous, sans que volonté le com-
mande: car ils suivent l'impetuosité
d'yne affeccion qui est naturelle, & nō-
pas volontaire. Les jouës ont leur
mouvemât de quatre muscles à cha-
que lais. Le premier et formé de la
membrane charnuë, tant garnie de
filamans, qu'elle an deivé^t musculeu-
se. Sa principale source et au deuant
du cou, de l'os qu'ō appelle clauettes,
& de la haute jointe du bras, d'où il
s'étend jusques aus pommettes du vi-
sage. C'est le maître gouverneur des

mouvement qui se font aus joués, aus laivres, & an l'antérieure peau du cou. C'est luy qui peut aplatis le manton, & le tirer ambas (où il est de sa pesanteur asse anclin) quand la poitrine agitée du Ris, l'ebrale & fait mouvoir. Ou s'il n'a le pouvoir d'ouvrir de tout la bouche, au moins fera il aplatis quelque peu les bolievres par sa contraccion. Mais quoy? dira quelqu'un:

Objection. an la moindre risée, où la poitrine n'est si fort demenée, qu'elle puisse rayer ce muscle, il y ha du rechignemāt, lequel

¶ Notable attraccion, dit il, que ce muscle, sans notable attracciō. ¶ D'autant que le muscle fut violatemāt attiré, & nō seulement rāmple de vapeurs. uantage aus fièvres continuës, pleure-sies, asthimes, & plusieurs autres maux, où et requisite grande respiracion, il faut que la poitrine se meuve de tout son pouvoir. Aussi nous la voyons adonc lever & abaisser evidamment, secouss de penible violence, avec les epaules & bras, qui anduret peine & ahan. Or il est vray-samblable, que le muscle sudit naissant du haut de la poitrine, et aussi attiré, ce neantmoins on n'y voit point de ce rechignemāt

Siles malades tienet la bouche ouverte, le plus souvant c'est de leur gré, pour halener mieus à leur aise : noms pas fans y panser, comme violante le Ris. toutesfois nous pouvons affirmer, que ledit muscle large a cela de bon & propre, qu'etant vn coup tiré pour tire, il demeure an tel etat (comme an convulsiō/tat que l'acciō dure, ¹ pour ^{Le Ris est} quelque nécessité. C'est, qu'il faut tou- ^{traint de ten-} jours respirer: & pour ce que au Ris l'air che ouvre- ^{truit la bou-} et pousté roidement, & depuis fort ^{te assés long-} tais: & pour vite repris, il valoit mieus pour nottre quoy. ^{aisance, que la bouche se tint ouverte.} Car par l'etroit passage des narilhes, ne peut commodemēt sortir à-coup tant de matiere, & an revenir soudain provisiō de nouvelle. Voilà pourquoy ce muscle antretient la bouche beante, comme balhante iusqu'à la fin du Ris: & il est emù tiré de la poitrine, ou rampli d'espris & vapeurs, ou par ces deus causes ansamble. Ce premier ^mmuscle mouvāt les jouēs, ne suffiroit ⁱⁿ Enume- ^{racion des} à tel office, sans etre secouru des au- ^{muscles des} tres. Le segond vient de la haute ma- ^{laivres &} choire sur les pommettes, & s'attache ^{des jouēs}

III. à la haute bolievre. Le troisième provient de la machoire basse, & se rend à la basse laivre, par le moyen duquel le manton et fort applati. Le quatrième se trouve aus jouës, an la partie que nous anflons, râforceé d'vne portion du muscle qui tire le nez an dehors. Il faut bien que l'ouverture de la bouche, & des laivres, proviene de ces muscles, qui les meuvet quand il nous plait hors du Ris: & an cetuy-cy maugré nous, quelquefois la machoire abaissee, & quelquefois ferree. Au grâd Ris & dissolu, qu'on appelle Cachin, la gorge et deployee tant qu'elle se peut etandre: au mediocre, il y ha moyenne ouverture: au plus petit les dans se touchet, & ne sont que decouvertes, ou les laivres bien applatis sont par dessus. Tout celâ proviêt d'vne muscleuse contraccion grande ou petite, à laquelle repondet les effais: & de là procede le Gelasin, bié Grec, signifiant aus iouës des modestes rieurs. On appelle Gelasin, ce ioly petit creus fin, qui est duquel Martial dit:

■ Gelan an
Grec, signi-
fie rire de
la viët Gela-
fin, qui est
marque du
Ris.

*Le visage et moins gracieus,
Qui n'ha le Gelaſin ioyeus.*

Par maime moyen se fait l'elargif-
fement du manton, ou à quelques vns
il s'y voit grand' anfonsure. Outre
les fudites raisons, les causes de bal-
her nous moutret, que l'affluance des
espris & vapeurs, ez parties d'antour
la bouche, peut non seulement retirer
les bolievres, ains les ouvrir bien am-
plemant, dilatant les machoires. Car
on balhe (comme dit Galen) quand il Li. 3. de diff.
y ha continuelle distansion avec ou respiracion.
verture, pour certain esprit vaporeus
& epais, retenu dans les muscles. Si
donq nous sommes cōtrains d'avoir
la bouche ouverte au balhant, jusqu'à
la dissipacion de telle vapeur: au Ris,
qui fait maime accident, conviendra
bien la maime cause: sinon que les
espris qui ramlifiset les muscles aus-
rieurs sont plus futils, que les va-
peurs, faisant balher, dont viédra cet-
te difference, que le moindre bâlher
ouvrira bien autant de bouche, que la
plus grand' risee. Outre les fudites

o

causes, on an peut amener vne prise de l'experience, qui moutre bien evi-
dammant d'où provient ce minois.
Quand on s'efforce vn peu d'aller à
selle, ou si on ha douleur devatre, pour
ce que le diaphragme se retire tout
côtre les boyaus (qui sont aussi pressés
de part des^s des muscles epigastrins)
on rechigne tout ainsi qu'an riât. d'où
vient celà? du retiremât diaphragmi-
que. car quand il s'amasse pour mieus
pousser côtre les boyaus, & an vuidre
ce qui nuit & deplait, la poitrine dé-
meure basse & contrainte, la respi-
racion vague, & il se fait vn grin-
cement aus dans, avec etanduë de lai-
vres, comme si on rioit. Il an avient
autât par les autres douleurs, an quel-
le partie que ce soit, si on ne veut
crier, ains andurer patiammant l'af-
perité du mal. Lors on fait de maime,
que par les douleurs intestines : car le

diaphragme s'etraïsset, retenant la res-
piracion, [¶] comme s'il pensoit de sa
haleine, constriccion repousser ce qui no^o fait
mal. Le pleur excessif de quelque
grand deplaisir, fait pareilhe contenâ-
ce,

^{p.} Pour-
quoy ayant
quelque
douleur, on
retient son
haleine,
voyés Ati-
stote, prou.
g. du liu. 27.

ce:tellemāt que qui verroit seulemāt
&n'orroit, à peine sauroit-il distinguer
si on pleure, ou si on rit. Voyés deus
hommes an peinture, desquels lvn rie
si fort, qu'il se defassonne tout: l'autre
se debate etrangemant, se plaigne, &
pleure à grosses larmes: pour peu que
l'ouvrage soit grossier, vous ne saurés
auquel assigner le plaisir, & auquel la
tristesse, tant se ressamblet les visages
an ces deus passions. De ce propos
nous colligeons premieremāt, que la
risee participe d'annuy (comme nous
avons toujours dit) puis que le rechi-
gner sert à lvn & à l'autre. Seconde-
mant, que la grieve douleur & la tri-
stesse sōt retirer le diaaphragme, c'trais-
fir la poitrine, anfoncer le ventre, &
suspandre la respiracion: qui sont les
ordinaires accidans du Ris. Ces effais
sont notoires, mais leurs causes bien
fort obscures. On peut dire, que le
diafragme emù du cœur (car c'est l'au-
teur^q des mouvemens, qui suivet ^qL'auteur
quelque affection) fait accorder à soi c'est le cœur,
branle plusieurs autres muscles, qui ^{son mini-}
ont amitié ou intelligence avec luy. phragme.

H

L'anatomic no^o enseigne, que les parties amprunte les vnes des autres, & celles qui sont antretenuës ou cōjointes de commune liaison, ont mutuëllement double cōfiantemāt. Car toutes les parties s'antemant, de notre cors se ressantent du bien & commun & du mal qui est au foye, au cœur, & au cerveau, par le moyen des veines, artères & ners, qui en procedet: mais en particulier, la bouche de l'estomac compatit au cerveau, plus que mābres hors de la teste: & le cerveau à elle, pour cause des grās & fort sensibles ners qui la couronnet. Or les ners qui meuvent le diaphragme, sortent tous du cou, & sont la plus part de re basse s'ā la quatrième couple (augmātée & rātant car la forcee de la sisième) d'où procedet haute et immobile presq aussi ceus qui meuvent la machoire. Voilà pourquoy le diaphragme étant blessé, communiquant soudain le spasme aus ners du quatrième parcell, fait retirer les laivres, & ouvrir la bouche en couvulsion, moutrant vn faus semblāt de tire, qu'on appelle Canin. Par maime moyē nous prouyōs, que les bras sont secoués au Ris demesuré:

pour autant que le settieme pair des ners de la nuque, leur et tout dispase, hors mis quelques filamans qui s'estandet jusques à la teste, au cou, & au diaphragme. Donques par vn accord de la copulacion faite des ners motifs, le diaphragme agite, & emu, peut mouvoit d'autres muscles à son consantement, & faire le rechigner qu'on voit tant au pleur, que au Ris. C'est l'accidant plus meruelheus qu'y soit, & duquel la cause est pl' obscure: mais nous an avons tant allegué, que si l'une ou l'autre ne suffit, toutes ensemble pourront bien faire vn si grād mouvemant.

Nous ayons trouvé la cause de tout ce qui ansuit le mediocre Ris, choses inseparables, & communs accidans: savoir et, l'agitacion du diaphragme tite du cœur, le demenemāt de la poitrine, la compresion pulmonique, la vois ou son antre-tōpus, qui an depandet. Finalemant l'etandue des laivres, & l'ouverture de bouche, quand le Ris continuë plus que petit. Le Ris ne peut être aucunement

H ij

114 LE PREMIER
sans tous ces accidans: car ils sont de
son essance, propres, l'accompagnans
toujours, & augmentans an grandeur
evidante, comme la rivee et plus dis-
solue, approchant du Cachin. Outre
les sudis an survienet plusieurs, qui
procedet de plus grand' vehemance,
dequels nous traiterons desormais.

*Comment par le Ris se font des rides au
visage, maimement à l'antour
des yeus.*

C H A P. XX.

QUAND le Ris et modeste, né de le-
giere occasion, les bolievres s'e-
tandet an moyenne ouverture: quād
il et dissolu, ou de longue duree, la gor-
ge ouverte, les laivres se retiret an
toute extremité. Car l'agitacion du
objet quel- cœur, suit an grādeur la force de l'ob-
ques vns jet: & tous les accidans du Ris sont
fōt dissolus au Ris: plus notables, quand il dure biē long-
que proviēt queuant. Aussi le Ris an devient laid,
d'une im- des-honne, & lascif, lachant trop &
puissance & imbecil- lassant les muscles, qui ne peuven ser-
lité. rer la bouche, & la remettre an son

point: dont elle demeure indeßam-
mant ouverte. Celà ansuît vrayement
le Cachin, non moins que les plis au
visage, maïmemât à l'antour des yeus.
Car ils vienct communemât an ceus
& celles qui riet volotiers grassemât:
quâd les muscles du dessus de la bou-
che, se retiret an haut, & les autres an
bas: tellemant que pour rire, on mou-
tre qui ha plus belles dans. Par ce re-
tiremant, il faut que la peau froncisse
aus jouës, & aus deus coins des yeus.
Car les muscles (qui sont assés epais,
& an grand nombre) pressés & resser-
rés an plusieurs androis, tirans tous
vers le haut, font diuers plis, dequels
et le beau Gelasin. Au coin des yeus
exterieur, les rides sont plus commu-
nes & aisees qu'alheurs, pour la min-
ceté & mollesse du cuir: outre ce que
la froncissure des jouës termine là, au
rancontre de celle du front, quand sa
peau se rabaisse pour le randre mieus
etandu. An cet androit se joignant
toutes deus, fôr vnc infinité de rides
bien fort voyables, & (moyennant
la fiscit ) perdurables: dont ceus qui

H iiij

Pourquoy
on defend
aus filles de
trop rire.

anvielhisset, y marquent les premieres.
De ce discours nous pouvons antan-
dre, pourquoi on avertit les jeunes
filles, de ne tire follatremant, les me-
nassant qu'elles an seront plutot viel-
hes. C'est pour autant que le Ris disso-
lu & trop continué, cause vne laide
mine de telle ouverture de bouche,
d'où se font mains plis au visage. Aus
ansans pour la tandteur, ils sont aussi
tot perdus que fais:ils ne duret point:
mais à la longue, comme la peau se
deschète, la continuacion du plier an
maime lieu, retient imprimées les ri-
des. Dont il avient que les personnes
grasses deviennent plus ridees an la viel-
hesse que les autres: non seulement
pource q la graisse perdue, leur peau
se retire, ains aussi pour avoir typl'vo-
lontiers & demesuremēt. Car les gras
sont fort sanguins (si l'ambopoint
comme nous croyons, vient d'abon-
dance de sang) & tels sont de natu-
re joyeux, follatres & riens. Parquoy
il n'est pas étrange, que ceus qui vie-
net plus aisement aus ridees, par trop
de rire, ou de trop de corps, que ceus qui
sont de nature plus sereine, et qui
sont plus rieurs, et qui ont moins de corps.

¶ Il demon-
trera cecy
au troisiem
liu.cha.4.

rire y accouret plutot, & an rapporter
meilleur part.

D'où procede que les yeus etincellet

& pleuret.

CHAP. XXI.

Les yeus etincellet an joye (cōme
nous avons dit cy-dessus) parce
qu'ils sont plains d'espris clairs & luy-
fans, lequelz fretilhet de s'an voler,
cherchans l'yssuē de tous coutés, cō-
me vnu oiseau an cage. Au petit Ris il
an avient de maime, & pat maime rai-
son, car les espris emeus d'agilité, ran-
det aus yeus rians vne splandeur joy-
euse: mais non pas si decouverte, que
à la lōgue ou lafcive risse: pource que
la grandeur des causes agrandit les
effais. Cette lueut et le principal sine
de jove & liesse, car on peut bien fein-
dre d'etre joyeus, an fassonnāt sa bou-
che, & tout le visage, an mine de con-
tantement, pat l'usage des muscles
qui l'ajancet, seruans à nottre voloté.
mais l'etinceler des yeus ne peut etre
bonnemāt imité à nottre veul, pour

H iiiij

¶ Bonement ce qu'il suit l'elargissement du cœur, dit il, car il y ha notable & l'effusion des espris, qui ne gisent à difference de notre pouvoir, si l'occasion n'est pre la joye feinte, à la raye. Partant ic l'ay nommé principale note de joye, comme ne pouvant etre dissimulée, ne falsifiée, etant plus de nature que d'artifice. Maimes quelques vns ont les yeus fort luisans, gais & lascifs naturellement, qui sont tant pleins d'espris, que la tristesse ne les peut obscurcir. Donq l'oul etincelant, n'infere pas toujours le cœur joyeux, puis qu'il peut etre tel d'ordinaire: toutesfois il arguë bien (ce me semble) que l'ame et galharde, joyeuse & ancline à plaisir, aimant toute recreation. Et de fait, ces personnes qui ont l'oul gay & vif, sont volōtiers plaisantes, ebaudies, Ioviales, & qui n'angendret melancholie d'eus-mêmes. Touchant aus larmes que jettet y Voyés les raisons d'Alexandre de marrisson, quand la douleur presse phrodosieu, de contrainte les yeus, & les parties x. pourquoy circumvoisines, epraignant leur hou on pleure, & midité. Au contraire, la joye dilate de joye, & ouvre leurs pores, d'où peuvet cou-

ler & choir les humeurs au maniere de pleur. Ou (qui est la principale raison) les larmes s'angeandret des vapours & espris, que ce lieu par sa molesse ressoit abo d'amant, & depuis les epaissit au eau par sa froideur, tout ainsi q le cerveau fait ses distillaciōs. car les yeus sont evidamant^z frois. z L'auteur Toutes ces causes ansamble font ha change larmoyer les rians, si nous avons bien d'acis, car il n'est aujour- demoutré, qu'ils participet de plaisir d'huy, que le cerucan & d'annuy. Il y a mha qui pleuret de la moindre rīsee, comme ie fais: & tels & les yeus sont chaus, ont la teste fort aisee à suer, avec grād^z municion d'hameur aus yeus. Les autres y sont tardifs & mal aisés, ne pleu- autre partie & que l'eau rās sitot du Ris, de plaisir ou de tri- s'angeadre comme la stesse: toutesfois on n'an voit guieres, graisseal- qui ne iette quelques larmes apres heurs, par la vne longue rīsee.

Pourquoy le visage au rougit, avec anflure des veines du front & du cou.

CHAP. XXII.

Pour vne ou deus rīsees, on ne chā-
ge pas de couleur, sinō qu'on rou-

gisse facilement: mais quand le Ris dure long tamis, les plus pales deviennent rouges, à raison de la quantité des espris & vapeurs sanguines, qui montent peu à peu an haut. Les parties du visage emuës, augmentent sa teinture de leur agitaciō. Outre ce, la peine du respirer, lequel semble ampeché, & fort antre rompu, fait rougir le visage: comme chacun peut eprouver an retenant son halaine. Ces maimes causes fōt, que les veines s'afflet au frōt & au cou, plus que de coutume, an ceus qui les ont apparantes & riet longuement. Car les vapeurs & les espris, ramplissans les tuyaus ^{is} à quileur donnet passage, les elargis-^{et} set fort, si de grand' prese ils s'y trou-^{er} et ampechés. La difficile respiraciō le cause aussi evidammannt: dōt à quel-ques vns tout le cou angrossit mer-^{ve}lheusement, & à cause du Ris & de la peine d'halener.

*Commeant le Ris meut la tous, & fait sortir
par le nez ce qui étoit dans la
bouche.*

CHAP. XXIII.

Bien-souuant on rit si long tams, & de si grande vehemance, que les poumons échauffés fondet leur pittuite: laquelle depuis les chatoulhe, pique, irrite, & constraint à toussir pour la rejeter. D'autrefois celà provient de quelque goutte, qui tombe d'an-haut aus poumons, lors que la teste se ressant de la chaleur, & qu'il y ha quantité d'humeur nouvellement angeandré des vapeurs, & que ceus qui y etoient déjà, devienent plus sutils. C'est par maime raison qu'on toussit de rire, ayant quelque chose dans la bouche, laquelle par ce desordre chet au tuyau pulmonique. La tous an vié^t fort annuyeuse, & dure tant que celà soit hors du passage de la respiraciō. Cependant elle traualhe la poitrine, ébranle tout le cors, secoüant le cœur, & l'emouvant de sorte, que la racine des yeus an deul, ils pleurct, La canne
du poumon
nommee
trachee ar-
tere, ne peut
endurer
qu'aucune
chose occu-
pant le canal.

s'anflet, & s'amblet qu'ils doivet sortir de la teste. Si l'estomach est plein de viande, pour peu qu'on soit prompt à vomir, ce grand trouble met tout dehors. Tels accidans vienent communement à ceus, qui an humat ou beuant, sont cōtrains de rire parce qu'il est bien aisé aus choses liquides, de couler dans le gargamelle. Outre les suds accidans, il y an hauvn fort faire au Ris, milier (si non propre) & à ce fait, qui est mais à la to⁹ de randre par les narilhes ce qu'on qui an et emuë de la boit: & ou si la bouche n'a rien ancopremiere se-ress pris, le seul extremant du nez. La couffé, dont la tous se faison de cecy et, qu'on hume an sus- fait immme-stant & tirant à soy l'humeur: lequel diatament. On appelle passant par la bouche, va droit à l'e- cell du vin stomach du long de l'œsophage. Durat de nezareth, cet acte, l'inspiraciō se fait par les na- viēt du nez. seaus, & tant qu'on peut avoir d'ha- leine, le trait de boire cōtinuē. car on ne peut souffler ou expirer, & s'usser e Nemo po- tout ansamble, comme dit le prover- test simul- be. & Dōques si ce pandat le Ris nous bere, dit le presse, il faut cesser l'inspiration tout Lain, court: vù que le Ris n'avient jamais qu'an expirant, comme nous avons

suffisamment prouvé. Il faut donc sou- Au chap. 16.
dain randre l'air, & à grand tas. S'il
trouve la bouche ampechée, il saute
au haut contre le nez, qui est le plus
prochain passage: & sort de telle im-
peruosité, à raison de l'etroitesse du
lieu, que tout ce qu'il rancontre au et
vuidé.

*D'où vient que les bras, les épaules, cuisses,
piés, & tout le cors peuvent être
emus à force de rire.*

CHAP. XXIIII.

A V dis-&-neuvième chapitre no^o
disions, que les bras sont agités
& secous au ris de mesuré, pour ce
que le settieme pareil des ners de la
nuque, leur et tout dispansé, hors-mis
quelques filets qui s'étandet jusqu'à
la teste, au cou, & au diaphragme.
Telle communication peut assés faire
consantir les bras, & les épaules
(qui s'antretienent fort etroitement)
à l'émotion diaphragmique. Mais il y
ha d'abondant d'autres occasiōs, qui
ne sont an rié moindres: c'est des mus-

**Muscles
mouvans
le bras, qui
naissent de la
poitrine.**

cles mouvans les bras, qui vienent de la poitrine. Le premier naît du sternum & de la moitié de la clavette qui le touche. Le second procede de l'autre moitié, & de la teste du bras, & de l'épine de l'épaule. Le quatrième sort de la pointe des vertèbres pectorales, depuis la sixième an-bas. Les épaules s'abblablement, desquelles pâdet les bras. ont certains muscles venans de la poitrine. Il est donc aisément d'antandre, commandant la poitrine étant ébranlée par le Ris dissolu, on voit branler de maimes bras & épaules : voire branler de sorte, qu'on ne les peut retenir. Et quoy? les cuisses an anduret bien secoussé, les piés an trepignet, & le cors s'amonceille tout, par le constemé des muscles de toutes parts forcés & retirés. Car aussi tout s'antrent, & et lié ansamble par ners, ligaments, & tandons.

De la douleur qu'on sent au ventre par trop rire.

CHAP. XXV.

L'Agitation du diaphragme, & le traual des muscles epigastriins, qui s'etiret fort & drù, cause souvant qu'à pres vne longue risée on sent douleur au ventre, comme de grans coups de baton. Car le diaphragme presque tout nerveus, et delicatement sensibile, ayant de tres-notables ners du siame pareil, qui le font si tandremant s'antir, qu'etant malade il ha les malmes accidans que le ^fcerveau. Outre ^fAussi les anciens le diaphragme, il y ha plusieurs membranes & peaus au vatre, qui ont sans ^{Grecs ont} appelle le diaphragme ^{Phrenes, & c'est} timant exquis. Tout celà s'antretient ^{à dire, pâsee} Ris, d'une tension si grande, qu'elle ^{& anandmant} approche du dechirement. Le foye pand du diaphragme, & de sa lourde pesanteur traualhe beaucoup an telle emocion, & done peine à l'autre. ^{h Le foye} De donne peine douleur le foye n'an ha gueres, non ne au dia- plus que de s'antimant. La ratte, les boyaus, & semblables antralhes de la pesanteur.

cuisine du cors, anduret les secoufies des parties voisines. Brief, tout et an grand branle, demené si vivemåt, que le vantre cuide crever, & s'an deult bien fort. Mais le principal de la douleur, et à l'androit de la ceinture, au lieu du diaphragme, lequel souffre plus de tourmant, & le fait beaucoup mieu que les autres parties. Voilà pourquoy, contre cette douleur, nous pressons des deus mains le vantre, comme pour retenir l'agitacion du diaphragme, cause de tel desordre. Et de fait, celà y fert: car il arrete les boyaus, ampechant qu'ils ne cedet ainsi facilement au diaphragme qui les pousse. Il bat contre eus an se ferrant, & s'ils ne prestet, à faute de place il est constraint d'amoindrir son mouvement. Ainsi nous eprouvôs que le rire s'apaise, au moins que la douleur du vantre (provenant de la continuacion du Ris) diminue & se passe, quand on y presse fort: car celà donne grand repos à toutes les antralhes. Samblable douleur, & par samblable cause, vient à ceus qui courret longuemant à pié ou à

ou à cheval : lequels n'ont aussi meilleur remede, que d'vser de bandage, & ferrer fort le vantre.

D'où vient qu'on pisse, fiente, & suë à force de rire.

C H A P. XXVI.

AV cou de la vessie il y ha vn muscle rond, qui le ceint à l'antour comme vn anneau, serrant le passage à l'vrine quand il est retiré : dont il est nomé ^c Sphinctere. Le boyau culier ^{re signifie} an ha vn samblable, & de maime appellation, qui defand l'ysseue aus matieres fecales, tant qu'il nous plait les retenir. Pour vuidre ces extremans, il faut cōtraindre tels muscles à s'ouvrir, par le moyen d'autres qui ayent plus de force, & obeïssent à nottre volonté. Ce sont les epigastrins, an nomb're ^d huit, outre le diaphragme : qui fois on an tous ansamble, de tous coutés pres- ^{avec les} set & pouset contre les boyaus, & la deus peis, vessie, de telle vehemance, que les qu'on nomme Sphincteres lachet, ne pouvans appandices am- des droiz, pecher de leur contraccion, que les

I

vaisseaus ordonnés à recevoir & garder par quelque tams ces superfluites, ne s'an descharget (si nous y voulons cōsantir) aussi tot qu'ils s'an ² fachet. Car il git an notre volonté, de faire que les Sphyncteres cessent leur plaisir par cōtraccion: qui et leur ynique office, leur qualité institué pour la retencion: & l'expulsion des excremens et faite, par la vertu naturelle de la vessie & des boyaus, favorisée toutesfois de la cōpression que font les muscles epigastriens, avec le diaphragme. Il est donc vray-samblable, que quand ceus-cy presset long tams d'une grand' violence, sollicitas les boyaus & la vessie de randre leur contenu (comme il avient par le Ris) s'il y ait quantité de matière liquide, tout nous échappe vilainement. Car leur agitation & secousse et tant forte, que les Sphyncteres n'y peuvent résister: maimies quand d'une longue duree, ils s'an deviennent laches & vains, comme tout le reste du cors, perdant toute sa force. Quat à la sueur (troisième espece des excremens, que le Ris provoque à sortir)

elle et plus aisee à mouvoir que les sudis : toutesfois je la mets , derniere , pour venir comme par degrez , jusques à la foibleesse d'evanouissement , & à la mort , si elle peut avenir de rire . Car ces accidans suivent communement vne insigne evacuacion . Or la sueur vient apres vne longue rissée , ou par tout le cors , ou an la face tant seulement , aus vns plus-tot & aisément , aus autres tard & difficilement . Elle est causee de l'agitation & ebranlement universel , qui echauffe les humeurs , & dilate les pores du cuir , ne plus ne moins que le traual . Mais sur tout , le visage sué ^b fort ^b Pourquey d'vn grande rissée , pour la moiteur de ce lieu là , qui est fort voisin du cerveau , & pour la molle rareté de sa peau , avec l'affluance des espris & vapours du sang qui y monter , & peu-vet beaucoup à faire d'eau , ou de soy ou des humeurs .

Qu'on peut evanouir de rire, & si on an-
-goût, au pourroit mourir.

CHAP. XXVII.

AVCUNES FOIS le Ris dure si longuemât, que de grand' emotion & peine, il ramble que le poumon se doive rôpre, & qu'il ne puisse baster à la respiracion: parce qu'il ne peut aller si vite que le cœur. Le dia-phragme aussi ne peut bonnement fournir à l'attraccion de l'air, & tous les muscles de la poitrine sont déjà bien lassés. Vous diriés que tout est brisé, fracassé, dechiré: les couteés & le ventre se deulet. Dont il aviét sou-vant, que les muscles ainsi troublés, perdans leur vigueur, & lachés du lôg traval, ne peuvent soutenir le cors: tellement que de tant tire on et con-traint de s'appuyer, craignât de choir à terre, ou de tôber à l'anvers: car on n'a plus de force: le Ris deplait, & on creve. An celà y a bien assés de quoy evanouir, avec la perte des espris, & la faute de respirer. Car de telle emo-
tion, le cœur sechauffe outre mesu-

re: & le poumo ne suffit au rafraichis-
fement, quand il est sans comparaison
plus tardif que ^a l'autre à femouvoir: ^{a Plus que}
de sorte qu'on est pres d'étouffer, si le ^{l'autre, c'est à}
Ris continue. Et voila d'où provient ^{dire, le cœur} Aussi son
la mort, si elle peut ansuyure le Ris. ^{être au per-}
Ce que je n'ay voulu ancorcs accor- ^{pandicule,}
der: combien que j'aye demoutré, cō- ^{le ranc plus}
mât il est possible mourir de joye, par ^{mobile: sans}
la dilatacion du cœur, & vn gast d'es- ^{cōparaison.}
pris si grād, qu'il n'an reste asles pour
maintenir la vie. Mais par le Ris la
contraccion surprenant de vitesse la
dilatacio, fait au cœur dispanser plus
bellement (nompas tout à coup) ses
espris & vapeurs: an quoy consiste la
^b sauveté. Mais ne peut-il ainsi quel- ^{b La sauve-}
quefois avenir, que augmantees les perte qui se ^{té consiste à la}
causes de l'evanouyr par vne vche- ^{cause}
mance du Ris continué, la mort san ^{que ce}
ansuive tout à fait? Avec la peine de soir, nature
respirer, n'y aura-il pas grande perte ^{ne peut an-}
d'espris, si elle dure long tams, sans ^{durer sou-}
que le cœur ait loisir deles renouve- ^{daine eva-}
ler? Ce qu'à vne fois se dissipe par ^{cuacion.}
l'extreme rejouyssance, devroit être
perdu an plusieurs souvant reüterees

I iij

dilataciones, lequelles nonobstant les succedantes compressions alternati-
ves, gatet beaucoup d'espris & de cha-
leur naturelle: qui cause le soudain
trepas, à ceus qui ont le lien de l'ame
bien fort aisé à rompre. Toutesfois

c'Voyés ce nous ne voiōs guierés, qu'on c' meure
qu'auons dit d'yne grand' rīsee , si ce n'est pour le
en la 3. an-
notaciō, sur chatoulher. I'ay ouy parler d'un jeu-
le. 14. chap. ne homme, que deus garses chatoul-
Histoire. herent importunement, jusqu'à tant
qu'il ne dit plus mot. Elles panooint
qu'il fut cyanouy, quād ebahies le cō-
nuret mort etouffé. Mais je ne veus
pas ancor admettre, que du chatoul-
hemant procede vn vray Ris, tel que
nous l'avons decrit: & moins celuy
qui provient de la blessure du dia-
phragme, comme temoignet Hippo-
cras, Aristote, Pline, & autres bons
auteurs. Tels Ris sont d'une autre fa-
son, que nous declairerons (si plait à
Cha. 4. & 5. Dieu) au segond livre, où nous mou-
treros toutes ses differāces. Ce pre-
miet et asses long, auquel sans courir
sa ne là, d'un fil continué nous avons
moutré la matière, faculté, forme, &

tous les accidans du Ris, expliqués par leurs causes. le panse n'avoit rien omis de ce qui touche à son essance. Mais pour la comprandre mieux, & au peu de termes, je suis d'avis de recapituler & remettre au memoire pour la fin de ce livre, tout ce que no^o y avons dit. Car de là nous prâdrons le sujet de la definicio du Ris, laquelle donnera commancemânt au livre qui s'ansuit: auquel nous repondrons à plusieurs obieccions ou reprehension^s, qu'on pourroit faire sur ce qu'a-
vons mis au-ayant, le tout de nottre invacion. Là aussi nous traiterons amplemant du chatoulher, & s'il est propre à l'homme comme le Ris: où nous expliquerons sis problemes du chatouliement. Et autre autres. divers propos dignes d'annotacion, nous dirons comment le saffran peut faire mourir au riant. Puis au troisieme i'epelucheray plusieurs difficultés, & fort belles questions: comme, pourquoy le seul homme peut rire: d'où vient que les vns tiet plus que les autres, & quelques vns an

Ce qu'il
traitera aus
deus liures
luyans.

Chap. 2. & 3.

Chap. 1.

Chap. 4.

I iiii

134 LE PREMIER
 dormant: que les plus gras riet plus
 volontiers: pourquoy le Ris n'avient
 devant le quaratieme jour de nottre
 nativite: ou nous parleros aussi, dvn
 qui naquit an riant, d'autres qui ne
 riret jamais, & de ceus qu'on dit etre
 mors de rire sans qu'on les touchat.
 Chap. 2. Là nous verrons, pourquoy on dit,
 la rate fait rire, & plusieurs autres
 jantils propos qui seront fort ag-
 greables.

*Recapitulacion, concluant le pre-
 mier livre.*

Onques le Ris et meu des fais
 Cha. 1. 2. & 3. **D**ou dis, qui ont apparence de lai-
 deur, & ne sont pitoyables, sinon (peut
 etre) de prime face. Il faut qu'o y pre-
 ne garde, & qu'ils soient counus: autre-
 ment les ridicules n'ont pas leur effi-
 cace: & ne peuvent toucher à l'ame, s'ils
 ne penetrent au sans commun. Là ils
 ne sont recognus pour tels, ains seu-
 lemant ressus comme tous les autres
 objets. Car les sans ne sont que por-
 tes ou fenetres, par lequelles on antre

vers l'ame, cachee au dedans. L'ame et toute d'vne fasson, simple, indiuisible, & sans distinccion de parties: d'ot les objets l'emeuvent toute, mais pour autat qu'elle peut faire diverses choses, on luy attribue plusieurs facultes ou puissances, qu'elle pratique & exerce de fait, aus instrumans convenables à la chacune. Et de-là vient, que les Philosophes assignent à tel mambre tel pouvoir: cōme s'ils vouloint dire, que l'ame touchee, tantee, ou emeu des objets (parvenus à elle par les fenetres du cors) demoutre sà & là an diverses parties, ce qu'elle ha puissance de faire, operant diversement par divers instrumans, ainsi qu'il avient mieus au chacu. Elle donques emeu de la matiere ridicule, agite le mambre plus accommode à exprimer sa passion: qui et le cœur, vray siege des affections. Cettuy-cy peu souvant obéit à raison, ains ordinairement contre la volonté, & notre jugement, il se trouble comme vne beste. La faculté qui y preside, et nommee desir sensual privē d'attouchemāt, lequel n'est

Chap. 9.

Chap. 6.

Chap.10. du cerveau, ja- soit que le cerveau res- soive son objet . L'affection risifque approche fort de la joye: toutesfois il y ha difference, tant an leur matiere que an l'encion du coeur:parce q la joye vient d'yne chose serieuse , & ne fait que dilatacion:le Ris nait de fol- latrerie,dont il y ajoute constriccion.

Chap.14. De sorte que le Ris ha deus mouve- mans contraires:lvn et fait de liesse, & l'autre de tristesse.mais toujours la dilatacion surmonte au Ris ,comme le fait et plus plaisant, que miserable. Le coeur ebranle de telle sorte, l'ame fantant passion aggreable , ne peut (à-peine) dissiper tant d'espris , que la mort s'an ansuive: ce que par joye souvât et avenu.La coutume du coeur et,de decouvrir toutes affections par quelque changement au visage . Dur-
ant la joye il an balhe de fort voya-
bles & apparans indices :car des es-
pris & sanguines vapeurs qui gaignet

Chap.11. 21. le haut,la part qui ramplit les yeus, y rand vne claire lueur : le surplus de-
& 22. meure an la peau , amboutissant & coulourant la face. Les bolievres s'e-

tandet jolicament, par les muscles re-
tirés quasi de convulsion, faite d'abô-
dance d'espris. Le Ris ha tous ces ac-
cidans communis avecques joye. Ses
propres sont, les maimes augmantés,
ja-^{soit} qu'il n'y ha pas plus grand' dis-
sipacion des matieres sutes: mais
d'autres choses y aydet. Car le cœur ^{Chap.14.} &
riant, mû impetueusement d'alterna-^{15.}
tive contrarieté, agite sa couverture,
nômee Pericarde. Cettuy-cy ne faud
pas à tirer brusquement le diaphrag-
me, auquel il est attaché d'un fort lien.
Le diaphragme vacillant & emù, se-
coud de maimes la poitrine: de quoy
s'ansuit vne samblable compression
de poumon, qui rans la vois antrerô-
pué. Tout celà n'avient guieres, qu'an
l'expiracion, etant pour lors le dia-
phragme detandu. Par le Ris la bou-
che et bâlhante des muscles retirés
d'une replecion de vapeurs ou espris, ^{Chap.19.}
tout ainsi qu'au vray bâlher. C'est aussi
pour le grand besoin de frequante
respiracion, qui fait tenir la bouche
ouverte: & pour l'agitacion de la poi-
trine, laquelle tire à soy le muscle lar-

138 LE PREMIER
ge, abbatant la machoire. Quelque-
fois on ne fait que decouvrir les dás,
& comme rechigner: ce que provient
desdites causes plus legieres, & de la
contraccion du diaphragme, qui rād
toujours cet effet an diverses occa-
Chap.20. sions. Le Ris fait rider le visage (mais
sur tout au coin des yeus) à cause des
plis que ses muscles reïteret souvant.
Chap.21. Les yeus pleuret de rire, pource qu'ils
sont pleins de vapeurs, & les pores
sont adonc fort ouvers, cōme par la
liesse: ansamble pour l'eprainte des
humeurs, causee de tristesse. car nous
disons, que le Ris tient de ces deus
affections. Les veines s'anflet au frôt
& au cou, de ce qu'amboutit le visage.
Chap.22. La tous vient à force de rire, quâd
les poumons sont irrités de leur hu-
meur sutil, ou d'un autre tōbat d'an-
haut. La tous viêt aussi, de rire an má-
geant ou beuvât, parce que de la bou-
che quelque briquette ou goute va de-
dans la gargamelle. Quelquefois on
Chap.23. rand par le nez, quand la bouche et
ampechée, & le Ris nous constraint
d'expirer. Les bras, les jambes & tout

le cors s'emeut, quand la poitrine et tourmantee: parce que d'elle sortent des muscles qui vōt à tous quartiers. Levantre deult bié fort de la frequā-
te, vehemante, & longue concussion-
ou batterie qu'anduret les antralhes,
peaus, & mēbranes, que le diaphrag-
me tourmanté, luy etant ancor plus
tourmanté. On pisse & fante de tire,
pource que la vessie & le boyau cu-
lier, sont pressés des muscles epiga-
strins, & du diaphragme, à la force
dequels ne peuvet resister les deus
Sphincteres : lequels pour lors sont
autrement bien laches de telle agi-
tacion, cōme tout le reste du cors. La
sueur vient de peine d'halener, & du
traual qui echauffe. Elle sort plus a-
bōdammāt au visage, pour la rarité de
sa peau, pour la mollesse & humidité
de ses parties, voisines du cerveau.
La notable perte d'espris, avec telle
difficulté de respiracion, qu'on an et
pres d'etouffer, peuvet assés causer
l'evanouissement, an ceus qui riet de
trop grand' vehemāce. Quant à mou-
rir de tel excés, il n'est pas fort aisé:

Chap. 25.

Chap. 26.

Chap. 27.

140 LE SEGOND
car la contraccion ampeche la pro-
digue dissipacion d'espris. toutesfois
quelques vns an sont mors, comme
l'on dit: mais nous verrons si ce Ris et
d'une autre fasson, aus livres qui s'an-
suivet.

LE SEGOND LIVRE

DU RIS, CONTENANT

la definicion, ses especes,
differences, & divers
epithetes.

PREFACE.

Abatimât du cors humain, plusieurs choses
le presentent dignes de
singuliere admiraciône
lequelles si on youloit
expliquer & poursuivre
curieusement, à peine au vien-
droit-on a bout. Car ce qui est de com-
mun avec les bestes, ha la fasson de
tât plus exquise au cors humain, que
celuy à bon droit sera iugé impie, qui

pesera d'vn' injuste balâce, la tres excellante sagesse de leur ouvrier. Je ne considere pas maintenant, de quel angin & de combien notable commodité & convenance, noz cors sont affermis des os, attachés ansamble d'yne lieſon nerveufe & forte, neantmoins tres-aifee à tout mouvement, soit pour courir an ayant, ou pour se cōtourner, marcher de tous cōtés, ramper & se trainer sur le vâtre: avec maime facilité de monter & dessandre habilemant par des degrés & e- chelles, grimper ou gravir, sauter, vol-tiger de mille sortes: & tout celâ avec telle dexterité, qu'il n'y ha comme point de peine. Je laisse à-part ceus qui de meruelheuse, & preque incroyable agilité passent & repasset le cors dans vn cerceau, se plians comme vn osier an tant de sortes, que la cire n'est pas pl^e maniable. Mais quelle et cette louange à l'ouvrier, que an la face de l'homme on reconnoisse telle varieté, que autre tant de millia- ces d'hommes, ils ne se tréuyent deus vilages, qui n'ayet quelque differan-

THOMAS

142 LE SEGOND
ce: ou celà et bien fort rare , & estimé
antre les grans meruelhes? Que dira
l'on de la grand' diversité du parler,
quant à la vois sculemant, tellemant
differante l'vne de l'autre, que sans
voir la personne, on la peut cōme de-
viner & reconnoitre au son de la pa-
role, pour peu qu'on l'aye fréquatée?
Quant au langage si divers, que dans
vn pays , voire dans vne ville, le ma-
ternel & vulgaire se trouvera differat
l'vn de l'autre(ja- soit que au commā-
cement du monde , & jusques à l'an-
treprise de la tour de Babel, il n'y eut
qu'vne langue par tout) celà et d'yne
autre consideracion. Mais il n'y ha rié
de plus mervelheus que le Ris, lequel
Dicu a dōné au seul homme , d'autre
tous les animaus, comme etant le pl^e
admirable. Car si le Ris etoit moins
fréquant , il sambleroit vn miracle,
quand on voit tout le cors emù si
soudain , & avec telle impetuosité,
pour ouïr ou voir quelque chose de-
neant, & du tout ridicule. Or il faut
bien que celà avienne, de la puissance
que l'ame ha sur le cors. duquel ar-
gumant

gumant et ranforcee la santidad des plus doctes & pies personnages, que l'ame raisonnable (la plus excellante des formes) peut etre separee du cors, & subsister an soy, n'ayant par tout besoin d'adminicule etranger, & de quelque sujet. dont l'ame et declaree de nature immortelle. Car il est trop evident, que la forme qui ha existance par le cors, ne peut avoir sur luy si notable pouvoir. Il y ha beaucoup de choses qui anseignent, combien le cors humain est anclin & prompt à suivre les mouvemens de l'ame : voire qu'il an et quelquefois resolu & deffait, comme quand l'esprit et transporté de grand' impetuosité. Aristote au premier de ses grandes Morales anseigne, que les parties ou puissances de notre ame, sont deus principales: savoir et, la raisonnable, & celle qui n'vse de raison. De la raisonnable procedet la prudence, habilité d'esprit, sapience, memoire, invencion, discours, & samblables. Celle qui n'est raisonnable, sedivise an deus: l'vne, qui nullement obeit à rai-

Commandant
du Ris on
peut com-
prâtre, que
l'ame et im-
mortelle.

K

son, comme et la vegetative : l'autre qui obeit quelquefois, comme celle du courroux & de la concupisance: toutes deus foit commodes à l'homme. Car la concupisance maintient la vie, & conserve l'espèce : d'autant que au moyé d'icelle nous mangeoſ, beuvons & faſons des anfans. Le courroux ou dedain, & l'indignacion luy et balhé pour compagnie (neantmoins etant ſon contraire) à celle fin de reprimer la trop grand' cupidité.

**Car comme le froid & le chaud me-
lés anſamble, font vne bōne trampe,**
Theodorit
li. 5. de cura-
pathem.
ainsi la cōvoitise & le dedain ou cour-
roux, ſ'antrerompās lvn l'autre, font
vn trēſ bon melingé de modéſtie &
vertu. La couvoiteurſe puiffance de
l'ame, et an plaisir ou volupté, & de-
plaſir, qu'on nomme aussi douleur.
Ces deus paſſiōs ſont precedees, vo-
lupté dvn desir, & douleur dvn
crainte. Dont les affectiōns qui ſuſ-
ſet la phantasie & l'imaginaciō, ſont
an nombre de quatre: ſavoir et, desir
ou appetit, volupté, crainte, & deplai-
ſir, lequelles quelquefois excessives,

X

non seulement emeuuet leur cors propre, ains aussi l'étrangler. On sent bien manifestemāt le trouble & l'impétueus mouvement, que la bouillante colere fait au cœur: & de quel chatoulement la charnelle concupisance emeuet le foye, outre la chaleur & rougeur qu'elle excite aus ossest: je ne dis rien de ce qu'elle remue aus parties honteuses. Voilà maime le desir amoureus altere le mouvement naturel des artères: comme nous lisons qu'Erasistrate (tres-ingénies medecin) aperçut du pous élançé & tramblant, l'ardante amour du Roy Antioche à l'androit de Stratonice sa maratre, comme Appian le recite. Vn samblable conte fait mesme Iean Boccace au son Decamerō, qui est la huitieme nouvelle de la seconde journee. Que dirons nous, de ceus auquels la semance genitale etat copieuse & chaude, se polluer & corrompet au dormant, pour songer seulement, & avoir l'esprit attantif à quel que fame qu'ils auront veue de joutz. Ne croit on pas, que l'œul du sourcier

K ij

146 LE SEGOND
regardant ferme, avec yn desir d'of-
fanser & nuyre, peut anforceler le
cors tandre dvn anfant? Duquel an-
forcellement le betal maime n'est pas
exampt: comme tresbien annote Vir-
gile, an disant,

Eglog. 3.

*Ie ne say pas quel regard malveulhant,
Va mes agneaus tandres anforcelant.*

Mais qu'y ha-il plus evidant, que
les appetis des fames grosses, à raison
de quels bien souvent le cors de l'an-
fant porté au vantre et taché, & luy
et tandrement imprimee la marque
de ce que la maire ha désiré? Quoy?
l'imaginacion de l'homme ou de la
fame, durant leur copulacion, n'est
elle pas cause de la samblace à la plus

Liu. 7. cha.
22.

part des anfans? Pour cette raison
(dit Plinc) il y ha plus grand'diver-
sité an la seule espece des hommes,
qu'an tous les autres animaüs. Car
la vitesse & legereté de l'esprit &
des pansees, imprime diverses no-
tes. Mais les espris des autres ani-
maüs sont immobiles (ou tardifs &
pesans) & samblables an tous, cha-
cun an son espece. Dont Ciceron

Livre 2.
Tuscul.

„dit bien, que la samblance appert
„mieuſ aus bestes, qui ont l'esprit ſas
„raion. Ce neantmoins on obſerve,
que certains animauſ naiffet blancs,
de leurs paires & maires qui ont
imaginé le blanc : cōme nous ſavons
être fait des paons, & des counils, qui
ſont anfermés an lieu fort blanc. Ia-
cob auſſi mit des verges de diſte
couleur, au devant des brebis de La-
ban, dedans les auges és decours des
cauſ, là oùs'assambleoint les troupeaus
pour boire: afin que ſ'echauſtant au
regard deſdites verges, elles fiffet
leuſ agneauſ tachettés & grivclés: Genet 30.
Verſ. 38.
de quoy Moysé et tref-fidele auteur.
Nous liſons auſſi, celà avoir été fait
an Espagne, ez haraz des jumans. Ou-
tre plusieurs autres graves auteurs,
Quintiliſen preuve telle etre la force
de nature, an la controverſe & pro-
cés, où il ſ'agiffoit de la matrone Ro-
maine, qui avoit anfanté vn More. Et
nottre Hippocras delivra vne fame
du ſupplice, qui etoit accuſee d'adul-
tere, de ce qu'elle avoit fait vn fort
bel anfant, qui ne reſſambleoit à ſes

K iij

148 L E S E G O N D
parans: Hippocras ayant donné avis,
que l'on regarda si dans la chambre y
avoit quelque telle peinture . ce que
ayant été trouvé , il n'y eut plus de
doute & suspicion. le me tais de ceus-
là , qui sont si addonnés & asservis à
leur yanbre , que bien souvant de la
seule imaginacion & conception de
quelque friandise , il leur samble qu'ils
an manget : dont la salive & saveur
leur anviét à la bouche. Plusieurs ayás
an tresgrand horreur les medecines ,
comme on les leur presante (maimes
avant qu'ils les flairet , ou goutet) ont
mal de cœur , & appetit de vomir ;
voire avant qu'ils ayent taté l'amertu-
me , ils la santet à la bouche. Il y an ha
qui vont à la selle , d'avoir seulement
vù prandre medecine à yn autre , ou
l'apoticaire qui l'apporte. ce que fait
la forte imaginacion . Cat il y an ha
desi delicas & mous , que de voir seu-
lement , ou d'ouyr parler d'vne chose
puante ou sale , rander leur gorge , ou
an ont mal de cœur . Or toutes ces
chooses appartienet à l'ame , & non au
cors , ainsi que tres-veritablement

tiennent les Philosophes : vù que c'est l'ame qui exerce toutes les funccions de la vie. L'ame void & oyt, dit Epi-charme : le reste est sourd & muët. Ce que pourra facilement tant andre, ce luy qui contamplera vn cors fraiche-
mant mort. car tous les instrumans y sont antiers, & il n'y a rien d'oté, ou de changé, le cors est parfait : toutes-
fois il git oisif, denué de toute acciō & cuvre, sans aucun pouvoir, dez l'in-
stant que l'ame (ouvrière de toutes les precedantes funccions) an et sepa-
ree. Donques à bon droit se font tant d'impressions, changemens & altera-
cions au cors, par les affeccions ou mouvemens de l'ame. Combien d'e-
venemens divers ansuyet la joye ? Combien de jans dit on etre mors de
telle occasion, comme nous ayons tou-
ché au premier livre ? Il y an ha aussi Chap. II.
qui sont gueris d'une grand' maladie,
survenant vne soudaine & non espe-
ree joye. Par maime raison, à quel-
ques vns les dans s'agacet, de voir ou
d'ouïr seulement certaines choses.
Les autres, s'ils voyet saigner qu'el-

K. iiiij

150 LE SECOND
quvn, ou s'ils regardet vne grande
playe, l'esprit etant surpris, & comme
retranche d'vne admiracion ou cō-
miseracion, tombet an pamaison. Et
la peur, de quelle efficace la void-on
quelquefois ? D'vne soudaine peur,
le trâblemant froid court par le pro-
fond des os, le poil se herissonne, &
la vois s'arrete au gosier : on se com-
pisse, on se conchie : quelquefois on
an meurt, ou on tombe an tres-grie-
ves & lôgues maladies. Il y ha des jans
si craintifs, & qui se defiet tant de
leurs forces naturelles, qu'ils se laisset
gagner au mal : tellement qu'on ne
les peut guerir an aucune fasson, &
meuret pour leur opinion comme a
credit. Il y an ha d'autres, qui se fai-
gnet des maladies : & demeurâs long
tams an cette persuasion, an ayant
grand doute & peur, ils y tombet de
fait. Au contraire on void par expe-
riâce, que de peur quelques maladies
cessent : comme le hocquet, & la fievre

Livre 18. de la quarte (côme dit Rasis) d'vne frayer
Contin.

grande & soudaine. Herodote écrit,
& plusieurs apres luy, que le fis de

Crœsus, etant muët dvn ampeche-
mant naturel, voyant son paire an dâ-
gier de mort, soudain vint à parler, &
cria, *Homme, ne tuë pas le Roy:* & que la
reste de sa vie il parla bien distin-
tement. C'est, que à la tres-grād' frayeur
survenant vn tres-grand desir de par-
ler, il put produire si grand effet. Et
l'esperance maime souvant proffite
aus malades : tellement que le mede-
cin fort desiré, appaise de son arrivee,
la cruaute du mal. De là et ce propos
vulgaire (qu'il ne faut estimer ne faus,
ne vain) que celuy guerit plus de jans,
auquel plusieurs se fiet. *Car la force*
Plures cu-
rat, in quo
plures con-
fidunt.
de l'ame, qui au paravant succôboit
au mal, et excitee & relevee de l'es-
poir : dont maintenant elle assaut la
maladie avec telle confiance, que an
fin il la surmonte. Que dira on, de ce
que l'imaginacion ou convoitise fer-
mement imprimee, peut emouvoir le
cors, non seulement des vifs, ains
aussi des mors, comme par vn mira-
cle? Il est confirmé par le temognage
de plusieurs, & ressu des plus sages lu-
risconsultes, que les cors de ceus qui

ont été tués, si le meurtrier et presant
saignet: combien que la mort soit ex-
tinctiō de la chaleur naturelle, & que
de sa froideur elle fige & arrete le
sang. Dirons nous avec certains Phi-
losophes, que quelques forces de l'a-
me sansitivę (savoir et , la cupidité de
vangeance) subsistet ancores apres la
mort dans le sang, jusques à ce qu'il
pourrisse ? Lucrece poëte & Philo-
sophe Epicurien , samble etre de cet
avis, quand il dit :

*Cet bien alors que la semance abonde
Dès ses vaissœus, quand l'eguillō les sonde.
Puis et plaisir, quand icelle on reduit
Droit à l'objet que le desir poursuit.
L'esprit na vre meut les lieus de semance,
Les chatoulhant: & d'où il ha l'outrance,
Il vise tout, & s'efforce d'aller.
Car nous voyons le sang aussi couler,
Droit à la part qui ha ressu blessure,
Et s'y moutrer. Dont si paravanture
De pres y vient l'auteur de ce forfait,
Sur luy s'elance & nouveau cours il fait.*

Comme s'il disoit , tout ainsi que
la palharde affection de l'esprit, desire
verser la semence contre son amie,

l'amour de laquelle ha irrité & navré cet esprit, ainsi la chair blessee desire ansanglanter son annemy presant. Quant à moy, pour l'autorité de ceus qui l'affirmet, je suis contant de croire, que si le meurtrier survient dans ses heures, ou environ, le sang peut être elancé contre luy. Dequoy aucun s'randet cette raison: que celuy qu'on meurrit, lors qu'on le tue, il est tout attantif au meurtrier: il se voudroit revanger, & ne pance qu'à la vangeance an tres-grand marrisson. Adonc la colere s'inflamme, de laquelle soudain et echauffé le sang, qui hativeant de toute sa puissance accourt à la playe, comme pour la defandre. Les espris ansamble y volet de toutes pars, & de leur naturelle legiereté incontinent se jettet à l'antour du meurtrier, de la chaleur duquel ils perseveret & s'antretienet quelque tams. Dont si ce pâdant le meurtrier regarde de pres la blessure, le sang se verse contre luy: parce que la chaleur n'est ancores eteinte, & que l'agitation interieure n'a pas cessé: &

154 L E L E G O N D
 aussi d'autant qu'il s'etoit auparavant
 avancé au dehors. Mais faudroit-il
 point, que pour ce faire, resta dans
 le cors quelque intelligence, à pou-
 voir reconnoître le meurtrier? come
 il avienda bien aisement à celuy qui
 n'est du tout mort: ja- soit qu'on le tie-
 ne pour tel, d'autant qu'il est à l'extre-
 mité. Autrement il ne se peut faire
 naturellement, que la playe ayt telle
 discretion, qu'elle ne rejette du sang
 de là à quelques heures, contre qui
 que ce soit: à quoy revienet les fudi-
 tes raisons. Aucuns des Theologiens
 scholastiques, suivans les precedans
 discours, veulent que les espris sortans
 de la playe (comme dit et) causet l'ef-
 fluxion du sang: quand il les rappelle,
 & puis ils repetent le sang. Ce qu'aviēt
 par la volonté expresse de Dieu, pour
 plus grand horreur & detestacion du
 peché. Dont au Genese Dieu dit à
 Cain, Le sang de ton frere crie à moy.
 M. Papon, tres-docte & prudent Ju-
 risconsulte, lumiere de ce temps, ha
 traité fort elegamment cette questiō
 an son livre des Arrests. Nous pour-
 g. arr. 5.

Cha.4.

Liure 4. titr.
9. arr. 5.

rions icy apporter plusieurs autres effais merveilleus de la raison naturelle, par lequels (nō sans ebayfsemāt) et amplemant expliquee l'indicible force de l'ame sur noz cors : n'etoit que cecy peut suffire abondammant. Toutesfois il nous samble etre biē vtile, de produire ancor quelques histoires merveilleuses, & la plus-part prodigieuses. Avicenne eſcrit, d'vn qui fe randoit paralytique quand il vouloit: & qui n'etoit mors ou piqué des bestes venimeuses, ſinon qu'il les y contraignit, lequelles (pour l'accompilfemāt de cette merveille) an mouroint ſur le chāp. On cōte de l'admirable cōdicio du naturel d'vn praitre, nōmē Reſtitut, lequel toutes & quātesfois il vouloit (& il etoit ſouvant prié de ce faire) s'exātoit de tout ſantimant, & gisoit cōme mort de forte qu'il ne ſantoit ceus qui le pinſoint ou pognoit, nompas maimes ſi on le bruloit: ains perſiſtoit ſans aucune douleur, ſauf an apres, de la playe qui luy an demeuroit. Et que ce ne fut de ſe contraindre, ains que ſon cors de-

meuroit immobile, d'autant qu'il ne fantoit rien, on le prouvoit de cet argumant, que on ne trouvoit point qu'il halenat. ce neantmoins il disoit apres, d'avoir oüy la vois des hommes, comme de fort loin, pourvü que ils eussent parlé haut & clair. S. Augustin ecrit, avoir connu un qui fesoit quand il vouloit. On fait bien aussi qu'il y ait ha qui pleure et quandois veulet, & maimes qui verseront grand quantité de larmes: ce qu'on attribue communément aux fames. Mais voicy que surpassé toute merveille. On havu aucus qui ayans avallé incroyable quantité de diverses choses, an remuant belllement l'androit de l'estomac, sortoient comme d'un sac, ce qu'ils eussent voulu, & celà bien antier. Quelques vns font des pets sans puanteur, autant qu'ils veulent, & de divers son: tellement qu'ils samblet chanter du en le say bien que plusieurs refuseront d'ajouter foy à ces histoires: mais (pour retournement fin à hotte besogne) quand je considere la force & puissance de l'ame: raisonnable si

jantile, sur ce cors terrien & lourd, certainement rien ne me semble incroyable, moins difficile, que à tous ces mouvemens le cors soit notablement emù. Car l'homme et premierament composé de l'ame & du cors: cettuy cy doit obeyr, & l'autre commander. Puis nous distinguons l'esprit & l'antandemant, où nous reconnoissons double commandement, lvn maitrisant; & l'autre politique. L'esprit exerce sur le cors, la dominatio maitresse: dont le noble historien ha parlé fort proprement, quâd il ha dir, „ Nous vsions du commandement „ de l'esprit, & service du cors. L'antandemant exerce son commandement politique, civil & royal, sur la concupissance. Or donc, eu egard à l'excellance de l'ame celeste & divine, il falloit bien que son receptacle fut assés mou & delicat, à fin qu'elle n'au fut rien ampechée, ains au contraire facilement, comme d'un instrumât ployable. Qu'ainsi soit, les jans de grand esprit, le plus souvât sont moins de charnure, fort maigres, débiles & mala-

-3013

158 LE SEGOND
difs. Ce que ha bien noté le sage Caton, an ses distiches morals, disant?

*Celuy ha grand esprit, comme pour recom-
panse,
Auquel vn cors valhant nature ne dif-
panse.*

Sur ce propos disoit Platon an son Timee : Dieu pouvoit former le cors de l'homme tant massif, qu'il eut eté moins subjet aus maus qui pat dehors luy avienet : mais il ha mieus aimé le faire mou, à fin qu'il fut mieus préparé à cõtemplacion. On écrit qu'un barbare etat interroge, qu'et-ce qu'il jugeoit etre plus admirable an ce theatre du monde, repondit (non an barbare, ains an savant personnage) que l'homme exceede antieremant toute capacité d'admiracion. Car il et non seulemāt prince des animaus, & d'vn splandeur divine de raison & antandemant, interprete de toute la nature : ains aussi an mode de Prothee, ou d'vn chameleon, de puissance legiere & inconstante, il se trasforme an tout ce qu'il veut coup à coup. On trouve cela

tres-

tres-veritable, quād on observe, que les mouvemens de l'esprit vehemans resolvet & defont le cors : & que les plus legieres affeccions , causet de fort diverses transmutacions : tout ainsi, que ez poupes ou polypes, qui à tout propos changet de diverse couleur, selō le sujet du terroir. Ainsi les poulles d'Inde coup à coup teignent de diverses couleurs, selon leurs phantasies & passiōs, la peau charnuē qui pand a leur gosier. Praique samblable et, ce que journellemāt on observe aus filhes, qui ont le teint delié, net & luyuant : c'est, qu'elles changer souvant de visage. Dont on les nomme journalieres, parce qu'elles sont quelque fois plus , & quelque fois moins belles. Et celā leur avient, selō les passions de leur esprit, joye, tristesse, espoir, desespoir, crainte, soucy, amour, haine, colere, malice, vergogne, anvie, pitié, jaloufie, & autres qui emeuvet facilemāt les coeurs, tandres & mous des femelles, & exprimet au visage les signes de leurs affeccions. **Celles qui ont la peau grossiere, epef-**

L

se & ombrageuse, sont quasi toujours d'vn maime etat : sinç qu'il leur avient de grieves affecciōs, qui les puissent amaigrir. Or antre les choses qui emeuvet fort & soudain le cors, pour avoir touché ou emù l'esprit, les ridicules n'ont pas le dernier lieu: car on void de si soudains, si divers, & remarquables mouvemans contrains du Ris, qu'à-peine on apperçoit autre chose an l'hōme, digne de plus grād' admiraciō. Des autres passions, il n'y ha guieres de notes qui se presentent au visage: mais du Ris, combien grādes & an grād nombre avienet elles, non seulemāt au visage, ains aussi an tout le cors: Car il an et tout emù: vù que cecy accompagne le Ris, grand fante de bouche, retiremant insigne des laiyres, la vois ou son antreromp̄u & chancelant: la rougeur du visage, & la sueur qui aucunefois an soit partout le cors: l'etincellement des yeus, avec effusion de larmes: l'affleure des veines au front & au cou: la tous, la rejecciō de ce qu'on ha dās la bouche & au nez: l'ebranlement de

la poitrine, des epaules, bras, cuisses, jambes, & de tout le cors, comme vn trepignement: la grand douleur des coutez, des flancs, & du vantre: le vuidange des boyaus & de la vessie: la defalhace de coeur à faute d'haeleine, & quelques autres accidans. Ce qui augmente plus la merveille et, qu'vne chose de-neant, du tout vaine & legiere, emeuve l'esprit de si grand agitacion. D'avantage que si promptement & à coup le Ris echappe, & moins que toute autre affeccion obesse à la raison & à la voloté: ja-soit qu'il excite ses gestes, par le moyen des muscles qui servent à la volonté. Certainement cette affeccion sera d'admirable de toutes sortes: d'ot maime pour ce respect, le Ris ha deu etre peculiar à l'homme, afin que etant doué de l'ame la plus digne, il fuit la plus excellante, admirable, & plafante affeccion qui soit. Nous avons au premier livre cherché, & trouvé par vne diligente & pénible (ie ne veus pas dire, ingenieuse) anquête, la matiere ou l'objet du Ris, son siege,

L ij

& praique toutes les causes de ces accidans. Ayant fourny à celà (qu'il falloit mettre an auât, & an premier lieu, comme pour fondement) an cettuy second livre nous antreprandrōs premierement, de comprandre an brief (que nous appellons definir) l'essance du Ris, puis nous decirons ses differances ou espces, & deduirons ses epithetes. Ainsi on an aura parfaite connoissance, & il ne restera plus de cette besogne, que de reciter quelques admirables vertus du Ris, & traiter divers problemes qui appartiennent à ce fait. Ce que nous remettrons au troisieme livre, pour expliquer tout plus distinctement. La methode que no^o observerōs, sera, d'inférer an ces deus prochains livres, nouvelles conclusions de ce que no^o avons demoutré au premier. Car ainsi ils l'illustreront & eclairciront, duquel par cōtre ceus-cy amprunterot la certitude de leurs conclusions & le fondement de leurs discours. Mais venons au point, & reprenōs le fil de notre ouvrage.

C H A P. I.

ISAAc Istraëlite, fort celebre antre les medecins Arabes, ha eté le premier, de tous ceus qui ont antreprins de definir la nature du Ris. car des auteurs Grecs, n'ompas vn: comme ceus qui de cette maticre à-peine an ont tât soit-il peu traité. Voicy la definition donnee par Isaac : Le Ris et vn „ tramblemant & son des muscles de la poitrine, d'vn sang boulhant, qui monte an ces parties là par agitacio „ de nature, cōcitee d'vn mouvemāt „ d'esprit, quād ce que la joye appor „ te, tombe an l'esprit. Mais combien absurde et cette definicion, M. François Valeriole, tres-disert, tres-humain & tres-docte personage, l'ha bien remoutré. Car le Ris n'est propremāt ny tramblemant, ny son des muscles de la poitrine : d'autant que ces muscles ne sont vocals, dediés au son & à la vois, ains à la respiracion pour la plus-part, & quelques vns au mouvemāt du bras. Et le son qui est appersu

L. iij

Definition
du Ris par
Isaac.Enarrat. 9.
liu. 3.

au Ris, doit etre rapporté aus muscles du gosier, qu'on nomme *Larynx*, organe de la vois. Quant et du tramblemant, le Ris y ressemble aucunement, de ce que les parties emués du Ris, ont quelque passion, qui les fait representanter celles qui trábent vrayement, ainsi que nous avons enseigné au livre precedent. Mais le Ris est fort impropremant appellé tramblemá : vù que cettuy cy est toujours contre nature, & procedant de maladie : le Ris au contraire est naturel, & ne finifie aucun mal. Je laisse à mon eciant, la poursuite des autres parties de la definicion, qui contienet les causes efficiante & materielle : parce qu'elles sont assés reprovees, de ce que l'ay declaré an mon premier livre.

Quest. 4.
Definicion
du Ris par
Gab.de Tar-
rega. La definicion balhee par Gabriel de Tarrega, me semble plus convenable, quād rega.

„ il dit : Le Ris est un mouvement sonnant, des mābres spirituēls de l'hōme, fait avec situacion des parties du visage, pour avoir obtenu ce que l'hōme veut de joye & de liesse, &c. Mais il y a samblablement plusieurs

choses dignes de reprehension . Hieronymo Fracastorio, tresdocte Philosophe & medecin , definit ainsi le Ris: C'est(dit-il)vn mouvement cō- posé d'admiracion & de liesse: par quoy aussi il y ha au Ris quelque cō- traite effort . Car l'admiracion tiēt aucunement l'esprit an suspend, & la liesse l'epanit: dequoy il avient que quand le Ris est continué, ce n'est sans facherie . Laquelle definicion le sudit Valeriole refute aussi , par vives & fermes raifons . car il est faus, que le Ris conste d'admiracion , vù qu'elle ne fait ne constituë aucunement le Ris , ja-soit que aucunefois elle s'y rancontre . Il eut approché plus pres(à mon avis) de l'essance du Ris, s'il eut mis au lieu d'admiracion, tristesse legiere & fausse . car elle fait certain resserrement , & comme sus- pension an l'esprit , laquelle antre- coupe & arrete l'epanissement & de ploy , qui est fait de liesse . Melet me , de l'opinion des autres , definit le Ris , vn mouvement qui etand les Melet .

Li. de la na-
ture de l'ho

me.

Definiō du

Ris par

L. iiiij. GRIGOLE

„ muscles de la face:ou bien,yn mou-
„ vement de la dilatacion musculai-
„ re,qui et poussé des intimes antral-
„ hes,par agitacion de l'esprit.Ce qui
Definicion et aussi à bon droit repprouvé. Apres
du Ris par tous ceus-là , le bon Valeriole a tissu
M. Valerio- sa definicion , de telle sorte que i'y
le. trouve peu à redire. Il la balhe ainsi:
„ Le Ris et certain mouvement hatif
„ de l'esprit,d'yne chose plaisirte,pour
„ expliquer la joye conceue interieu-
„ remat: duquel les muscles de la poi-
„ trine,& de la bouche, sont emùs de
„ quelque impetuosité. Ou : le Ris et
„ elargissement des parties de la bou-
„ che,& du visage; de l'esprit epandu,
„ qui agite les parties pectorales , de
„ quelque son & impetuosité. An ces
definicions il ha sagemât prins *Mou-*
vement,pour geanre:d'autant que à la
verité,le Ris et quelque emocion , &
de la classe des choses qu'on appelle
Succedantes.cät son effance et toute an
accion,& au faire , ainsi que diset les
Philosophes:cōme sont aussi la vois,
le son,l'accion & la passion , qui n'ont
aucune permanance ou stabilité,ains

sont tandis que se font seulement,
Or le Ris et effait d'vne passion qu'il
denote, ainsi que nous avōs demou-
tré au premier livre. Dōt à bon droit
il et definy par mouvement & acciō.
Quant aus autres partics de la defini-
cion, on verra asses lequelles ne me
plaist guieres, si on compare ma de-
finicion avec la sienne, & des autres.
Je la fais de cette sorte, la plus accō-
plie de toutes, à mon avis. Le Ris et Definicion
du Ris par
M. Ioubert.
vn mouvement, fait de l'esprit epan-
du, & inegale agitacion du cœur, qui
épanit la bouche ou les laivres, secoü-
ant le diaphragme & les parties pe-
ctorales, avec impetuosité & son an-
trerompu: par lequel et exprimée vne
affection de chose laide, indigne de
pitié. Par ces mots je comprans suffi-
samment (si je ne m'abuse) l'antiere
nature du Ris. car toutes les choses
qu'on observe au Ris, & par cōsequāt
sont dites accidans inseparables d'i-
celuy (comme nous avons ansegné au
premier livre) d'autant qu'elles con-
stituet son essance, y sont comprises.
La premiere qu'on y observe, c'est

l'ouverture de bouche, & le retiremāt
des laivres, comme d'vne cōvulsion.
Ce qui et fait principalemant à cause
d'vne effusio d'espris: mais cette cau-
se et aidee de quelques autres, qui de-
pandet toutes de l'agitation du dia-
phragme, & de la poitrine. Lequelles
parties sont agitées de l'inegal mou-
vement du cœur, qui et resserré, &
tour-à-tour dilaté, mais ^c plus cecy
que celà. Il y ha de l'impetuosité au
Ris, parce que les espris & vapeurs
sanguines, sont les principaus instru-
mans de telles emocions. Et d'autant
que la poitrine bat le poumon de
maime inegalité, il an procede vn sō
antrecoupé qui sort par la bouche ou
par le nez seulemāt. La chose ansam-
blement triste & joyeuse, laquelle suit
la laide indigne de pitie, emeut telle-
ment le siege des affeccions, qu'il et
constraint d'exprimer an la fudite fas-
son le consu ridicule. Or nous avons
demoutré au livre precedant, que tel-
le et la matiere du Ris, &q telle et ap-
persuē du cœur: comme aussi toutes

C'est à dire,
qu'il est plus
dilaté que
resserré.

les autres parties de cette definition y ont eté amplemant agitees. Dont cette definicion et absoluë & parfaite, contenant l'essance du Ris: Ce que iexpliqueray ancores d'vne autre fasson, pour plus grande confirmation. Toute definicion et accomplie de son geanre, & de ses differances: lequelles volontiers prenet les causes de ce qu'on definit. Mouvement tient icy lieu de geanre: tout le reste sont differences propres, lequelles distinguet le Ris de toute autre agitacion du cors. Y sont aussi praque toutes les causes qui font le Ris. Car la chose laide indigne de pitie, et la cause materiele: l'efficiante et, l'effusion des espris: l'instrumentale, l'emocion inegalle du cœur, dont le diaphtagme et e-branlé, & toute la poitrine: la formelle et l'extansion de la bouche & des laivres, accompagnee du so-antrerompu & comme chancelant: la finale et, declaracion de l'affection plaisante d'vne chose pl'joyeuse q' tri-ste. Or il faut bien q la matiere du Ris

170 L E S E G O N D
 soit consuë ou apersuë de l'esprit : ce
 que personne peut ignorer, ancor
 qu'on n'an dit rien. car il ne se fait au-
 cune accion, que an chose disposee.
 Parquoy i'ay sciâmant & volontaire-
 mant omis an ma definicion, l'attan-
 cion de l'esprit: & n'y ay pas mis aussi,
 que la conception de l'esprit soit ex-
 pliquee du Ris: d'autant qu'il samble
 etre assés, de l'avoir remoutré aus ri-
 dicules.

Nous avons resserré an peu, toute la
 nature du Ris, colligeans an vne des-
 criptiō, toutes les choses demoutrees
 au premier livre. S'ansuit que nous
 recherchions & expliquions toutes
 ses especes & differances, synoni-
 mes, & diverses appellacions, au-
 moins les principales & dequel-
 les et faite mancion ez bons auteurs.

Des especes & differances du Ris.

C H A P. II.

LE S plus savans nous font antan-
 dre, que tout Ris n'est d'vne sorte,

ains qu'il y an a vn procedant de nature, lequel on nomme naturel : & l'autre fait contre nature, que nous pouvons dire mal-fain. La premiere espece se fait, de la seule conduite de nature, ez cors qui sont an bon point, & non occupés d'aucune affection mal-faine. Tel et celuy que nous avons decrit au premier livre, auquel convient nottre definicion. Car il ha toujours pour sujet ou matiere, vne chose laide indigne de pitié : laquelle conceue an l'esprit, emeut le cœur (ansamble les espris & la chaleur naturelle, qui y sont anclos) à declarer l'affection risoliere : etans ansamble-
mant agités par ce mouvement, le diaphragme, la poitrine, & les muscles du visage : d'où il faut nécessaire-
mant, que la vois soit antrecoupee, & que la bouche s'étende de certaine fasson. L'autre espece de Ris et, vn qui n'a ledit causes, & n'est de l'instinct de nature¹, ains est excité de quelque cause malefique : cōme ce-
luy qui avient souvent par reverie : „duquel Hippocras ha dit, les reve-

Aphor. 53.
Liure 6.
„ries ou folies qui sont avec Ris, ont
moins de dangier. Item, celuy qui
provient d'avoir beu de la Geloto-
phylle (si ie ne me faus) de laquelle
Pline ecrit ainsi: Gelotophylle et
vne plante ez Baetres, & à l'antour
du Borysthene. Si on an boit avec
de la myrrhè & du vin, elle fait voir
ou concevoir divers objets: dont
on ne cesse de rire, jusques à tant
qu'en ayt beu des pignons cuis au
vin de palmier, avecque du miel, &
du poivre. Je panse que cette espe-
ce de rísee approche fort de la folle
ou maniacle: d'autant que la manie
n'excite pas à rire, simon quand faus-
ses images ou represantacions de ri-
dicules, sontan l'esprit: ce que Pline
dit avenir, par le sudit breuvage. Or
la folie qui rand l'homme anclin à rire,
et sanguine, dont Aëce dit: Si la ma-
nie ou folie et du sang seulement,
voicy que s'an ansuit, ils sont emus
à rire demesuremant: par ce qu'ils
voyet souvent devant leurs yeus,
quelques petites images ou repre-
santacions ridicules: leur visage et

„ ioyeus, & chantet ordinairement.
Il avient, préque par maime raison,
bien souvant aus sanguins, que sans
an avoir occasion externe ou evidā-
te, il leur echappe de rire. ce qu'on
impute aussi à folie: comme pour la
plus-part sont fats, ceus qui abondent
trop an humeur dous. Et parce on dit
bien, *Le Ris sans cause, et sine de folie.* Tou-
tes ces differances de Ris, ja- soit que Risus sine
re, signū est
stultitiae.
nous les disions cōtre nature, ce neā-
moins elles sont formées de toute
telle fasson, que le naturel et salubre.
Il n'y ha que l'abusement, qui rand ce
Ris mal-sain: car quāt au mouvement
du cœur, & du diaphragme, & tout
ce qui an suit la vraye affeccion risifi-
que, il et trouvé an ce Ris maladif du
cervical abusé. Il y ha vne autre espe-
ce, de celuy que j'appelle batard, ou
non legitime: qui et, vn Ris seulement
equivoque: d'autant qu'il n'exprime
que le geste & maintien externe des
ricours, sans avoir les acciōs qui prece-
det le vray Ris. Car il n'y ha ne cœur,
ne poitrine agités, moins des espris
versés & epandus: ains il y ha seule-

6CE

mant vne simple retraccion des muscles de la bouche, samblable au Ris, lequel on peut aisement contrefaire. De cette espece de maladie fut attaint Cleomenes, fis d'Anaxandride, qui (comme l'on écrit) etant devenu fou, se dechiqueta tout avec vn petit couteau, depuis les talons jusques aus parties vitales, toujours arriant, & mourut ainsi, la bouche vn peu retiree. Tel Ris n'est nom plus Ris, qu'un homme paist et homme: ains il aviēt par quelques manieres de convulsiō, comme ccluy qu'on nomme Ris de chien: & et pour la plus-part mortel. Ses causes sont diverses, externes & internes: car il survient aus fievres ardātes, aus phrenesies, playe de taite, marasmes, &c. Il avient aussi de l'etorse du nerf qui parvient aus testicules: & par l'atouchement, morsure, ou piqueure de certaine espece d'araigne. On croit aussi, que l'usage de l'herbe Sardonie le fait, & le mäger ou boire trop de saffran. Mais il vaut mieus traiter à part de cecy, vn peu plus amplement.

D#

Dn Ris mal-sain, & batard.

CHAP. III.

LA contraccion des muscles, qui
meuvet les jouës & les laivres, fait
la morgue & contenance, qu'on ap-
pelle proprement Ris, comme nous
avons enseigné au premier livre. Or
ces muscles sont retirés, etans pleins
d'espris & vapeurs de sang, comme
s'ils anduroient convulsion. Ce que
audit livre nous avons expliqué (suy-
vant la doctrine de Galen) accompa-
rans le rire au bâcher : d'autant que
cettuy-cy et fait des vapeurs qui rá-
plisset les muscles, & par ce moyen les
retiret. On peut aussi prouver par
Aëce, que le Ris est fait comme d'vn
convulsion des muscles maxillaires,
quand an depeignant la ladterie Sa-
,, tyriase, il dit: Les jouës an iceus sont ^{Tetra 4.}
,, relevées & rouges, & les muscles ^{serm. 1. cha.}
,, maxillaires etans cōme an cōvulsiō,
,, le manton et elargy, tout ainsi qu'il
,, avient aussi aus rieurs. Doncques si
le crotaphite ou le masseter (qui sont
muscles tirans an haut la machoire

M

basses, servans à macher) ou ceus qui gouvernent les jouës, ou la machoire basse, sont convuls & retirés, soit de replecion, ou d'inanicion (ou d'v-

a C'est an ses opuscules, si ce n'est que d'un coté, il se fait ce où il preuve que convulsion n'est distancion de bouche: si c'est des deus faites ne de replecion, la trogne sera du tout samblable à ceus qui rient. Nous l'appelions

elegamant an mots Grecs, *Spasme cynique*, d'autant que les chiens courroucés & menassans, tienent cette morgue. Je n'ignore pas, que communement on prand le spasme cynique, & la torsure de bouche, pour vne maime affection: mais ic le veus ainsi distinguer, par ce qu'il y ha autre figure de toute la bouche convulsa, & de celle qui ne l'est que d'un coté. Cette-cy est appellee *Torsure de bouche*, par laquelle la bouche et toute de travers: mal certainemât assés evidât sil et grand & consumé. Quât au petit ou legier, il ne se descouvre que quand on parle, ou rid. car adone, ancor qu'on ne veulhe, les laivres vont

M

de travers. La paralysie d'icelles fait malme deformité : toutesfois avec cette difference, que si c'est de paralysie, la lavyre et tournée à la partie faine : si c'est convulsion, à la malade. Or ce Ris mal-sain & batard, communement ansuit les fièvres ardantes, les phrenesies, playes de taite, & grandes pertes de sang, convulsions, marasmus, & toutes causes qui desseicherent fort le cerveau. Il est mortel le plus souvent, non à raison de soy-malme, ains pour la gravité de la cause d'où il procede : qui est vn mal vehement & perilleus, tel signifié par la suite de tel accidat. Des causes externes (que les Grecs appellent *Procthartiques*, faisantes le spasme cynic, ou Ris de chièc et d'auoir mangé de la grenollette (ditte an Grec *Batrache*, & an Latin *Ranuncule*) de celle nommement qui ha les feulhes sainblables à l'ache; de quoy ell' est appellé *Apiaſtre faveſte* an Dioscoride. On la nomme aussi *Sardonie*, par ce qu'ell' est fort copicuse an Sardaigne. Elle est très-piquante, & (comme écrit Dioscoride, & apres

M ij

Li.2.ch.171

Liu.6.ch.14. „ luy Paul Æginete) ote le sas à ceus
Liu.5.ch.51. „ qui an manget, & par certaine tan-
„ sion de ners , constraint & retire les
laivres , de sorte qu'elles font vn re-
chignement, qui samble au Ris . du-
quel mal(certainement mortel) l'ada-
ge du Ris Sardonien et venu an vfa-
ge, par malancontre. Pline ecrit de
laditte herbe sur celà maime , an son
euvre de l'histoire naturelle , & Solin
an son Polyhistor. Alexandre d'Alc-
Genial. li.5. „ xandre an parle de cette fasson: An
chap.15. „ Sardaigne il hait vn' herbe, sambla-
„ ble à l'ache sauvage , de laquelle si
„ on mange, on meurt la bouche re-
„ tiree comme an tiant. Pausanie aus
Phocaiques dit , q l'ile de Sardaigne
et immune de tout' herbe venimeu-
se, sauf qu'elle an nourrit vne qui fait
mourir , samblable à l'ache : & que
ceus qui an manget, riet an moutant.
Dont Homere, & apres luy plusieurs,
ont vse de ce proverbe, *Rire du ris*
Sardonien , de ceus qui riet d'un Ris
mal-fain. Les vulgaires herbiers, pour
declarer la forme de cett' herbe , an-
samble sa pernicieuse qualité , l'ont

nommee *Ache du Ris*. Et que dirons nous du saffran, reputé antre les meilleurs epiceries, ou drogues aromatiques & cordiales? Il fait vn samblable mal (si nous croyons Dioscoride) & Livre 1. chap. 25. Liure 1. autant dangereus, an certaine quantité: comme si on an boit trois drames, detrampees an eau. Il et certain que le saffran ramplit fort le cerveau de vapeurs, & de son odeur seule fait pesante douleur de taite. Dont Galé an la composition de l'hiétre picre, Livre 2. des medic. cōp. selon les diminuē le saffrā, pour ceus à qui son odeur fait mal de taite: & nous con-
selhons de l'oter antierement, sur tout pour les vertigincus. Car il et fort vaporeus: ce que les muletiers voituriers savet bien, cōme j'antans: car les mullets qui portet du saffran, ils les font aller tous derniers, pour n'antaiter les autres: & jamais ils ne chargeront vn mullet tout de saffran, ains s'ils an ont à porter vne balle, ils la departet à plusieurs. Dōt puis qu'il ramplit ainsi, & elourdit la taite, il peut bien faire convulsion, & exciter le Ris canin, qui soit

M. iiij

mortel, comme aussi tout ce qui an-
géandre vapeur & flatuosité au cors,
Lig. 3, ch. 20. laquelle puisse penetrer aus ners : s'il
et vtay ce que Paul Æginette racon-
te, de l'avis de Pélops, que la convul-
sion se fait, les muscles etans ramplis
d'espris & d'air gros & nubileus : le-
quel il affirme etre fort froid & gelé,
& partant inepte à faire mouvemāt.
Autresfois c'est vn petit vant, qu'on
sant monter le long du cors depuis
vn arteil, qui causera la convulsion
vniverselle, an Grec ditte *Epilepsie*, &
an vulgaire *Mal caduc*, *mal S. Jean*, *haut
mal*, & *mal de terre*. Antre les causes ex-
ternes, on fait bien d'annombrer l'e-
torse des ners qui parvienet aus te-
sticules, car pour telle occasion, ceus

^b Le cha qu'on ^b chatre, quelquefois vienet an
trer fait que la convulsiō du Ris canin: & c'est pour
la cause ^{et} le consantement qu'ont les testicules

Chap 16. avec le diaphragme, qui et le princi-
pal instrumant du ris, comme l'ay
demoutré au premier livre. La rai-
son de leur consantement et par le
moyen des ners, qui de la sisieme co-
jugacion du cerveau vienet aus testi-

culles, dequels le diaphragme ha vne
grand' porcion . A raison de ceus-là
maimes, on fait quelque grimace de
bouche an l'acte venerié (lequel aussi
et comparé d'Hippocras à vne legie-
re Epilepsie) quand an rejettant la se-
mance, les parties genitales furent vnu
tres agreable chatoulhemant. De là
aussi procede au partie, que apres la
castracion la vois et plus graile: d'aut-
tant que les testicules n'echauffet pl^e
(& par consequant ne fortifiet) les
ners & muscles vocals, par l'alliance
qu'ils avoient ansamble, au moyen de
leurs ners: & par le contraire, la vois
angrossit dés aussi tot, que le garçon
se ruë an jeu d'amours. Je panse qu'on
peut bien rapporter à ce ris convul-
sif & batard, celuy qui se fait par at-
touchemant, morsure, ou piquure
de baite yenimeuse. Strabo écrit, que Gengr. livr.
an Cambysene, sur la riviere d'Alazo- 2.

nic, nait vne sorte d'aragnes, qui font
mourir les vns an riant, & les autres
an pleurant leurs parans. Aucuns l'ap-
pellet (à mon avis) Tarcotelle, les au-
tres Tarantule, du lieu où il s'an trou-

M iiii

ve le plus: qui est Tarante, ville de la Poulhe ou Apulie, au royaume de Naples. Les jans du pays temognet, que de ceus qui an sont offancés, les vns chantet toujours, les autres riet, les autres pleuret, les autres criet, les autres ne font que dormir, & les autres que velher: il y an ha qui sautet toujours, la plus part vomisset, les autres suët, les autres tramblet, & les autres ont toujours peur. Il y an ha qui ont d'autres accidans: mais tous famblet des fous, maniacles & insansés. Telle diversité d'effais leur peut avenir, pour la diverse complexion de leurs personnes (comme nous dirons du vin, au livre qui s'ansuit) ou pour la diverse disposition de cette baite, laquelle on dit changer tous les jours (voire toutes les heures) de venin. Leur principal remede git aus instru-mans de musique. car tandis qu'ils les oyent sonner, ils dansent: si l'instru-mant cesse, ils cheet à terre tous eper-dus, avec renouvellemat de lagueurs. Dont il faut qu'ils dansent incessam-ment, tant que ou par sueur, ou par

insansible transpiracion, la matiere & qualite du venin soit resoluë & etain-
te. Outre ces especes de Ris, il y an ha-
vn' autre, qui est contenuë sous le Rite
mal-sain: toutesfois il n'est pas scule-
mant spasme cynic, & n'ha la forme
antiere du vray ris. C'est celuy qu'on
ha observé an quelques vns, à raison
d'une blessure au diaphragme, duquel
je veus traiter à-part: aussi bié ce cha-
pitre et assés long.

*Du Ris qui accompagne le diaphragme
blessé.*

C H A P. I I I I.

AV premier livre nous avons rap- Chap. 19.
porté aus ners de la quatrieme
conjugation, le Ris qui accompagne
la blessure du diaphragme: mais que
ce soit vn legitime Ris, je ne l'ay pas
accordé là, ne le peus icy confesser.
Toutesfois il surmonte le Ris canin,
& celuy qui est du tout feind par de-
hors seulement, de ce qu'il samble e-
mouvoir le diaphragme & la poitri-
ne. Car an celuy qui est pleincmant

convulſif, il n'appert ſi non quelque rechignement de bouche & retraictio de laivres, ainfî que peu auſparavant nous avons remoutré. Donques le diaphragme blesſé et ſecous, & telleſtant agité, qu'il emeut la poitrine & le poumon de maime mouvement. d'où il peut avenir, non ſculemant fante de bouche, & comme vne convulſion, ains auſſi antreruptio de vois durant l'expiracion, qui ſont tenus pour accidans propres du vray Ris. Or qu'ils ſ'ansuivet au diaphragme blesſé, Hippocrate le ſignifie, appellat ce Ris *Torybode*, c'et à dire tumulteius. Car il dit: Tychon au ſiege de Dat, fut blesſé d'vne catapulte an la poitrine. Et vnu peu apres: Le Ris etoit „ an luy torybode. Puis an randant la „ raison de ce Ris tumulteius, il dit: „ Il me ſambloit que le Medecin(ou „ Chirurgien) an retirat le bois, avoit „ laiſſé le fer au diaphragme, & c. An cetuy-cy le Ris fut dez le commandement, mais non ja convulſoire. car il tomba an convulſion, ſculemāt le troiſieme iour (comme puis apres

Au li.7. des
epid. à la
fin.

ecrit Hippocras) & an mourut. Ari-
„ stote aussi dit: On racôte que ez ba-
„ talhes le diaphragme percé dvn
„ coup, le Ris s'an et ansuyvi. Quant à
la raison, il pâse que ce soit de la cha-
leur, que la playe emeut. Cat au para-
vant il avoit ansegné, que le diaphra-
gme echauffé, bien-tost ouvre le sans:
& que nous rions, quand le mouve-
ment paruiet hativemât au diaphrag-
me: lequel ja soit que legieremant
sechauffe, neantmoins il ouvre & e-
meut le sans contre la volonté: & il
panse que telle soit la cause du cha-
toulhemant. Mais de cettuy-cy nous
an traiterons an son lieu bien-tot, &
„ plus amplemant. Pline samble ex-
„ primer la santance d'Aristote quâd
„ il dit: Au diaphragme et le princi-
„ pal siege de la joye. Ce que on an-
„ tand, sur tout par le chatoulhemant
„ des esselles, auquelles il monte: la
„ peau de l'homme n'étant alheurs plus
„ mince, & parce etant là prochain
„ le plaisir de se gratter. Dont ez ba-
„ talhes & ez jeans publics des escri-
meurs, la bleceure du diaphragme ha

L. 3. des par.
des anim.
cha. 10.

ha causé la mort an riāt. Il et bié plus
aisé à moutrer, d'où viét que la playe
du diaphragme soit mortelle, que par
quelle raisō elle meut le ris. Toutes-
fois nous tacherons d'expliquer lvn
& l'autre. Et premierement la playe
y et incurable, d'autāt qu'elle ne peut
etre agglutinee, à raison du cōtinuel
mouvement de ladite partie, comme
Galen l'interprete sur Hippocras: le-
„quel ha pronocé la vessie percee, ou
„le cerveau, ou le cœur, ou le dia-
„phragme, etre caus mortels. Le mal
et pire, de ce q̄ telle partie ha si grāde
alliance avec le cerveau, que soudain
la phrenesie ou la cōvulsion an aviēt
au bleffé, non autrement que si les
tayes du cerveau etoient navrees. A-
joutés-y le tres-grand besoin de res-
piracion, de laquelle ils jouyssent mal-
aisement, quand l'instrumant de la
respiracion libre et blecé. Mais le Ris
an provient (qui certainement de-
plait, & ameine grand' douleur) com-
me si le diaphragme etoit chatoulhé.
Car il et de si mou & delicat santi-
mant, qu'il ne peut andurer d'etre

Aphor. 18.
l'urc. 6.

touché. Partant il sebranle, comme au refuyant l'attouchement d'autruy : & etant blessé, il s'efforce (quoy que an vain) de rejeter par son mouvement, le mal qui le traualhe, & et plus ancor secous, lors que le Chirurgien le panse : autrement il ha moins de mal. Or le diaphragme agité, tire quant & soy la poitrine, à laquelle il est attaché de toutes pars. Icelle etant emeuë par fois & par concussion antre rompuë, s'ansuivet toutes les choses que nous avons ansegné au premier livre, signifier le vray Ris: favoit et, l'ouverture de bouche, la vois branlante ou chancelante, & c. Neantmoins ce n'est pas vn vray ou legitime Ris, vù que il ne procede des choses que nous disons y etre principales: comme l'agitation du cœur, qui ravisse le diaphragme : & la matiere ridicule, qui excite le cœur d'une peculière affeccion, & ce d'un appetit sollicité sans attouchement. Car ce sont les deus principaus an la nature du Ris, que l'objet ridicule, & le cœur

siege des affeccions : comme nous avons ansegne au premier livre. Puis donc que le diaphragme etant ble-
cé, le Ris n'an et emù que par son at-
touchemant, & qu'il n'y a aucune
matiere de rire, & que le cœur n'an
et premierement touché, comme il
faudroit (car ce n'est assés qu'il an soit
depuis emù) cela ne doit etre dit pro-
premant Ris. C'est bien vn mouve-
ment du diaphragme chancelant:
d'autant que son office de respira-
cion l'invite à s'epanir, & la facherie
ou douleur y contredit. Parquoy il
s'y fait, tout ainsi que par le Ris, vn e-
branlement de poitrine & de pou-
mon. Mais il faut que le mouvement
commance du cœur, & que il y ayt
matiere ridicule. D'avantage il faut
que ce soit sans attouchemant, pour
etre dit vray Ris. car il ansuit totale-
ment l'apprehension & appetit san-
suel, comme nous avons moutré an
son lieu. Je pase aussi que de ces argu-
mans on comprand assés que le Ris
ayenant de la playe du diaphragme,
n'est absolument convulsif, comme

Li.1.chap.8.

celuy qu'on dit Canin, ains que oultre le rechignement, il ha plusieurs accidans du Ris legitime.

Reste ancora la derniere espece du Ris, qui est fait du chatoulhemant, & samble fort approcher de cette-ey. Car ce que apporte le diaphragme offancé, le maime avient de chatoulher, lequel on definit dvn le- gier maniemant. Outre ce, la mi- ne que cause le chatoulhemant, sam- ble qu'elle procede du consantemant ou voisnage du diaphragme. Car on chatoulhe principalemant sous les eselles, d'autant que la peau y est fort rare, & son santomant et aise- mant communiqué au cœur, ce dis- set quelques vns. Mais il convient rechercher plus diligaimant la ver- tité du fait.

Asauoir si c'est vn vray Ris,celuy du cha- toulhemant.

CHAP. V.

Nous avons eu beaucoup à faire au premier livre, de parvenir à la

hauteur & difficulté de cette proposition, commandant et emù le Ris d'un simple objet ridicule. Mais il me semble ancor pl^e difficile & penible, d'avenir à cette-cy, commandant le Ris et emù par le chatoulhemant. Moysc, medecin Arabe, ha bien comprins, qu'il etoit plus mal-aisé, qu'à appuyé sur l'autorité de Galen, il dit : On ne „ fauroit râdre la raison du Ris, qui et „ excité par un objet de choses vaines „ & sottes, ny de quelconque autre „ Ris : moins de celuy qui et fait par „ le chatoulhemant des eselles, & „ plantes des pies. Toutesfois la difficulté ne nous doit aucunement restiter de l'entreprise, ains plutoist nous exciter & hauffer le courage, no^o souvenans du vicus proverbe, *Les choses difficiles sont les belles*, ou autrement, *les belles sont difficiles*. Aussi y sommes nous engagés de nottre promesse faite au precedat livre, ayans promis de traiter cette question, laquelle vient icy mieus à propos. Car nous estimans, que le Ris prouenant du chatoulhemant, soit batard & non legitime,

l'avons

Aphor. der.
& penult.
scell. de
son livre.

l'avons ancor laissé an doute. Main-
tenāt apres avoir jugé de ce qui peut
exciter le faus ris, nous prononcē-
rons plus hardimant nottre santance
contre cettuy-cy. le say bien, que à
plusieurs elle samblera absurde, &
aus autres seulement paradoxe: tou-
tesfois nottre avis sera confirmé de
l'autorité des plus grans philosophes
& medecins. Premierement Hiero-
nymo Fracastorio, & avāt luy Nicolo
Florētino, tous deus personages cō-
sumés an savoir, ont estimé le ris, qui
provient du chatoulhemant, etre
quelque samblant & apparence de
Ris, sans avoir son vray titre & natu-
rel. Franſois Valeriole, tresdocte &
humain, les reprend: & sebahit qu'ils
se soint an cet androit devoyés de la
„santance d'Aristote. Car (dit-il) vù
„qu'au Ris qui provient du chatoul-
„hemant, l'esprit et emù d'avoir cō-
„prins vne chose plaisante (savoir et
„le dous attouchement, & manie-
„mant de ces parties-là) & que les
„muscles de la poitrine echauffés,
„sont pouffés de quelque impetuosi-

Li.3. enar.9.

N

„té qui fait le son , & que de ce
„mouvement beaucoup d'esprit se-
„, pand & verse , lequel gagnant le
„haut, fait l'elargissement de la bou-
„, che , & du visage: & que celà et la
„, vraye nature du Ris, par nous com-
„, prisne an la definicion , qu'an avōs
„, donnee:je ne vois aucun ampeche-
„, mant, que la legitime nature du Ris
„, ne luy conviene fort bien. Voilà ce
que dit le bon Valeriole:mais je feray
qu'il cessera de s'an ebahir, & que luy-
maime (paravanture) changera d'o-
pinion :vù que ny Aristote ha dit ,
que ce soit vn vrayRis,ny par sa vraye
definicion (laquelle certainement ha
été par nous proposee)celà peut etre
inferé. Car quant à Aristote, il n'ha
point exprimé, que le Ris fait du cha-
toulement, soit vray, ou faus : & nous
coneevons aisement de ses paroles ,
que tel Ris est samblable à celuy, qu'on
dit etre avenu par les playes penetra-
tes du diaphragme, comme luy-mai-
me ajoute. Car (comme ie demoutre-
ray incontinant) lvn & l'autre et fa-
cheus & deplaisant. Mais quoy: Vale-

riole maime prononce evidammat,
que le Ris causé desdites playes n'est
„legitime, quand il dit: Ce Ris n'est
„vray, ne excité de la cōduite de na-
„ture, ains an ha quelques traſ gros-
„ſiers, & vne reſſamblance. Puis d'oc-
que ſans y ajouter aucuné diſſerſance,
oulimitacion de vray ou fauſ, Ari-
ſtote attribue le Ris a cēus qui ſont
chatoulhés, & a ceus qui ont le dia-
phragme blecé, & que lvn d'iceus
et reſſu indubitablemāt pour batard,
pourquoy n'an dira-on autāt de l'aut-
tre qui luy et cōpaté? Or que le cha-
toulhemant ſoit facheus, deplaisant
& non agreable, comme ēt d'occasiō
du vray Ris, plusieurs chofes le con-
firmet: mais cēcy principalemāt, que
nul veut etre chatoulhé. Dont on dit
de ceus qui le ſatet plus délicatemāt,
qu'ils le craignet. De laquelle phtasē
on ſignifie vulgairement, chofes nuy-
ſantes & annemies, car on dit *craindre*,
de ce qui et peculierement odieus ou
des agreable au naturel, & qui luy
peut apporter dommage. Comme il
y ha quelques vns qui craignet plus

N ij

que les autres, le serain, le froid, le soleil, l'épicerie, les aus, quelques-vns le fromage, le vin, la santeur des pomes, les odeurs fortes, & (qui est plus rare & admirable) quelques-vns hayssent le pain. Je me suis aydé an certain passa-
ge du premier livre, de la vulgaire fas-
son du parler, laquelle il ne faut pas me-
priser: d'autat qu'elle ha plus de signifi-
cation & energie, qu'on ne pase com-
munement. Par la suds phrase on
fait antadre, que telles choses deplai-
set & nuisent à certaines personnes:
qui ont ce naturel d'etre offendus, de
ce que les autres n'an ressantent aucun
mal, ou bié peu, ou fort tard. Le chat-
toulheimat et de maime, car il y an ha
qui ne le sante pas, ou ils n'an sont rié
emus : les autres an sont tellement
transportés, qu'ils andureoint plus
volotiers toute autre chose, q d'etre
chatoulhés. Certainement je suis si
tandre an celà, & le crains tellement,
que je l'estime à grand' injure & tort,
que je vagerois volontiers, si ce pou-
voit faire honetement. Mais on n'et-
chatoulhé que de personnes amies, &

Chap. 9.

an jeu, & le plus souvant sans savoir que l'on y prenne deplaisir. C'est toutesfois vn grief mal, quand on est constraint de l'andurer longuemant: dont il n'est fort estrange ce qu'on m'a dit, d'un jantil-homme qui voulut donner vn coup de pognard à vn sien familier, qui le chatoulloit trop : mais il n'eut pas la force, etant rompuë de ce ris, & vn autre luy otale pognard. Or que quelques-vns soient grâdemânt offâncés du chatoulhemânt, il est moutré assés evidammant, de ce qu'ils peuvent etre reduis à telle extremité de tourmant, que la mort s'an ansuyvra (dequoy i'an ay donné histoire au premier livre) non moins que du dia- phragme bâcé. Car on veut & accorde, que le chatoulhemant appartienne au diaphragme: & il samble que la mort qui survient de tous deus, avec vn faus Ris, aviene par maime raison: savoir et, parce que l'homme an est étoffé, à faute de respiracion: laquelle est toujours ampechée, quand le dia- phragme est bâcé, ou qu'il est alheurs distrait par force. Qu'et-ce donc que

N iiij

nous ordonnerons du chatoulhemant? Certainement cestre question merite plus ample discours, à laquelle me preparant, je reprâdray vn peu plus haut ce que i'ay ansegné au premier livre, où j'ay recherché le propre siege du vray Ris, & le nom de la faculté qui le produit. Car il samble que nous y ayons laissé la porciō, qui appartient au chatoulhemant. Donques rebrouüons de là le chemin, pour y prandre le fondement de cette anquête, cōprenant le tout brieyemant, comme s'ansuit.

Chap 8.

An expliquant les vertus ou puissances de l'ame, nous avōs posé double appetit satisif, dequels lvn et fait par attouchement, l'autre sans iceluy. Le premier et suivy de plaisir, ou de plaisir & douleur. ce qui est accompli par le benefice des ners: & il n'ha sour ce d'aucune pansee ou cogitaciō, cōme aussi il ne cesse par le commandement de la raison. Le segōd et necessairement accompagné de counoissance, & tel appetit et yn mouvement du cœur, à raison duquel nous pour-

chassons ou refuyons l'objet qu'il ha
comprins. Nous avons mis an la clas-
se de cettuy-cy, l'affection qui excite
le vray & legitime Ris. Ce seroit vne
grand' absurdité, d'y loger l'essance
du Ris batard (comme celiuy qui pro-
cede de la playe du diaphragme) vù
que tel Ris n'ha besoin de cogitaciō,
ou d'y panser & etre attrantif. Sambla-
blement celiuy qui aviēt du chatoul-
her, ne peut depādre de l'appetit san-
suēl sans attouchement : ains plutot
de l'autre, sous lequel on loge dou-
leur, & plaisir ou volupté. Car le cha-
toulher se fait par attouchement, &
cause douleur ou plaisir, ou tous
les deus ansamble: comme au gratter
quand il demange fort, & au scarifier
des jācives an l'anragee douleur des
dans. Et qu'et-ce qui ampeche que la
partie chatoulhee, ansamble & à vn
coup ne participe des deus: tout ain-
si que la matière du vray Ris propose
quelque chose triste melee avec beau
coup de plaisante? Car il n'y ha autre
espece qui approche pl' du vray Ris,
que celle qui et excitee du chatoul-

N iiii

her: d'autant que le chatoulher se fait d'vn legier attouchement, es lieus où la peau est plus mince, laxe & delicate, comme ez laivres, au manton, aus eselles, antre les arteils, &c. L'attouchement etrangier ameine quelque deplaisir & facherie, aus parties qui ne l'ont accoutumé, mais étant legier il fait quelque espece de faus plaisir: item, de ce qu'il n'offance vrayemāt, & que nature se plait à la diversité. Or il y ha diversité: car la main du chatoulleur et suspandue, ores touchāt, ores se retirāt. Qu'ainsi soit: si on préfere quelqu'vn, ou qu'on le tienne fermé embrassé à l'androït qu'on chatoulhe, il ne sera pas chatoulhé. Christoffle à Vega, tres-grand philosophe & medecin, an son Commandaire sur Galé des licus affligés, apres avoir dit la cause du fourmillement aus parties angourdies, etre l'esprit qui y accourt d'une impetuosité & vchemanee (lequel induit douleur, antremee de plaisir) il ajoute, que sambla ble espece de mouvement avient, aus espris de ceus qui sont chatoulhés,

Liu.2. ch.1.

„ quād(dit-il)soudainement les parties caves du cors , eselles,aines,& le māton sont agitēes,aiquelleſ l'esprit contēnu an abondāce, et troublé, & fait inondation, à raiſon de l'emocion qui luy survient. Mais pourquoy et ce,que nous portōs impaciamment cette conjonction de douleur & de plaisir,excitēs par vn mignard attouchement? Il y ha des androis an nous,tant delicas & sensibles,qu'ils fuyet l'attouchement de toute chose: comme l'cul:mais ancor plus les parties vlcerees,ou ſimplément ecorchees de leur petite peau. Il y ha donc,qui ne peuvet andurer l'inegalitē qu'on fait an chatoulant: & pourtant elles ſe retiret, cobié qu'elles n'an ayet vraye douleur: vù que l'attouchement de ceus qui chatoulhet,et benin & ſuspandu. Il y ha d'autres parties, qui n'aperoivet le ſans inegal de ce maniemant: ou ſi le ſantet , par ce qu'elles ſont moins molles , tandres & delicates, ne le trouvet pas facheous . Le chatoulhet peut auſſi deplaite, par ce que nous

200 L E S E G O N D
ne pouvons supporter deus contraires ansamble, finon ez autres sans, moins an l'attouchement. Nature andureroit micus le chacun à part, ores douleur, & tantot volupté. Que dirés vous, de ce que lvn survenant à l'autre promptemāt, fait grand mal? On l'expirmanter assés, quand on presante de bien pres au feul es mains gelees de froid. Combien grād douleur sant on an la racine des ongles? Certes ancor moins soutiendra nature ansamble deus contraires, sans facherie. Il y ha plusieurs autres doutes sur le chatoulhemant, comme ceus cy: 'de deus contraires qui sont au chatoulher, lequel et le superieur, volupté ou douleur? Quelle partie premierement emeuë du chatoulher, excite ce Ris batard?' Pourquoy nul se peut chatoulher soy-maime (quoy qu'on die communement, il se chatoulhe pour se faire tire) & autres questions ou demandes, que nous retraindrōs au chapitre suuyant le plus succinctement que faire se pourra.

Sis problemes du chatoulhemant.

C H A P. V I.

Nous avons ansegné, que le chatoulhemant et caufé de douleur & volupté ansamble, & qu'il y ha santicant triste & dous : tout ainsi que le vray Ris et fait des choses qui ansamblement apportet joye & tristesse. Mais n'y ha il pas lvn des contraires qui surmôte l'autre, de sorte qu'il y ait plus de douleur au chatoulhemant que de volupté? Il sâble qu'ouy, puis que le chatoulhemant deplait. Mais il emut le Ris (quoy que ce Ris ne soit pas legitime) lequel provient de rarefaction & dilatacion de la partie attainte, comme l'on dit. Or volupté et celle qui epanit: la douleur resserre & constraint. Il faut donc necefairement, q cõme le vray Ris et exécité de chose moins triste que joyeuse, ainsi ce Ris batard soit l'effait de la volupté, plus grande que n'est la douleur. Vray et que cette volupté deplait (comme i'ay dit) par ce que

les parties fort delicates, refuyet l'at-
touchemant etrangier, tant soit il le-
gier & mignard.

11.

Qui et le principal siege du Ris fait
par le chatoulhemant ? c'est à dire,
quelle partie faut-il que soit emuë,
pour faire ce Ris batard ? Il y ha plu-
sieurs androis, où nous sommes cha-
toulhés, daiquels le principal et aus
esselles. Or il faut que ce lantimant
du plaisir deplaisant, soit apporté au
diaphragme, dez toutes les parties
qu'on chatoulhe. Car le diaphragme
samble etre le principal instrumāt du
Ris, par lequel la poitrine et ebrâlee,
les potmons randet vn son decoupé,
il se fait ouverture de bouche, & re-
tirement des laivres. Aristote s'ac-
corde bien à cecy. car il rapporte
au diaphragme tout chatoulhemāt,
quand explicant l'office de cette
partie, il dit : Que le diaphragme
echauffé prôptemāt ouvre le sans,
il et prouvé maime de ce qu'à-
vient par le chatoulhemant. Car
ceus qu'on chatoulhe, riet soudain,
d'autant que le mouvement parviēt

I in.3. des
part. des
anim. ch. 10.

„ incontinent à ce lieu, lequel ja-foit
 „ qu'il s'an echauffe legieremāt, tou-
 „ tesfois il ouvre & emeut la pansee
 „ contre la volonté. Il ajoute: Et la
 „ cause pourquoy le seul homme an-
 „ tre tous animaus soit chatoulhé, et
 „ la minceté de sa peau, & que luy seul
 „ de tous animaus rit. Car le cha-
 „ toulhemant et vn Ris, par le mou-
 „ vement de la partie qui accomplit
 „ l'esselle.

Pourquoy et ce que nul se peut cha-III.
 toulher: Et ce d'autāt, que le chatoul-
 hemant et vne soudaine emocion de
 l'ame surprise, comme quelques vns
 repondet? Non. car maimes ceus qui
 san aviset, peuvet etre chatoulhés: &
 ceus qui le sont longuemant, ne peu-
 vet etre dits surpris. Que plus et, il y
 an ha qui seulement an etans mena-
 cés, & voyans approcher celuy qui
 les veut chatoulher, tressalhet au-
 tant que fils l'etoint de fait. Mais
 la raison et, comme au toucher des
 playes & vleeres. Les malades tou-
 chet leurs maus, y appliquet des
 tantes, quelquefois au retiret des os

avec moindre douleur que feroit vn Chirurgien. Car personne est étrangler à soy : parquoy il an endure moins. toutesfois de nottre attouchement il an sort ancor quelque tel mouvement. Aristote repond ainsi à ce pro-

Liure 25.
probl. 6.

„ blème: Nous ne serons pas chatouillés d'vn autre, si nous l'avons pré-
„ veu, ou plus-tot si nous voyons le
„ chatoulleur. Donques nul peut c-
„ tre chatoulhé, si l'attouchement
„ qu'on y apporte, n'est caché ou in-
„ connu. Or le Ris et vn laps & frau-
„ dacion : d'autant qu'on rit, si on est
„ blecé au diaphragme. De tout lieu
„ nous ne rions pas : & toute chose
„ clandestine, et fraudulante. Dont
„ il avient, que vne chose maime ex-
„ citera & n'excitera pas à rire. Voilà
ce que dit Aristote, duquel nous approuvons plus les premières raisons,
qui samblet affoiblir les segondes. Il
y ha vne samblable question : Pour-
quoy fremissons nous volōtiers plus,
si vn autre nous touche de quelque
sorte, que si nous maimes le fesons ?
„ Aristote l'explique aussi, disant : Le

Liure 35.
probl. 1.

„ siege de l'attouchement, s'ant plus à
„ plain la chose externe, que la siéne.
„ car ce qui est naturel & adhérat, n'est
„ pas aperçu du sans. D'avantage, ce qui
„ est fait à cachettes & vite, et trouvé
„ pl^{re} terrible : & la crainte et certaine
„ refrigeraciō. Or l'attouchement étrā-
„ gier ha ces deus cōditions, plus q^{ue} le
„ propre & familier. Finalement cha-
„ que chose et naturellement émeuē
„ d'vn autre, autant ou plus que du
„ sien: ce qu'a ppert aussi par le cha-
„ toullement. De ce que nous avons
jusques icy enseigné, l'eslance & les
causes du chatoullement sont assés
heureusement expliquées: autremant
fort difficiles & scabreuses. Poursui-
vōs donc le pl^{re} facil qui reste, de cer-
taines questions sur le maime sujet.

D'où viét que des parties de notre
cors, les vnes sont émuës du chatoul-
lement, les autres nō, ia- soit que le sans de
l'attouchement s'étant par tout? Et
ce pour la minceté de la peau, qui n'est
pas tout de maime? Et ce qu'on cha-
toule le pl^{re}, ez lieus qu'on ha moins
accoutumé de toucher? Car on s'ant

plus le chatoulher aus aisselles, & aus
arteils du pié (maimement an la peau
d'autre-deus, qui est tres-molle) que
alheurs. Outre ces raisons, Aristote
an feind quelque-vnes, qui n'an-
gnet pas bien le fait, ou je ne les an-
tans pas.

v.

Mais pourquoy et ce, que des hom-
mes les vns craignet ou haïsset extré-
mement le chatoulher, les autres peu
ou point? Comme tous ne prenet pas
plaisir à maime chose, & ne se fachet
de maime, ainsi tous ne craignet, haï-
sset ou refuyet le maime. Le fremissé-
mant approche fort de la grimace
faite du chatoulher. Or il y an ha, qui
fremissent & grincet les dans, seulemat
d'ouye ou voir dechirer du drap, les
autres d'ouyr fier ou aguifer vne sie
ou lime: les autres d'ouyr couper vne
pierre ponce, ou rompre vne pierre
sous la meule, ou tirer au rebours vn
epy de blé: les autres n'an sont rien e-
mus. Ainsi et il du chatoulher, que les
vns ne peuvent supporter, les autres
n'an font point de conte, ne aucun
samblant.

On

On demande aussi, si l'homme seul VI.
sant le chatoulhemant. Aristote l'affirme, & dit que c'est à cause de la min-
ceur de sa peau, & par ce que le seul
homme rit. Voiré mais, nous ne pou-
vons admettre ces raisons, vu que
n'est pas vray Ris, celuy qui vient du
chatoulher. Quelqu'un dira, qu'Ari-
stote antand d'iceluy maime: vu que
peu apres il exprime, etre tel que fait
la playe du diaphragme. Ses paroles
sont: il est raisonnable, que le Ris ne
soit jamais ennuie aux autres ani-
maux, pour la blesseure du diaphra-
gme, vu qu'ils sont privés de la ver-
tu de Rire. Ces mots confirment as-
sés notre interpretation, an laquelle
nous avons dit, le Ris du chatoulhe-
mant estre semblable à celuy du dia-
phragme blecé: c'est à savoir, batard
& illegitime. Mais pourquoi n'au-
ront les bautes la vertu & faculté du
Rire faus, par le chatoulhemant? Et
ce d'autant que leur peau est plus e-
paisse, & pour la plus-part couverte
de poil? Mais nous trouvons la peau
fort mince & delicate an plusieurs

O

androis des chiens, des chas, des singes, & autres animaux. Et quoy? L'homme sert bien le catoulher à travers de plusieurs abilhemans gros & epais. La peau nuë des baites plus delicates, et elle plus epaisse que tant d'abilhemans? qui outre ce ne sert rien, & ampechet de s'antir si exactement que l'on fait, étant nù. Et ne voud on pas, que les chiens etans chatoulés au ventre, & au dedans des cuisses, où la peau est tres molle, dressent leur cuë, & font quelque grimace famblable au Ris canin? Certes j'ose bien dire, que comme les baites domestiques & dociles contrefont l'homme an plusieurs actes, ainsi ont elles quelque rude fasson ou fiction duris, quand on les chatouille: mais non ja que le diaphragme an soit emù. Dont aussi la poitrine n'an est ebranlée, & ne t'and aucun son antrecouppé. Car celà est pcculier à l'homme, qui ha autrement figuree la poitrine, & autre connexion du cœur au diaphragme, ainsi que nous avons moutré au premier livre. Item son ame ha

bien autre vertu sur le cors, pour l'e-
mouvoir : lequel cors aussi et plus
mou & sensible que nul autre, ayant
le sens de l'attouchemant plus exquis
& exacte (quittant l'excellance des
autres sens, des autres animaux) com-
me etant l'animal le plus prudant de
tous. Dont il devoit juger le meius
des premières qualités, & de leurs té-
peratures: jugement tres difficile. Par
tant de raisoirs je pausse assés prouyer,
que le seul hōme et fort emù du cha-
toulement, & qu'il declare par vn
notable sine, l'insigne faintiment qu'il
an ha: c'est par vn Ris vrayement faus,
mais qui fait vn grand bruit.

Voilà ce qu'il nous falloit demou-
trer & expliquer du chatoulement:
an quoy nous avōs etés plus copieus
pour la diversité de la matière, qui
nous y ha contrains, la voulans trait-
ter de bon ordre. Revenons à nottre
propos, des especes & differences du
Ris, pour voir s'il y an ha plus.

Des autres differences du Ris, & de ses epithetes.

CHAP. VII.

Yans commincé à traitter des
A especes & differences du Ris,
nous avons premicrement distingue
le batard du legitime : puis nous avōs
expliqué le batard an plusieurs sortes.
car il y an ha plusieurs especes, dai-
quelles nous avons dir, le chatoulhe-
mant an etre vne. Celles qui s'ansui-
vet, on les dira plus vrayement epithetes,
que especes du Ris:ou bien ce
sont differences accidentales, qu'on
observe an vn maime Ris. Elles peu-
vet etre infinites: dont je ne m'arrete-
ray qu'aus plus notables, reculhant
sommairament celles qu'on trouve
aus plus dignes autheurs, ou qui sont
plus frequantes an la communie man-
iere de parler.

An l'espece des hommes il y ha
autant de visages differans, qu'il y
ha de figures au monde:autant de di-
versités,tant au parler, que à la vois,
&(s'il vous plait) autat de divers Ris.

Il y an ha que vous diriés quand ils riet, que ce sont oyens qui siffler : & d'autres q ce sont des oysons gromelans. Il y an ha qui rapportet au gemir des pigeons ramiers, ou des tourtorelles an leur viduite : les autres au chat-huant, & qui au coq d'Inde, qui au paon. Les autres resonnet vn piou piou, à mode de poulets. Des autres on diroit q c'est vn cheval qui hanit, ou vn ane qui brait, ou vn porc qui grunit, ou vn chien qui jappe ou qui s'etragle. Il y an ha qui retiret au son des charettes mal ointes, les autres aus calhous qu'on remuë dans vn feau, les autres à vne potee de chous qui bout: les autres ont vn autre rasonnance, outre le minois & la grimace du visage, qui et au divers si diverse que rien plus. Parquoy de poursuyvre toutes ses differences particuliernant, cōme il seroit impossible, aussi seroit-il invtile. Neantmoins on peut antandre & savoir, que les principales differences procedet de deus sources: l'une et de la vois fort diverse, à raison de la conformacion du

O iij

212 LE SEGOND
 gosier, de la langue, du palais, & des autres parties qui servent à la voix: l'autre et de la diverse agitaciō du cœur & du diaphragme. Car à la voix claire, douce, resonante & haute, répond vn samblable Ris: tout ainsi qu'à la voix obscure, rude & cassé, le Ris est proportioné aus dites qualités. Ceus font vn long Ris, qui ont longue haleine: les autres court & souvent répeté. Celuy et plus vite, auquel les instrumans de la respiracion sont plus mobiles & souples: aus autres il est tardif, & comme d'une contrainte. Mais qu'est-il de besoin expliquer telles choses: Chacun peut à part soy observer infinites sortes & maniere de Ris. Nous n'avons intencion que d'ajouter aus devant dites, les differances accidentales, & les principautes epithetes du Ris, qu'on lit ez bōs auteurs: à fin que chacun antende leur signification.

Ris samblant.

Il est tres propre & convenable au Ris, d'etre dit tramblant: vù que l'interruption de la voix samblable au tramblemant, et de l'essance du vray

Ris, comme nous avons ansegné au premier liyre. Parquoy tout Ris et surnommé, dvn bien propre & commun epithete *tramblant*. Dont Lucrece dit convenablement: Liu. 2.

Or les premieres differâces du vray Ris modeste. Ris, meritet etre le *modeste* & le *cachin*.
Le modeste et ccluy, que nous avons
premierement decrit au precedant
livre: lequel aussi nous avons accou- Cha. 18. &
tumé d'appeler simple & petit Ris: 19.
Le cachin et immodeste, debordé,
insolant & trop long, qui romt les
forces, & et accompagné de tous les
accidans que nous avons expliqués
sur la fin dudit livre. Au cachin et
samblable celuy que les Grecs aussi
appellet *syncrousien*, de ce qu'il crole
& ebranle fort. Car c'est vn Ris excessif & immodeste. Quelques vns pan-
set, que c'est le Ris *Sardonien*: paravanture, d'autant que l'interprete d'*He-
siode* le tourne Ris *Sardonien*, & que
Ris *syn-
crousien*.
Ris *Sardo-
nien*.

O iiiij

ce soit à dire, Ris ample, ou plat, & large: comme quand quelqu'un tit la gorge fort deployee. Mais le Sardoniens signific propremāt ,vn Ris feint & simulé duquel voyés Erasme an ses Adages, & avant luy, des ecrivains modernes, Alexandre d'Alexandre an ses jours genials , où il dit : On vse de ce mot, *Ris Sardonien* , à l'androit de ceus qui contrefont les joyeus, ayans martel an taite,outré de facherie: & qui d'vne caresse voilet & couvret leur mal-veulhance. Tel ris et manteur, simulé & traître, plein d'ameurtume & mal-talat, ou (pour le moins) de feintise:duquel on fait beau-samblant, à celuy qu'on n'aime point: comme le Ris qu'on dit vulgairement *d'Hotelier* . Aussi bien anciennement celuy qu'on nomme aujourd'huy *Hospes* an Latin , s'appelloit *Hostis* (sinifiant annemy) d'où les Fransais ont retenu ces mots de *hote* & *hotelier* . Le Ris Sardonien et dit aussi de quelques vns, pour vn Ris de folie, ou d'arrogance, ou d'injure , ou de moquerie. Or cet epithete du Ris, et trouvé

Centur. 5.
chil. 3. ada. 1.

xiu. 5. ch. 15.

Ris d'hote-
lier.

ecrit de plusieurs sortes ez bons auteurs. An Ciceron & an Lucian nous lissons, *Sardonion*, an Homere *Sardaniō*, an Virgile *Sardoum*, an l'interprete de Lycophron, *Sardion*, an Plutarque *Sardianon*. Etienne le grammerien nous avertit, qu'il se dit aussi *Sardoicon* & *Sardianicon*. Qui veut savoir son origine, plus amplemant que nous n'avōs deduit cy dessus au troisieme chapitre, lise les *Adages* d'Erasme, sur ce mot ^{Chiliad. 3.} ^{cent. 5.} de *Ris Sardien*. Et que l'on puisse ^{adag. 1.} feindre la morgue du visage, & plusieurs autres sines ou accidās du vray Ris (comme s'il n'etoit fait à poste) nous l'avons assés remoutré au pre- ^{Chap. 21.} mier livre. C'est que par le moyen des muscles, tant du visage que de la respiration, qui servet à nottre volonté, on peut tellement contrefaire le Ris plein & antier, qu'on ne le sauroit demander. Ce Ris feint & contrefait, non mal-sain, comme celuy qui ^{Ris canin.} concurre avec le *Ris canin*, le plus souvant procede d'un mauvais courage, & de malice couverte. Tel fut celuy duquel Homere parle, au recitant que Cte-

ſippe(lvn des prochassans l'amour de Penelope) jettta vn pie de beuf prins d'vne corbelhe, contre Vlyſſe, qui dans fa maison etoit assis an habit & contenance de mandiant, & que ledit Vlyſſe declina le coup, an detournant vn peu fa taite, & riant sardoniquemant.

Il ſe ſou-rit d'un Sardonien Ris,

Ayant troublés grandement ſes espris.

Sur lequel paſſage, Eustathie ſon interprete nous avertit, que ccluy rit d'un Ris Sardonien, qui ne fait qu'elargir les laivres, & au reſte il et interieurement traualhé de colere ou de tristesse. Nous avons touché le Ris canin, lequel et ainsi dit, de ce que le rieur decouvre ſeulemāt les dans. La metaphorre ou trāſlacion et priſe des chiēs, qui ont cela pour ſine de courroux, de moutrer les dans. Car tel et le Ris de ceus, qui ne riet du coeur. De là et le plaiſant mot du Parasite de Plaute, ſe plaignant que les jeunes jans n'avoint ry auquement de ſes propos, & qu'ils n'avoint pas maimes imité les chiens, qui moutret les das.

Cette faſſion de rire et de crie au Ho-
mère, parlant de Juno :

Des laiures On chacien l'apercevoit bien
rire, Mais ſon front nubileus on ne voyoit re-
luyre.

Il en fait mācion de rechef, quand il ad. 8.
il attribuē au valhant Ajax, allant cō-
batre cors à cors, ou au duel: dont
aussi on l'a appellé depuis anfa, Ris Ajacin.
Ajacin, quand on rit de rage, felonie,
& mal-talant. Hesiode écrit de Iupi- Oeuvre &
ter, qu'il rit de maime, etant courrou-
cé à l'ancontre de Promethee, pour
luy avoir pris furtivement du feu.
On l'estime aussi fatal, quand le dan-
gier et imminent à quelqu'un, lors
qu'il fe rit & fe joue, plongé au volup-
tés ou malefices. Au ris Sardonien
feint & simulé, peut etre rapporté ce-
luy qu'on nomme autremāt Ris Me- Ris Mega-
garie, quand on rit etant marry antie-
remant. De tous ces propos on peut
affés antandre, que tels Ris font vo-
lontaires, & qu'il n'y ha ſinon la mine
du visage, qu'on appelle Son-ris, dont
il et fort differat de l'autre Sardonié,

Oeuvre &
iours liu, 1.

soub-ris.

mentionné au troisième chap. de ce livre, qui est de convulsion, & mouvement constraint. Au *Cæchin*, & *Syncrou-sien*, et très-samblable le Ris excessif, *Ris Catonien*, qu'on appelle *Catonien*, lequel est fort débordé & ébranlant. Car on dit, que **Caton le Saneur**, ne rit jamais de sa vie qu'une fois, & que lors il rit excessivement, quand il vit un ange manger des chardons : & qu'étant tout rompu de rire, il secreria, ces lèvres ont de samblables laitues. De cet epithète du Ris vse jantilemant **Ange Politian**, „an ses epitres, disant : O chose face-„cieuse, & digne d'un Ris Catonien! Il y ha aussi un Ris, qu'on nomme *Ionique*, propre aux mous, delicas & a-donnés à leurs plaisirs, car on ha taxé les delices des Ioniens antre les Grecs, comme la pompe, superfluité, mignardise & mollesse des Sybarites antre les Barbares. A maime sans on *Ris Chien*, dit *Ris-chien*, de Chio, Ile de grans delices. Je trouve un autre Ris, dit *Agrioge*, *gele*, du jaseur & bavard, qui se plait an bourdes & toute badinerie, riant temerairement, sans avoir ou tenir

*Ris Ioni-
que.*

contenance. Nous avōs parlé cy des-
fus du Ris tumultueus, qu'Hippocras
appelle *Thorybode*, lequel n'est point ^{Ris Tory-}
legitime, ains de convulsion: comme ^{bode.}
aussi le Ris *Inepre*, ainsi nommé de ^{Ris Inepre.}
Quint Serain, an la curacion de la
rate. Je pance qu'il y ha plusieurs au-
tres nuncupacions, & epithetes du
Ris, que ic lairray chercher aus cu-
rieus, & de plus grand loisir, an Pol-
lrix, & autres auteurs approuvés. Il
faut revenir au grād chemin, & pour-
suyre ce que nous reste à faire. C'est
(à mon avis) d'expliquer plusieurs
demandes, qu'on fait communemāt
du Ris: auquelles ic repondray le
meius qu'il me sera possible, an m'ap-
puyant toujours sur les demonstra-
tions faites jusques à presant. Et adoc
je panceray avoir mis fin, à tout ce
qu'on peut dire de ce bel argument.

LE T R O I S I E M E
L I V R E D V R I S , C O N-
t e n a n t l e s p r o b l e m e s & d e-
m a n d e s p r i n c i p a l l e s q u ' o n
p e u t f a i r e d u R I S .

P R O A M E .

Psal.17.

Et le Prophete Royal dauid ha donné vn bel arret à ses pansees, discours, & souhais, quād il fut écrié , parlant à Dieu tout puissant, éternel & incomprehensible , *Je seray adone rassasié, quand ta gloire m'apparoira.* Et c'est d'autant que notre ame, faite à la simblance de son createur , divine & immortelle , et de si grande capacité , qu'elle peut comprendre an soy tout ce qui est au monde, composé du ciel & de la terre, & de ce qui est au iceu. Car tout celà étant limité & finy , et comprehensible par consequant , au moyen de la Philosophie , qui et sciance des choses divines &

humaines. Mais quant à l'essance de Dieu, elle ne peut être comprise de l'esprit humain, où qu'elle est infinie, & l'esprit est finy. Car il faut toujours, que le vaisseau soit capable, d'autant qu'il doit comprandre. Or l'ame n'est qu'un point, comparée à son createur immense, & qui n'a point de lieu ou place, étant plus grād que tout. Mais comparée aux autres creatures, ell'est comme un petit Dieu, qui cōprand toutes choses faites pour l'usage de l'homme, & n'est comprise que de soy-mai-me. Voilà pourquoi an ce bas tētritoire, où elle est comme pelerine, il n'y a rien qui la contante, ains y demeure infaciable, quoy que le plus souvāt tout luy vienne à souhait. Car ou cē-là n'est de duree, où l'on an passe tantôt sa phantasie, ou l'esprit se tourne à imaginer autre chose. Celuy qui ha quelque defaut an sa personne, ou qui est detenu de grāde maladie, voudroit être le plus pauvre homme du monde, sans parans, sans amis, sans honneurs, & avoir le cors à son aise. Il luy samble pour lors, qu'il ne desi-

112 LE TROISIEME
teroit plus rié, & que son esprit seroit
tassasié. Mais ayant obtenu celà, il sou-
haite des amis, des honneurs, & des
richesses: estimant que sans telles cho-
ses, il vivroit miserablement. Puis il
luy samble, qu'ayant vn tel etat, ou v-
ne telle alliance, ou vn tel revenu, qu'il
ne pourroit desirer davantage. Mais
an etant venu à bout, & joüysant de
tous ses plus grans desirs, luy an vie-
net des autres: & s'il etoit devenu
Roy d'un grand pays, maimes contre
toutc esperance, il voudroit ancor a-
voir les autres royaumes de ses voi-
fins: & puis les autres d'alentour, pour
n'avoir point de voisin, ains etre pa-
sible monarque de tout le monde.
L'esprit ancor ne pourroit etre sou &
plein, d'autant qu'il et plus capable
que de celà. Car il peut imaginer &
comprandre de ce mode, qui et cou-
nu de luy, vn autre monde qui n'est
pas: & desirer d'an avoir deus, voire
trois ou quatre mondes, & infinis an
nombre. car il peut comprandre celà,
& de lvn venir aus autres. Celuy qui
n'ha des anfans, desiré infiniemant
d'aut

d'an avoir, & dit, soit fis ou fille, qu'il
fan cōtanteroit. Ayāt des filles, il ne
souhaite plus qu'un fis : & seroit con-
tant de mourir (dit il) pourvù qu'il eut
vn heritier provenu de ses reins. Ayāt
le fis, il antre an pāsemant, de le faire
grand personnage, & ce pendant de
vivre tant qu'il le voye bien pourvù.
Celā n'est si tôt avenu, qu'il souhaite
avoir d'autres fis, de peur qu'iceluy
mourant, il se trouve sans baton de
viehesc. Quand il an ha plusieurs, il
antre an pāsemant de les avancer
tous, le mieus qu'il luy sera possible.
Et si lvn devient Abbé, il voudroit
incontinent le voir Archevāque, &
(ce luy samble) il ne souhaiteroit plus
rien, disant, que sa maison an seroit
assez honoree & rantee pour tous.
Et il parvenu là : il faut monter plus
haut, & desirer jusqu'au Papat. Et le
Pape ancor ne fauroit etre content,
voire il an et beaucoup plus loin, que
quand il etoit simple praitre. Ainsi
celuy qui et fort amoureus, voudroit
au reste n'avoir rien an ce monde, &
jouyr de ses amours. Car la beauté &

P

grace de son amie luy samble infinie,
& qu'il ne pourroit souhaiter plus
grand bien. An jouit-il ? Tantot a-
pres vn autre fame ou filhe luy sam-
ble plus belle, de meilleur grace , ou
mieux avenante : & de peu à peu (fil
n'est bié institué an la crainte de dieu,
& reformé an ses meurs) il dresse ses
pratiques pour avoir la fruicion de la
segonde : s'estimant le plus contant
& satisfait qui fut jamais , fil an peut
venir à bout. Dont souvant il met an
arriere, & postpose à cette poursuite,
tous biens , honneurs & dignités ,
Qu'an avient il ? Comme à celuy qui
chasse tout le jour apres vn lievre, tra-
valtant fort sa personne , son cheual,
& ses chiens. car, quoy qu'il conte , il
le veut avoir: & puis quād il l'ha prins
il ne l'estime pas cinq sous : mais il le
falhoit prandre , puis que il l'avoit
souhaité & antreprins. Ainsi cet autre
apres vne grande poursuite, ionysant
de ses amours , tantot il s'an reva au
change. Il an faut autant dire de tou-
tes choses, que nottre esprit souhaite,
cuidant pour lors d'avoir son com-

ble, & etre tout rāmply, quand il aura
ce que il desire fort. Mais l'esprit et
ancor plus capable, & pouvant tou-
jours plus comprandre, il persevere à
souhaiter: quoy qu'o die souvāt, *Je suis*
contant, je ne veus plus rien, j'ay tout ce qu'on
peut desirer. Cat qui et celuy tant bien
appointé, & auquel Dieu ayt départy
tant de graces & biens, soit de l'esprit,
du cors, ou de fortune, qui ne voulut
etre ancor plus savant, plus beau, &
plus avancé, qu'il n'est? De ce qui ne
peut etre autrement, comme de la
talhe du cors, & de la proportion des
membres, on dira bien, *Je m'en contan-*
te. si et ce qu'on voudroit bien etre
plus grād, plus beau, plus fort, & plus
adroit. Et ne void on pas infinites fa-
mes & filles, qui sont belles, & ont
beau teind, ce neātmoins elles se fat-
det, & rangent autrement leurs eilhes,
& forcils, qu'ils ne sōt de nature, chā-
get de teind & de cheueus praique
tous les jours? Si elles pouvoient aussi
bien changer la forme de leurs front,
nez, bouche, manton & autre parties
du visage, voire de tout le cors, ô cō-
P ij

bien volōtiers elles fy travalheroint :
comm' elles se font plus grandes a-
uecque des patins : & le cors graile,
an le ferrant bien fort , & rehaussant
les hâches: le pié petit & menu,avec
des scarpins bié etrois, qui leur gatet
les piés,y faisant naître des cornes &
vernuēs? Ce qui et plus supportable
aus fames (auquelles on attribuē le
petit pié, pour vn trait de leur beau-
té) qu'aus hommes, tres-mal avisés
de se tordre ainsi les arteils, & offan-
cer leurs piés an dāgiet de la goutte,
ditte Podagre, qui an procede bien
souvant de là à quelque tams. Venōs
aus biens de fortune. Qui et celuy
tant bien appointé,tanté,souvré,& à
son aise , qui refusa vn heritage ,
qu'on luy presenteroit , ou qui luy
viendroit de succession ? disant, *I'an
ay asses: je n'an veus plus*? Et toutesfois
il dira bien souvant, *Ie ne veus plus rien:
j'ay asses*. Mais c'et durant qu'il ne luy
et rien presanté, & qu'il n'espere plus
d'avoir autre bien : nompas que le
souhait luy manque. Ce seroit contre
le naturel de notre esprit, s'il fesoit

autrement, comme l'on peut comprendre de ce qu'ha été dit. A parler proprement & véritablement, celuy et sou & plein, satisfait & content, lequel n'accepteroit aucune chose pressante, & laquelle il put obtenir, soit an biens terriens ou corporels, soit an honneurs, faveurs, amitiés, cognissances, intelligences, & autres commodités humaines. Comme on dit, celuy etre sou & rassasié, qui ha son estomac plein & satisfait, de sorte que si on luy presantoit toutes sortes de viandes & de breuvages, il n'an accepteroit rien. Aussi son estomac ha son compliment, & ne pourroit comprendre davantage, sans se forcer, contraindre & offancer: de quoy il se fantiroit mal, & n'an auroit que deplaisir. Mais nottre esprit et si ample & capable, que rié ne le peut accomplir des choses mondaines, caduques & transitoires. Il y ha toujours place de reste; d'autant qu'il et plus grand que tout cela ansamble, car il faut bien qu'il soit plus grand, que ce qu'il peut comprendre. Don-

P iii

228 LE TROISIEME
ques nottre esprit ne sera jamais raf-
fasié, que la gloire de Dieu ne luy ap-
paroisse : laquelle etant infinie, ramplira
tellement nottre ame de sa moindre
porcio, qu'elle ne pourra cōprandre
autre chose. Et voilà tout l'arret de
ses discours, pansees & souhais. Lai-
quels ce pendant ne sont du tout à
mepriser, ains plusieurs sōt tres-loua-
bles an elle: comme et, le curieus de-
sir de philosopher à plein fond. De-
quoy elle n'est jamais soule, depuis
qu'elle an ha taté quelque peu, an le
bien savourant. Et c'est l'occupacion
qui la declare plus divine, que autre
de ses accions: comme aussi certaine-
ment l'homme philosophe tiēt beau-
coup de la divinité. Or c'est ce qui
m'a fait, si avant anfoncer au discours
de mon argumant, an cette matiere
du Ris, la plus jantile & galharde qui
ayt eté jamais touchee. Car d'un pro-
pos je suis conduit à l'autre, & d'un
curieus desir je vay toujours recher-
chant, comme insatiable, tout ce que
j'an peus comprandre. Je panse bien
que l'embarras que j'ay fait au discours
de l'argumant, a été la cause de ce que
j'ay fait de mal à mon discours.

que je n'auray jamais achevé, & qu'il y aura toujours à redire, ou ajouter quelque chose: mais ce pendant, je veus satisfaire aucunemāt à mes semblables (ce sont les curieus, & d'esprit philosophique) an les gratifiant d'une brievc explicacion de plusieurs problēmes ou demandes qu'ils peuvent faire, ayās leu mes precedās discours. Je say bien qu'ils an seront plutot annuyés, que souz ou rassasiés: mais aussi n'antreprans-je pas d'accomplir leur desir, & satisfaire à leur appetit (chose impossible, suuyāt ce que defus) mais seulemāt pour etourdir leur faim (comme on dit an proverbe) de quelque viāde grossiere. Cat nous ne serons jamais bien resolus, de ce que nottrc esprit desire antandre & savoir, pour an être parfaitemant éclarcis, que nous n'ayons la vision de Dieu, auquel et toutela sapiace, & parfaite counoissance de pl^e que ne nous pouvōs cōprandre ou imaginer. Mais an attendant cette felicité, nous amusons honnaiement nottrc esprit

P iiiij

230 L E T R O I S I E M E
& passons le tams an ce monde, à re-
chercher les causes des effais merveil-
heus. Et c'est la felicité que le jantil
Ovide ha si elegamment louée an ses
Fastes, disant,

*Bien heureus sont ceus-là, qui premiers le
soucy*

Ont eu d'aller au ciel pour connoître cecy.

*Je croy qu'ils ont aussi, dessus les mon-
dains vices*

*Leur taite surhaussé, & dessus les de-
lices.*

*Leur magnanime cœur ha tenu à mepris
Venus, le vin, la guerre, & du plaidier les
cris,*

*La vaine ambition, des grans threfors la
fain :*

*Et l'honneur plein de fard, les a pressés an
vain.*

Or an cette contamplacion, nous
sommes guidés partie de nos sans,
partie des discours que nottre ame
peut faire sur les objets qui lui sont
rapportés. Tellement qu'on peut di-
re, celuy etre le plus savant, qui et
le moins ignorant, ou qui ha quelque
vray-samblable reponce, avis & juge-

mant, ez doutes qu'on luy propoie.
Dieu nous face la grace, d'etre tou-
jours contans de la raison, & an tou-
tes choses moderer nos affeccions:
auquel seul appartient toute loüange,
honneur & gloire, aus siecles des sie-
cles. Amen.

*A saoir mon si le seul homme rit,
& pourquoy.*

CHAP. I.

L'Ecole des Philosophes affirme,
que le Ris est propre à l'homme:
c'est à dire, qu'il convient à tout hom-
me, au seul homme, & toujours: s'an-
tand, de pouvoir rire: car (comme ils
disent aussi) ce qui est mis ez definicions
signifie puissance, & nō pas aëte. L'ex-
periance verifie celà, car outre l'hom-
me, nul animal rit, sinon paravanture
d'un Ris batard, simulé ou contrefait,
tel que nous appellons Canin & Sar-
donic. Or la vertu & puissance de ri-
re, et à bon droit peculierement con-
cedee à l'homme, afin qu'il eut moyen
de recreer quelquefois son esprit, tra-

232 LE TROISIEME
valhé & lassé d'occupacions serieuses,
comme de l'etude, contemplacions,
composicions, traité d'affaires, admi-
nistracions publiques, & samblables
propres à l'homme. Car de tous les
animaus, le seul homme est né apte à
l'etude, contemplacion, negociacion,
& toute sorte d'affaires: la quelles oc-
cupacions le randet vn peu rude, se-
vere, chagrin, difficile, brusque, fa-
cheus & melanacholique. Et d'autant
qu'il convenoit à l'homme d'etre a-
nimal sociable, politic & gracieus,
afin que lvn vequit & cōveriat avec-
ques l'autre plaisamment & beninc-
mant, Dieu luy ha ordonné le Ris,
pour recreacion parmy ses déporté-
mans: afin de lacher quelque fois cō-
modeant les reines de son esprit:
tout ainsi qu'il ha donné le vin aus
hommes, pour tramper & adoucir la
severité & austérité de la vielhesse,
comme disoit Platon: etant cette li-
queur moyenne, & la plus tamperée
de tous les sucs qui peuvet nourrir
l'homme. Aussi le Ris nous est tref-
agreable de ce que il retient certaine

tiurez des
lois.

mediocté antre toutes ses affecciōs, ainsi que nous avōs demoutré au premier livre. Et non seulement cette affeccion nous plait, ains aussi et la plus seure de toutes: par ce qu'il n'y ha point d'extreme epanouissement de cœur (qui est fort dangereus) comme il avient de la grand' joye: ny vhemante constrictiōn, comme an la grand' tristesse. Dont plusieurs de petit courage, se pāmet aisément de joye, ou de tristesse, & quelques vns an meutet: mais on ne lit pas, que beaucoup de jans soint mors de tire. Que ditiés vous ayant prins garde, que de grand' liesse communeinant vient grand' tristesse? C'est vne obser-
vation vulgaire: d'où et venu le dictō,
De grande joye, grand deplaisir: & de la
vielle fantance Latine, *Le deul occupe le*
derrier de la joye. D'où vient celà? Le gaudij luxus ^{extrema} cœur étant fort dilaté, il se fait grande dissipacion de ses espris: à raison de laquelle (ja-soit que ne surviene autre occasion de facherie) on deviēt triste. Cat lors que au cœur restet peu d'espris, il se resserrer, pour retenir ce

extrema
gaudij luxus
occupat.

234 LE TROISIEME
peu qu'il y ait ha. Or toutes & quan-
tes fois le cœur se constraint ainsi,
l'animal se cōtriste & demeure eton-
né. Ce que le vulgaire antand tres-biē,
quād il dit de celuy qui et fort triste,
Il ha le cœur serré. De ces propos on peut
mes-huy comprandre (à mon avis)
pourquoy c'est que nature ha donné
l'affection risoliere à l'homme, occu-
pé & attantif à choses arduës & diffi-
ciles (qui le randet melancolique) &
comme au plus sage animal. Et d'aut-
tant que nature n'antreprand rien tem-
érairemāt, & aussi qu'il n'appert pas
qu'elle ayt onques voulu chose qui
ne fut consonante à raison, il ha fallu
qu'elle ayt accommodé la forme de
l'homme, à etre bien ancline au Ris,
& ayt fabriqué industricusement au
cors humain, des instrumans conve-
nables à produire le Ris. Car elle n'ha
pas faisonné tous les animaus d'une
maime sorte, & puis donné à cettuy-
cy la puissance de rire, la deniant
aus autres. ce que toutesfois nous
croyōs piemant, etre au plein pou-
voir de Dieu, quand il voudroit vser

de sa puissance absolue : mais sa magnificence le plus souvent de l'ordinaire, an triant & choisissant les matières naturellement propres à ses ouvrages.

Ce que Galen, comme ignorant de la divine toute puissance, reconnoit seul au Dieu, l'attaquant à Moïse par trop insolamment. Donques le Creadeur ha ainsi formé nottre ame, que autre plusieurs autres facultés, elle ha pouvoir & aptitude au Ris. Et c'est (je pense) ce que disent les Philosophes, que la puissance de tire depand de la forme de l'homme, & qu'elle est cachée au son ame, où qu'elle influence d'icelle immédiatement : comme nous disons communément des propriétés de quelque chose. Or la vertu formatrice, qui preside au la semance (où elle n'est que potentiellement la nature de l'animant, comme parle nos Physiciens) prepare & batit d'icelle matière, un cors très propre à l'ame qui luy est à venir. Et c'est l'admirable art de nature, que de fabriquer & construire un ouvrage, & des outils, très-commodes aux meurs & condi-

Liure 11. de
l'usage des
part.ch. 14;

236 LE TROISIEME
 cions de chacune ame. Elle dōques ha-
 fassonné, baty & composé le cors hu-
 main, de telle fasson, qu'il obeyt faci-
 lemant aussi tôt que l'esprit est emu
 de l'objet risifisque, & soudain le re-
 presante d'vn Ris extérieur. Nous a-
 Chap.17. vons ansegné au premier livre, que le
 Chap.16. cœur & le diaphragme an sōt les pre-
 miers instrumās: y ajoutant au outre,
 Li.11.ch.37. que ez hommes le pericarde et atta-
 ché au diaphragme(principal siege de
 la joyeuseté, selon Pline) d'vne gran-
 de largeur, fort differammāt des bai-
 tes; dequoy aussi nous colligeōs, que
 Lin.6.ch.8. l'homme seul peut tire. Vesal, tres ex-
 cellant anatomiste, ha bien observé,
 que ez hommes toute la pointe du
 pericarde, & vne bōne partie du cou-
 té droit, s'attache tres-fermement,
 & an grande largeur, au cercle ner-
 veus du diaphragme, devers le couté
 gauche: & que celà et peculier à l'hō-
 me. car aus singes, aus chiens, & aus
 porceaus, le pericarde et fort loin
 du diaphragme. I'ay anatomisé plu-
 sieurs tels animaùs, & autres, auquels
 tous je trouve, que le mediastin y

antrevient, faisant le lien de ces deus parties, long de deus ou trois dois; Parquoy le cœur n'ha tel pouvoir aus baites de mouvoir le diaphragme, que aus hommes: aiquels le péricarde et immediatement attaché au dia- phragme, d'vne insercion large & fer- me, & dvn fort lié. Aristote nous fait part des bien antandre, que le Ris provient d'vne affection du diaphragme, mais il n'explique pas assés la cause. car ce qu'il dit, la cause du Ris etre le cha- toulhement, il m'est suspait. Pourtant aussi ic ne ressoty point ce qu'il in- fere, que la cause pourquoy le seul homme et chatoulhé, soit la minceté de sa peau, & ce qu'il rid seul d'an- tre tous les animaus. Comme s'il pensoit que le Ris & le chatoul- hemant fussent convertibles, telle- ment que lvn importa l'autre, ou que lvn fut cause ou dependit de lau- Chap. 6. tre. Mais notis avons moutré au se- gond livre, que la peau et fort mince an plusieurs baites, qui neantmoins ne riet pas pour etre chatoulhees. Il y a de grans personages, qui cötetau-

238 LE TROISIEME
nōbre des causes du Ris, l'admiraciō.
par lequel moyē on pourroit (cōme
il samble) aisemāt exclorre du ris les
baitesbrutes. Mais cette opiniō ha etē

Livre 3. tref-doctemēt refutee, par le tref-hu-
main Fransois Valeriole : de ce que
l'admiration ne fait pas rire, ains feu-
lement tient l'esprit an suspand. D'a-
vantage, le seul homme n'admiré pas,

Livre 8. ch. si nous croyons Pline, qui l'accorde
32. aus cerfs. Et les palumbes ou pigeons
ramiers (cōme aussi les perdris) voyās
de nuit la lumiere du feu faite pour
les prandre, sont si etōnees d'admir-
ation, qu'on les peut prādre à la main.
Et j'antās que les bécasses & becassins

Obieccōn. sont de maime humeur. Quelqu'vn
pourroit icy obijcerz puis que nous
disons, que la faculté risifque et cō-
tenuē, sous l'appetit sansuēl privé
d'attouchemānt, pourquoy, fil et cō-
mun aus baites, ne feront elles aussi
aptes au Ris? Ou pourquoy ne le rap-
portons nous plutôt, à l'intelligēace
raisonnable, vū que par ce moyen les
baites seroint excluses de la faculté
risoliere? La solucion de ces proble-
mes

mes, depend de ce que nous avons
assegné au premier livre, là où nous
avons expliqué les parties ou puis-
sances de l'ame. Car pour emouvoir
le Ris, outre ledit appetit sansuël, il
samble que soit requisite la cognoi-
fance & imaginacion : vñ que les af-
feccions ne peuvet etre emues, sinon
de la chose conceuë & cognuë. Or
Nature n'ha donné aus bautes cou-
noissance, que des choses apparte-
nantes aus nécessités de la vie, à leur
nourriture, à la conservacion de leur
espece, & defance de leurs cors. Si on
allegue quelques vnes, avoir autre in-
telligaçce que de ces choses là, com-
me l'on dit des Elephans, celà et rare
& imparfait, ou se rapporte aus sudi-
tes counoissances. Mais à l'homme
etroit deuē la notice de toutes choses,
par les sans & affeççons, à ce qu'il n'y
eut rien de caché à celuy qui appro-
che plus pres de Dieu. La cause pour-
quoy nous ne sommes d'avis, qu'on
loge la puissance de rite, sous la vertu
raisonnable de l'ame, c'est d'autat que
le Ris bien souvant n'obtampere à la

Q

volonté: ainsi que plus amplemamt
nous avons declaré au premier livre.

Donques il n'y ha pas melleur rai-
son, que la fuditte, de laquelle nous
puissions antandre, pourquoy le seul
homme rid. Toutesfois elle est fort
confirmee, de la definicion par nous
donnee: laquelle si on examine cu-
rieusement, on comprandra aisemât,
que ez baites ne se peut trouver tout,
ce qu'elle requiert.

*Savoir-mon si le seul homme pleure, comme
luy seul peut rire.*

CHAP. II.

LE S Philosophes enseignent, que
les contraires hantet vn mesme
sujet. Que le Ris soit contraire au
pleur, il n'y a aucun cõtredisant. L'an-
tans le pleur, non la seule & simple ef-
fusion de larmes, laquelle peut aussi
bien avenir par le Ris (comme nous
avons dit au premier livre) ou par le
mal des yeus; ains aussi tout ce chan-
gemant qu'on voit, an ceus qui sont
affligés de tristesse, durât qu'ils pleu-

ret. Il faut icy noter an passant, ce de-
quoy Isaac nous avertit: que le pleur
exprime bien vn mouvement con-
trarie au Ris, comme il nait d'une dif-
famblable passion du cœur: mais qu'il
n'est pas contraire actif (ainsi qu'on
parle an Physique) comme le chaud
et contraire au froid, car ceus cy a-
gissent antr' eus mutuellement, & s'al-
terer reciprocement de leur con-
trarieté. Mais le Ris n'est si contraire
au pleur, qu'il ne le ressouye quelque-
fois avec soy. Car on voint pleurer de
tire, & quelqu'vn pcut rire ayant dou-
leur (toutesfois, c'est vn Ris batard)
comme nous ditons cy après. Rever- Objection.
nons à nottre propos. Si le pouvoir
de Rire est peculier à l'homme, pour-
quoy ne dirôs nous aussi, que le pleur
n'appartenoit autant bien au seul hō-
me. Mais on le peut tacitemant an-
tandre, fil et vray ce que nous disîôs Repence.
vn peu au paravant, que les contrai-

Q ij

res ont vn maime sujet. Car aussi l'experience nous enseigne, qu'il n'y ha aucune baite qui pleure, nulle qui mouche le nez, qui crache, ou qui jette ordure de ses oreilhes. L'homme antre tous animaus, d'autant qu'il ha tres-grand cerveau, non seulement an proporcion de la grandeur de son cors; ains aussi à l'estimacion du pois (car vn homme ha plus de cerveau, que deus beufs) abonde fort esdits excremás, qu'il verset par les yeus, narilhes, bouché & oreilhes. Ce n'est pas que son cerveau soit froid, cōme l'on dit, ains de ce qu'il ha besoin de grād' quantité de sang, pour angeandrer beaucoup d'espris, qui sont necessaires à ses actions principales. Et d'autant qu'an beaucoup de sang, il n'y ha guieres de matiere propre à celà, nomplus qu'à la nourriture du cerveau, il y an reste beaucoup de superflu, que l'on appelle excremāt. Dont il ne faut sebahir, lors qu'il se comprime, sil verre grand' quātité de larmes. Vray et que le pleurer et plus aisé, à ceus qui de leur complexion &

nature, ou à raison de l'age, du sexe, & de la region, sont plus mous & humides. dont nous voyons promptement larmoyer les phlegmatiques, les anfans, les vielhars, & les fames: voire il y ha des fames si promptes à pleurer, que les larmes leur distillet des yeus, pour peu que leur cerveau se retraigne. de sorte que le vulgaire estime, qu'elles peuyent larmoyer quand il leur plait: & qu'il y ha vn pleur feint, comm' vn Ris. On dit d'avantage an jaserie, que les fames ont des éponges pleines d'eau antre les épaules, & de là vn tuyau au long du cou, qui va aus yeus. Dont si elles veulent pleurer, seulement an pressant les épaules, elles expriment abondamment de cette eau, qui mōte aus yeus par son canal. Donques au seul homme convient le pleur: lequel n'ha pù être donné aus baitez, à cause qu'elles à peine comprenet ou consoient les choses qu'induisent à pleurer. Et si quelquefois les appranchandet, il n'y ha pas an leur cerveau (qui est petit, & sec) matière de larmes. Quelques baitez étant fort

Q iiij

tristes, ont hurlement, comme sont les chiens. Et plusieurs d'antre eus, ont fait grand' preuve de leur tristesse, an divers tams & lieus, ainsi que l'on raconte: comme de moutit fut le tableau de leurs maîtres, toujours hurlants piteusement, sans qu'ils an peusset etre chassés, ne youlans manger ne boire. Pline recite, qu'un chien ne departit jamais du cors de son maître (qui avoit eté mis à mort, par autorité de justice) jettat de tristes hurlements, environné d'un grand cercle du peuple Romain. Et quand quelqu'un luy eut jetté de la viande, que ce chien la porta à la bouche du mort. Puis quand on eut jetté le cors dedans le Tybre, ledit chien se mit à la nage, essayant de le soulever & soutenir: grād' multitude de jans etat eparsé, à cōtāpler la fidelité de cette baite. Les chats aussi exprimet vn gemissement semblable à celiu des hommes. Item les pigeons ramiers, & les tourterelles gemissoient: lesquelles contrantes d'un mary, jamais n'an admettoit vn autre: iceluy mort, jamais ne perchet sur rā:

Liure 8.
chap. 40.

meau verdoyât, ne cessant de gemir,
Dont Vergile dit, *ub. orioz si romat*
ou La tourte fuit un orme hant cleué
l'air, vr eny ommez shorq zioz
A tout'heure du jour gemira sans cessen.
ub On dit aussi du Crocodile, qu'il
feind si bien la vois d'un hōme pleu-
rant, qu'il invite à soy les personnes,
& devore les invités. *Dont et vnu*
au proverbe de dire, *larmes de crocodile*,
pour trahison converte d'une pitieuse
mine. Mais nulle baite vravemant
pleure, nonobstat que quelquesunes
jetter des larmes, cōme l'on dit. *Car*
Plutarque affirme, que les cerfs & les
sangliers larmoyent : & que les larmes
des cerfs sont salées, & des sangliers
douces. Il explique la cause de cette
diversité. Les medecins Arabes font
merveilheusement grand cas, d'une
pierre qu'ils nomment *Bezaard*, pour
le plus excellant contrevenin & con-
tre poison qui soit au monde: & disent q
c'est des larmes des cerfs *Oriantaus*,
laquels ayans mangé des serpās, pour
rejeunir & devenir plus forts, antret
dans un fleuve; où ils demeurent plô-

Egl. 1.

Sympos. 7.
cha. 2. & au
liur. descens
ses naturell.

Q. iij

gés fins à la taite, jusques à tant qu'ils
santet la vertu du venin séparée. Ce
pandant ils jettet vne larme, quelque
fois grosse comme vne aveline ou
noysette, qui se fige & andurcit tant,
quelle chet lors que le cerf sort du
fleuve, & on la trouve là. Voyés ce

Liu. trait. 3.
chap. 6.
Livre 1. de
la veter.

Livre 8. cha.

27.
Chap. 163.

Livre 7.

qu'an écrit Avzenzoat auteur Arabe,
& Theomnestre grave auteur de la
medecine veterinaire ou cheualine,
& Pline an son histoire naturelle.
Scribon Large, très-ancien medecin
Romain, samble an faire manciō an
contre les baites venimeuses. Là où il
donne l'ordure de mauvaise odeur
qu'on trouve au coin de l'œil, qui tou-
che le nez du cerf quand il est pris. &
dit, que les chasseurs de Sicile l'ama-
sset diligeamment. Cardan an ses sub-
tilités, reprād Scribon de cela, disant
que cette pierre et coutumierement
trouvec an Pely, region de l'Inde O-
riantale, & nōmpas an Sicile. Iule
Cesar Scaliger samble an avoir parlé
mieux, & plus assurément, an l'exer-
citation 112. contre Cardan. Elle ne se
trouve au cerf (dit il) avant qu'il ayt

,, s'ant ans. Apres cet age elle nait co-
,, tre les os, au coin de l'œil, & se rand
,, éminante quelquefois jusqu'à la
,, bouche, plus dure que cornic. Exte-
,, rieurement ell' est ronde, fort luy-
,, sante, de couleur fauve, ayant quel-
,, ques veines plusnoires. Ell' est si lize,
,, qu'elle echape des dois, & se derobe,
,, de sorte qu'il s'able qu'elle ait mou-
,, remant. C'est vn remede contre ve-
,, nins tres-soudain. On an donne aus
,, pestiferés, avec fort peu de vin: de-
,, quoy ils fuet tant, que vous diriés
,, que le cors se fond tout. Aucuns niet
,, q celà soit larme du cerf, ains vraye
,, pierre: mais on peut voir (si ell' est an-
,, tiere) l'androit par où ell' a été arra-
,, chee de l'os.

Nous ayons bien voulu discourir
vn peu sur cette pierre, tant à cause
de sa reputacion, que d'autant qu'on
la tient pour larme de cerf. Mais tel-
les ne sont vrayes larmes, comme cel-
les que le seul homme rand: ains par
similitude sont ainsi appellees, ne plus
ne moins que l'urleimant & le ge-
missement sont nommés pleurs, & le

rechignement ou Ris batard (tel que nous appelons Cynique, ou de chié) et dit Ris par similitude. Donques le pleur est peculiar aus hommes, aussi bien que le Ris: nonobstant qu'il y aù des personnes, qui jamais ne pleurerent: car aussi s'an et il trouvé qui ne riret jamais. Pline écrit, qu'on ne vit onques pleurer ou tire Phocion. Au contraire, Democrite rivoit, & Heraclite pleuroit de tout ce qui avenoit. Ce sot marques & notes d'une mauvaise nature, comme il dit: tout ainsi qu'an Antoine, fame de Druse, laquelle ne cracha jamais, & an Pomponie poëte consulaire, qui ne ronça jamais: lequelles choses toutefois s'ablett etre propres à l'homme. Nous ansegnerons cy apres par quelles raisons cela peut avenir, car il est bien scant d'expliquer, outre les choses frequantes, celles qui avienct rarement: & maimes leur traité an et vrayement plus plaisir, d'autant qu'elles approchet des miracles.

Lia.7.ch.19.

De ceus qui n'ont jamais ou fort peu
souuant ry: & d'où vient cela.

CHAP. III.

S'Il faut ajouter foy aus histoires,
plusieurs n'ont jamais ry. Premie-
rement Crasse, pere grād de ce Cras-
se, qui mourut ez guerres contre les
Pāthes, fut nommē Agelaste (com-
me on dit) par ce qu'il ne rit jamais.
On écrit aussi, que Phocion ne fut ja-
mais veu pleurer, ne rire, comme no^o
avons dit vn peu auparavant. L'Em-
pereur Numeriā, & Philippe le Jeunes,
jamais ne furet vus tire. Ange Polie-
ciā écrit, qu'an son païs d'Italie, il y ha-
vne familie, qui ha le surnom de ne
rire point. Apollonie Tyanee assura
que Nerva regneroit, de ce qu'il ne
l'avoit jamais veu, ne rire, ne jouēr.
On dit que Caton Censorin ne rid
jamais qu'yne fois : & ce fut pour
voir manger avn âne de rudes char-
dons: dequoy nous avons fait man-
cion cy dessus. Ainsi trouvons nous,
que Lucie & M. Crasse (celuy qui ac-
cusa Carbon) n'ont ry qu'yne fois an-

PLIN. LIB. 7.
CHAP. 19.

LIB. 2. CHAP. 7.

leur vie. On ecrit de Philippe Cæsar, qu'il fut dés le cinquieme an de son age, tant severe & d'esprit si triste, qu'il ne peut onques etre emeu à rire aucunement, par l'invacion de qui que ce fut. On dit aussi de Socrate (tres-renommé pour sa grande sagesse) qu'il etoit toujours de maime visage, ne plus joyeux, ne plus trouble. Platon fut si modeste, qu'on ne le vit jamais rire, sinon moyennement. De-joces, fils de Phaorte, qui pour son e-
 quité fut eleu Roy des Medes, ne per-
 mettoit qu'aucun an sa presance rid ou crachat. Trophonie, ctoit vn ora-
 cle de Jupiter an Lebadie (les autres
 liset, Lelidie) au pais de Bœotie, an
 vne fante sous terre, duquel on racô-
 te cette merveille: que qui y avoit e-
 té demander avis, jamais depuis ne
 rioxyt, ayant toujours l'esprit traualhé
 & triste. De cette fable peut etre pris
 ce qu'on dit du puis S. Patrice an Hy-
 bernie, ce dit Erasme: auquel ceus
 qui ont eté, ne peuvent jamais plus ri-
 re, d'autant que de là (diset aucuns)
 on voit ou oyt, ce qu'on fait an anfer,

Alex. d'Alc.
liu. 6

Chil. 1. cent.
7. adag. 77.

comme là etant son antree. Ainsi af-
firmet quelques vns, que Lazare frere
de Marthe & de Magdeleine, depuis
qu'il fut ressuscité & revenu des an-
fers, ne fut jamais veu tire. Quelle
peut etre la cause de cecy? Le dirois
volontiers, que tous ceus-là ont eté
fort tristes & melancholiques, ou de
nature, ou par accident. Car l'humeur
epais & terrestre (tel que nous disons
être le suc melancholique) et tardif
au mouvement & à l'alteracion: d'aut-
tant qu'il est sec, rude & pesant. Pour-
ce tous les melancholiques sont plus
ou moins constans, fermes, roides, &
opiniatres: ils ne se souciet guieres
que des choses serieuses, ne prenet
plaisir aus ridicules, & n'an sont pas
emeus. Car ce sont choses legieres
& qui n'ont analogie ou proporcion
, avec leurs espris graves. Pline dit Li. 7. ch. 19.
„tres-bien de leur condicion: Cette
„tansion d'esprit, quelquefois deviêt
„rigueur & affreuseté de nature, dure
„& impnable: & ote les humaines
„affeccions. Les Grecs, qui an ont eu
„l'experiance de plusieurs, appellez

„telles jans *Apathes*, c'est à dire exams
„de passion. Maimes (qui et chose
„mervelheuse) la plu-part des aucteurs
„de sagesse, ont eté tels: comme Dio-
„gene Cynique, Pyrrhon, Heraclite,
Timon, &c. Ce dernier fut si triste,
qu'il fuyoit la compagnie des hom-
mes, comme vn Lougatou: dont il
fut surnommé *Misanthrope*, c'est à dire
haineus des hommes. Il appert de
cecy manifestement, combien et
vray ce que nous avons dit au pre-
mier livre, la severité etre la grand
peste & destruccion du Ris. Car ceus
qui sont reduis à l'apathie des Stoi-
ques, yuides de toute liesse, ne sont
aucunement tantés des choses ridicu-
lles. Et c'est d'autant, qu'ils sont peu
ou point emeus d'aucune passiō d'es-
prit, n'ayans les cœurs ne mous ne la-
ches, ains durs & ferrés de nature. Ité
ceus qui ravasset & pāset toujours al-
heurs, les songe-creus, etōnés, crain-
tifs, defians, ou qui desirerextreme-
mant quelque chose, comme les a-
moureus transportés de folie. car tels
ne prenet garde à choses ridicules,

Chap.4.

ouils n'an sont rien emeus. Certainement il y an ha, qui parvienet à telle fermeté & roideur (pour ne dire, rudesse) qu'ils ne peuyet facilemēt etre marris, ne joyeus, de chose que ce soit. Au contraire, ceus qui sont fort anclins à rire, sont mous & ployables, phlegmatiques, ou sanguins, dous & paisibles, pitoyables, joyeus & ebaudis. Tels s'emeuvet soudain de quelconque occasion : comme aussi bien tôt on les void appaisés & variables an leurs affeccions. Celà proviēt d'un naturel tandis, qui ressot facilemēt toute impression d'autant que (comme disent les physiciens & Medecins) toute substance subtile & lache, et plutôt alteree, que n'est l'épaisse & serrée. Il ne faut donc pas s'emerveiller, si aucuns sont d'esprit tant sever & austere, qu'ils ne s'emeuvet des choses plaisantes, & par consequant ne riet jamais, ou bien tard : maimement veu qu'il s'amble, que aus melanochlcs l'esprit extravague, & et presque dehors, s'alienant du cors, faisant des chateaus an Espagne, comme on dit

mrob

254 LE TROISIEME
 an proverbe. Parquoy ils sont fort taciturnes, mornes, & reveurs. Il n'y a rié toutesfois qui ampeche, q̄ tels ne soient robustes & valhans, preus, courageus, & magnanimes, voire (si nous

Livre 3. des part. des animaux. ch. 4.

courageus & valhás, le cœur et petit, épais & dur: aus bautes craintives & fuyardes, il et grand, mou & lache: comme au rat, à la belette, au lievre, counil, cerf, âne, &c. Ces propos con-

firmet, ce que nous avons dit au premier livre, que la construccion ou batiment du cœur, fait beaucoup à recevoir facilement ou difficilement les affections. Car, comme nous avons

là demoutré, le cœur moulet, tandre & lache, et promptemāt resolu d'vn grand' joye, jusques à evanouyr, & maime à mourir. Au cōtraire, le cœur dut & serré, et plus emù de la chose triste, que de la joyeuse: dōt il etouffe plus aisement sa chaleur naturelle. Voyci comme il an va. Au rancontre de quelque chose plaisante, le cœur promptemant se dilate: qui et autant que dire, le cœur an reste emù. dont

Chap. 11.

Chap. 12.

dont à ceus qui ont le cœur ample, lache, & moulet, echapet beaucoup d'espris. Le cœur petit & dur, se dilate mal-aysemant, & ses espris n'y sont facilement emeus : d'autant qu'ils sont pressés dans vn vaisseau etroit. Au cœur plus grand, la chaleur et moins vehemante (comme nous avons an-
segné au premier liure, suyvat Aristote) & y ha moindre quantité d'espris, an propotion de l'autre. Dont aussi il y ha moins d'affaire à emouvoir & agiter ceus-cy, d'autat qu'an vn ample lieu, les espris ne sont pas foulés. Or non seulement les jans de cœur, & magnanimes, ont été pour la plus-part melacholiques, ains aussi les plus ingenieus & sages, qui ont été principalement auteurs de sapience, comme nous avons dit cy deslus, recitans les paroles de Pline. Ainsi dit Aristote an ses problemes : Ceus qui ont Liure 30. été renommés de grand esprit, ou an l'etude de Philosophie, ou an l'administration de la republique, ou à composer des vers, ou à exercer les ars, tous ont été melacolies,

R

„ & aucunz d'iceus tellement,
 „ qu'ils an ont été transportés de fo-
 „ lie: comme antre les Heroës & plus
 „ grans personages (qu'on nomme
 „ *Dimi-dieus*) on dit d'Hercule, d'Ajax,
 „ & de Bellerophon : daiquelz lvn
 „ devint totalemant antagé, l'autre
 „ se plaisoit aus lieus desers. Dont
 „ Homere dit,

*Iceluy-là erant hay de tous les Dieus,
 Erre seul par les champs & solitaires lieus:
 Rongeant son pauvre cœur : & fuyant,
 ainsi comme
 Un sanguage animal, les vestiges de l'hom-
 me.*

„ On an ha trouvé plusieurs autres
 „ du ranc des Heroës, qui ont de mai-
 „ me été malades. Et des derniers tās,
 „ nous avons antandu, que Empedo-
 „ cle, Socrate, Platon, & plusieurs au-
 „ tres personnes notables, ont été de
 „ cet humeur: & aussi la melheur part
 „ des poëtes. Car cette maladie tra-
 „ valhe plusieurs tels personages, à
 „ cause de cette habitude du cots : &
 „ quelques-yns de leur nature an-
 „ clinet manifestement à icelle af-

„ fection : mais praique tous ont été „ tels de nature, &c. Quant à la pru-
dance, on croid qu'elle est causee de
secheresse : tout ainsi que l'humidité
& mollesse fait la niaiserie. Car pour
telle raison, les hommes sont volon-
tiers plus sages que les fames, & les
hommes d'age que les anfans. D'ot He-
raclite samble avoir bien dit, *l'ame sei-
che, esprit tres-sage*. Platon aussi l'a vou-
lu, disant que l'ame à cause de l'umi-
dité du cors, oublie ce qu'elle savoit
auparavant que d'être retrainte & at-
tachée au cors, mais à mesure que de
jour à autre le cors se desséche de
plus en plus, l'ame se moultre plus sa-
ge & plus savante. Pource les anfans
plus secs de nature, expliquent les dōs
& graces de leur esprit, plus-tôt que
les moulets: voire quelques-vns trop
tôt, laiquels nous disons être d'esprit
precoce (c'est à dire, meur devant sa
aison) & qu'ils ne sont de duree pour
vivre longuement. Car au tels cors il
y ha peu de l'humidité, qui cause la
longue vie. Donq si c'est la secheres-
se, qui conduit l'esprit à prudence,

Au Timée.

R ij

258 LE TROISIEME
comme l'humidité cause la sortie, il
s'ansuit que la grand' secheresse fera
la grande prudance, & la moyenne
rabattra autant de la parfaite prudâ-
ce, qu'elle sera participante de large
humidité. Or les mous, comme fa-
mes & anfans, ne sont pas seulement
peu avisés, & moins sages, ains aussi
sont emeus fort aisemât de toute oc-
casion, soit elle triste, ou joyeuse. Ce
que appert clairemant ez anfans, le-
quels s'ejouïssent ou fachet de plu-
sieurs choses, qui ne les emouvroint
aucunemât s'ils etoient pl^o agés. L'in-
constance provient de la maime cau-
se: d'autant que la mollesse samble i-
nepte à agir, & tres apte à patir. Or
toutte affection et passion. Dont s'il
y ha eu quelques hommes prudâns
& ingenieus, qui n'ont rien eté, ou
fort peu emeu des passions de l'esprit
(maimes de celles qui epanouïssent le
cœur, comme le Ris & la lielle) il et
vray-famblable, qu'ils ont été melan-
colics : c'est à dire de complexion
froide & seche. de quoys aussi je con-
jecture qu'ils ont été grailles & mai-

gres, ayas les cœurs petis, durs & ser-
rés, lequels etoient plus facilement
emeus des choses tristes, que joyeu-
ses. Que la chaleur, outre l'humidité
copicuse, fasse grandemāt à la joyeu-
seté, Aristote l'asseigne, disant: La Liu.30.
chaleur cause assurāce & lieſſe. & par probl. 1.
tāt les anfans sont coutumiercimāt
pl^o joyeux, & les vielhars pl^o tristes.
Car ceus là sont chaus, & ceus-cy
frois. Aussi apres le jeu d'amours,
praique à tous hōmes l'esprit et ab-
batu, & an devient triste: pour ce
qu'ils sont non seulement desſe-
chés, ains aussi refroidis, par la sou-
traccion d'vne sustance nécessaire
aus parties. Dont si quelqu'vn, ou
de nature, ou bien par accident, a la
secheresse jointe à la froideur, tel se
moutrera toujours triste, & inepte à
joyeuseté. Laquelle condicōn ou co-
plexion et fort elognée du bon natu-
rel humain: & predit vne courte vie
& mauuaise santé. Pourtant Pline ha
tres-biē dit, que ce sont marques d'un
mauvais naturel, comme an Antoine
fame de Druse, de n'avoir jamais cra-

R iij

ché, & c. car on n'estime la nature très-bonne de chaque chose, quand ell'exerce bien ce qui est propre à son espece. Si donc le Ris est approprié & dédié à l'homme, celuy qui s'en abstient du tout, n'a point la symmetrie & la moderation de la température ou complexion humaine. Outre ce, la corpulence l'enseigne suffisamment, car chacun approuve & loue l'Eufarcie, c'est à dire, l'être moyennement charnu.

Or cette condition n'est trouvée, que

ez cors humides & chaus. Le contraire et pour les melancholiques, lequel à raison de cela sont grailes (comme dit et) secs & durs, n'ayant pratique riē pour dire que ners & os. L'ajoute ancores, que tēperature ou complexion. Ainsi cors (ainsi que Galen a bien amplement remoutré, suivant Platon & Aristote, au vn traité qu'il a fait express) sont de beaucoup plus excellentes & aggréables ez sanguins, qu'ez melancholiques. Car les sanguins sont tēperature, naturellement dous, gracieux, pitoyables, misericordieus, humains, courtois, liberaus, civils, affables, faciles,

M. l'ouvert
ha ce mct
familier,
pour dire
tēperature
ou complex-
xion. Ainsi
dit on la
trampe du
fer, & de
l'acier, an
famblable
finis. acio,
pour dire
tēperature.
& le vin et
pour tam-
pere.

& traitables, hardis, amiables, ac-
compagnables, & de bonne chere:
de quelles cōdicionis & vertus, le vray
naturel de l'homme et naivemāt ex-
primé. Au contraire les frois & fées,
forlignans & etrangés de la condi-
cion humaine, sont pour la plu-part
& naturellement à pres, rudes, cruëls,
inhumains & atroces, chiches, farou-
ches, brusques, difficiles, craintifs, o-
piniatres, inexorables, solitaires, &c.

Dont si quelqu'un met an avant, que
des Agelastes il y an ha eu, non scu-
lement de fort prudans & ingenieuſ,
ains aussi bonnes jans, & de louiables
meurs, qu'il oye la reponce que So-
crate donna à ses disciples, pour
le Physionomien: duquel ils se mo-
quoint, par ce qu'il avoit jugé leur
maitre (qu'on estimoit le plus con-
tinant & chaste de son rams) etre
palhard. l'etois (dit-il) tel de natu-
re: mais la Philosophie m'a ansegné
autres meurs. Ainsi nous n'avons e-
gard, qu'à la complexion & inclina-
cion naturelle: & disons avec Aristot-
te, que les su-nommés grans per-

R iiiij

sonnages, ont eté praiqué tous tels de nature. Par ce discours, assés prolixie & malé, il n'appert pas seullement, pourquoi quelques vns sont ineptes à rire, ains aussi d'où vient que les vns y sont plus promptz, les autres plus tardifs. A quoy nous ha constraint la maniere d'ansegner, veu que les contraires opposés lvn à l'autre, sont mieus eclarcis, & des contraires et maisme discipline. Mais par ce qu'il y peut avoir quelques restes de cette question (je dis de celle qui propose, le Ris etre plus familier aus vns, que aus autres) pour suivons le surplus brievement & à part.

D'où vient que les vns rient plus souvent, & soudain, que les autres.

C H A P. IIII.

Le panse qu'il appert suffisamment de ce qu'a été dit, ceus tire plus aisément & plus souvant, qui sont bien nés, & d'heureuse complexion.

Ce que avient de la quantité du sang
loüable, pur, net, clair, & plus sub-
til que gros. Car le sang etant vi-
cieux & mauvais, grossier & trouble,
ou maimes en petite quantité, il
faut necessairement qu'il en avien-
ne du contraire. Parquoy les mal-
habitués & malades, ou qui relevet
fraichement de maladie, les mal-
fains & melancolics, ne rict pas vo-
lontiers. Et c'est d'autant, que les
vns ont peu de sang, les autres l'ont
grossier, & les autres mal net. Dont
aussi ceus qui s'adonnet du tout à
l'estude, & contemplacion, ou à quel-
que grand affaire, praique tous sont
agelastes, tristes, rudes, severes, & de
sourcil ranfrongné : par ce que la
vertu vitale etant affoiblie, par la co-
sumption des espris, il leuff este peu
de sang, & iceluy est grossier com-
me attrabilaire. Au contraire les an-
fans & jeunes jans, qui n'ont point
de soucy & sont en bon point, on
les trouve proims à rire, d'une face
joyeuse, ouverte, galhardie, & plai-
sante. Par malme raison les fames

264 LE TROISIEME
généralement, riet plus souvant &
plus aisément que les hommes, & les
gras que les maigres. Car les gras &
les fames, angeandret beaucoup de
bon sang, duquel provient beaucoup
de graisse, si on se traite bien, an repos
& tranquilité d'esprit. Il faut rappor-
ter à cette classe & ordre, ceus qui
ont large poitrine, & qui abondet an
chaleur. Car on void ceus là plus
anclins au Ris, & quand ils s'y ruët
facilement sont transportés du ca-
chin, d'autat que par cette conforma-
tion, beaucoup d'espris peuvet mó-
ter an haut. Or que le Ris soit emeù
de l'abondance de la chaleur, & du
sang, on le peut confirmer par l'autorité
de plusieurs. Melet première-
ment au livre de la nature humai-
ne, Le Ris (dit-il) est appellé des
Grecs *gelos*: & on interprete *gelos*
de *hele*, qui signifie chaleur, car ceus
qui sont chaus, on les tient pour
fort anclins à rire. Et an vn autre
lieu: *Hæma* (qu qui signifie sang) et dit
de *ætho* qui signifie ie brûle. Car il
et le plus chaud de tous les hu-

„meurs qui sont an notre cors: &
„ceus aiquels le sang abode, leur es-
„prit et plus joyeux. Il samble aussi
qu'Homere veulhe dire, que le Ris
provient de quantité de chaleur, où
il appelle le Ris *asbeste*, c'est à dire, que
lon ne peut etaindre. Hippocras rap-
porte aus elemans la cause, que des
hommes les vns sont tristes, & les
autres joyeux. car (comme il veut)
ceus qui ont le sang purifié, sont le
plus souvent riars, vermeils de visa-
ge, & de beau teint. Et la raison pour-
quoy la quantité & bonté du sang,
communement rand l'homme joyeux,
c'est que tel humeur et plus que tout
autre convenable à nature: dont na-
ture an etant ebaudie & joyeuse, a-
quiesce mieus au Ris. D'avantage du
sang benin, clair & subtil, qui soit co-
pieus, se font beaucoup d'espris clairs
luysans & remuans. Or ce sont les es-
pris qui agitent le cœur, après que l'ob-
jet les a emeus: ce qu'ils anduret faci-
lement. Donqs il appert manifeste-
ment, que les plus savans & expers
Physionomiens, ont traibon avis de

panfer que le Ris debordé signifie abondance de sang : & que les causes de l'escruse, sont toutes celles qui angeant beaucoup de sang. Qu'ainsi soit, le vin peu trampé (en moyenne quantité toutesfois) etant le front, & raud l'homme joyeux : d'autant que d'iceluy procede le bon sang. Parquoy il est bien dit, *Le vin rejoysant le cœur de l'homme*, car il ote evidamment toute tristesse & facherie. Dont Zeno souloit dire (comme on le raconte) tout ainsi que les lupins amers, deviennent doux pour avoir trampé en l'eau, ainsi l'homme s'adoucit par le vin. Et Ga-

n Que les
meurs sui-
ver la com-
plexion du
cors.

len au livre ⁿ su-nommé, prononce que le vin beau sobrement, allegé de toute facherie & tristesse. Mais cela et merveilleus, que pour avoir trop beu, les vns rient, les autres pleurent : vu qu'une maime chose ne peut de sa nature produire contraires effais. Nous eplucherons d'avantage cette question au chapitre suivant (de l'avvis principalement d'Aristote) par ce qu'elle semble appartenir à ce fait,

ob aya nodiis ino anelmonoum

*Pourquoy et ce, que du vin les vns riet,
les autres pleuret.*

C H A P . V .

LE vin beau sans mesure, angeandre
diverses meurs, randant les hom-
mes ou plus dous & traitables, gra-
cieus, humains, facecieus, pitoyables,
plaisans, joyeus, bouffons & badins:
ou tout au contraire, audacieus, te-
meraires, furieus, coleres, mutins, noi-
seus, queteleus & bateurs, quelques-
vns mornes, pesans & andormis. Ce
que on peut plenemant antandre, an
prenant garde aus yvrōgnes, cōmant
le vin les change par degrés. Car fil
se prand à vn de nature froid & tac-
turne, qu'on nomme *Saturnien*, an luy
donnant à la taite vn peu galhardes-
mant, il le rand joyeus, & l'excite à
deviser. Passant outre à le coiffer, il
luy fait avoir plus de paroles, que
n'hav n charletan, le randant asseuré
an babil & antretien, voire disert &
eloquant: dont le Poëte dit,

Fœundi
calices quem
non fecere
disertum?

*Qui et celuy qu'apres boire d'autant,
Ne soit disert, plaisant, & caquetant?
S'il continuë à faire Carans, il de-
vient audacieus, pret & deliberé: puis
an poursuyvant ce train, il devient
outrageus & petulant: puis comme
anrage & forcené. Mais an fin sur-
monté totalemant du vin, il se rand
hebeté & assoty. Vray et, que comme
quelque-svns an continuant la be-
vette, changent de meurs, & devienet
autres coup à coup, selon la mesure
du vin, ainsi il y an ha de si fort habi-
tués an chaque fasson de meurs, qu'ils
ne peuvet être changés autremant.
Car tel qcettu-cy et toujours durant
son yurognerie, tel et quelqu'autre
de sa nature: savoir et, lvn babilhard,
l'autre egaré de sans, l'autre piteus ou
pleureur. Tellement que si on ne co-
gnoit privement le naturel des per-
sones, on y et souvent trompé & abu-
sé: prenant celuy-cy pour yvre, qui
ne l'est pas, & celuy-là pour sobre, qui
est bien yvre. Donques le vin change
les meurs, selon le sujet qu'il rancon-
tre. Car, cōme dit et, les vns devienet*

pleureurs , comme celuy lequel Homere fait ainsi parler :

On dit , qu'il sort de mes yeus vn grand
pleur , et nomme obinsonnart

Quand Bacchus m'ha vaincu de sa li-
queur.

Les autres sot fort tristes (sans pleurer, toutesfois) & taciturnes, maimant des melancholies ceus qui sont pansifs outre mesure, & comme ravis. Il y an ha que le vin rād brutals amoureus : de sorte qu'ils n'auront pas honte de baiser, maimes devant les jans, telle qu'un homme sobre ne voudroit avoir baisé à cachettes, à cause de sa laideur. Cheremon disoit à ce propos, que le vin s'applique & accommode aus meurs du beveur: & qu'il rād contraires, non les choses qui sont de maimes, ains les dissamblables. cōme le feu remollit certaines choses, & andurcit les autres : savoir et, il fond la glace, & andurcit le sel. Ainsi le vin rād plus habiles les tardifs, & retarde ou apesantit les mōbiles. Ou comme le bain deroidit & rād souples les cors durs & ferrés,

liup

an les faisant plus habiles: & affoiblit
randant vains & fletris les cors mous
& humides: ainsi le vin an detrapant
l'interieur de l'homme, le change di-
versemant. De cecy on peut facile-
ment antandre, combien sagemant
Platon conseilhoit, que les anfans a-
vant l'aage de dis & huit ans, ne beuf-
set point de vin: remoutrant que le
vin n'avoit eté ottroyé de Dieu aus
hommes, que contre la rudeesse & au-
sterité de la vielhesse: comme vn bon
remede, à faire rejeunir & oblier les
facheries, & que l'esprit rude famol-
lissant fut plus traitable, comme le fer
se remollit au feu. Car la vielhesse et
dure, austere & pleine de chagrin: nō
pas à raison des ans propremant, ains
à cause de la complexion, qui est deuë
à tel age. Car comme l'adolesfance
et chaude, & abonde an sang: ainsi la
vielhesse ha peu de sang, & est froide.
Parquoy le vin est propre aus vieus,
daiquels il revoque la froideur à cer-
taine commoderacion ou symmetrie
de leur chaleur. Mais à ceus qui crois-
set ancores, il est tres-nuysant: d'autat
qu'il

Liu. 2. des
lois.

qu'il échauffe outre mesure leur nature boulhante, & fort emuë, les stimulant & aguillonnant comme fureus, aus demesurés & debordés mouvemans. Or que aucun soint cōcités du vin à rire, les autres à pleurer, il ne le faut pas seulement attribuer à la complexion du cors, cōme nous l'avons proposé, ains aussi doit etre à bon droit rapporté à la nature du vin. Car ceus qui s'an ramplisset, si le vin est excellant & sutil, s'ils sont de bonne complexion, & ont quantité de bon sang, ils se demenent tant de rire, & sont tellement decontenacés, represantans diverses gesticulations, ou mines de leur cors, qu'ils aiment rire ceus qui les voyent. Car de tel vin, la chaleur naturelle et augmātee an quantité: dont le sang anclos dans les vaisseaus, an et agite. Au cōtraire, ceus qui ont beu du vin gros, epais, trouble & au bas (maimement si de leur complexiō ils sont plains de sang vicieux, ayant an soy beaucoup d'amertume, aigreut, & suc noyrate) ils ne sont emeus à rire, ains plutôt à

S

noise & à riotte, fureur & rage, quelquefois à pleurer. La raison et prai-
que semblable de ceus qui sont ma-
lades d'humeur melancholique, dai-
quels on void les vns pleurer, les
autres rire, à ce les contraignant la
nature du mal. Mais d'autant que ce
propos, outre ce qu'il appartient au
traité du Ris, peut donner grand e-
clarissement au discours comman-
cé, il an faut parler plus au long, com-
me nous ferons au chapitre suuyant.
Ce pandant je ne veus mepriser, ce
qui ha eté veu an cette ville de Mó-
pelier, depuis peu de tams an-sa.
Vne fame vaive, de bon age, non
sujette à maladies, pour avoir mangé
des potirons vn soir à son souper, fut
toute la nuit suuyante, comme folle
de rire & de chanter, sans autre mal
ou changement qu'on y appersut.
Neantmoins on luy fit plusieurs re-
medes. Landemain celà luy fut passé.
Elle disoit avoir songé, qu'elle rioit :
& ne se souvint autrement, de chose
qu'on luy eut dit ou fait. M. Hollier,
tres-savant medecin de Paris, racô-

te ez commandaires de sa pratique
(là où il traite de la suffocation vte-
tine) de deus filhes dvn presidant
de Roian, qu'on voyoit rire durant
vne heure ou deus, fort dissoluëmât,
toutes & quantes fois la matrice leur
montoit an haut. Et nous an avōs vù
quelques-vnes de maimes.

*Que des melancholiques les vns riet,
les autres pleurez.*

C H A P. VI.

NOVS avons demoutré vn peu Chap. 4. &c.
au paravant, que la melancho-
lie naturelle, qui et ancor dans les
bornes de la santé, et annemic du
Ris: jasoit qu'elle puisse randre les
personnes ingenieuses, prudentes, &
magnanimes. Mais la maladie, qu'on
appelle *Melancholie, & Manie*, de tant
qu'elle et contre nature, & depand
communement de la bruleure des
humeurs, produist aus espris des hō-
mes divers effais. Daiquels nous ne
toucherons icy, que ceus qui servet

S ij

à notre affaire ce sont, le Ris & le pleur. Des melancholiqs (dit Paul *Li.3.cha.14.* *Æginete*) les vns riet toujours, les autres toujours pleuret. Hippocras *Aphor.53.* juge moins dangereus, & plus gue-
rissables ceus, qui ont la folie de tire, car il prononce, etre plus dangereu-
se celle qui est studieuse. De ces deus
effais, samblet avoir donne vn ra-
re example, deus excellans Philoso-
phes, Democrite & Heraclite : dai-
quels lvn riet toujours dequoy
qu'il avint, & l'autre an pleuroit.
Mais le tres-prudent Hippocras te-
mogne an ses epitres, ayant eté ap-
pellé des Abderites pour guerir De-
mocrite, de sa pretandue folie, qu'il
n'etoit point fou, ny reveur, ains le
plus sage homme de son tams. Or
par quelle raison il avient, que des
fous les vns sont joyeux & anclins à
rire, les autres (qui font la plus
grand part) tristes, mornes, & pleu-
reurs, Aristote l'ansegne par l'exam-
ple du vin, duquel nous sommes
servis cy-dessus. Le fait et tel : La
maladie qu'on appelle melancholie

Livre 30.
probl. 1.

(c'est vne alienacion d'esprit, sans fievre) et faite de l'abondance de l'humeur melancholique, lequel est la lie & le limon du sang. Si cet humeur, ou quelque autre, se brule & devient Bile-noire, il excite la Manie, autrement dite Rage. Ce sont maus divers, & qui ont differantes fassons, selon que l'humeur est froid ou chaud. Car le froid cause plusieurs facheries & angoisses d'esprit: le chaud donne assurance & liesse. Dont si les humeurs melancoliques, faisans la maladie ditte melancholie, sechauffet, l'homme devient plus joyeux & audacieus. An la Manie ou Rage, tandis que l'humeur brule, on y apperoit quelque liesse & fureur: l'humeur etant brule, & comme reduit au sandre, par ce qu'il brule moins, la folie n'est plus si temeraire que au paravant. Quand an fin l'ardeur, cesse l'homme et plein d'angoisse, tristesse, & chagrin, aimant d'etre solitaire. Pour lors et faite l'espece de folie, qu'on nomme

S'ij

me studieuse. Donques on void (dit Aristote) divers & inegaus melancholiques, d'autant que la force de la melancholie est diverse & inegale. Cat elle peut etre grandement froide, & fort chaude aussi. dequoy il appert, qu'elle peut recevoir diverses qualites moyennes, & an divers degrés. Or l'espece du Ris excitee de melacholie, pour certain doit etre des mal-saines, daines quelles nous avons parlé au segond livre. Et tel et (ou peu s'en faut) le Ris cause de douleur, auquel il n'appert rien de plaisant, qui joint au triste, fasse le ridicule. Parquoy à bon droit nous le disons batard, d'autant qu'an sa matiere on void manquer l'autre partie. Mais il nous an faut parler au suuyant chapitre plus particulierement.

Chap.3.

*Sauoir-mon si quelqu'vn an se doulant
peut rire.*

CHAP. VII.

I y ha certaines especes de Ris, qui semblent proceder de douleur : comme il appert de ceus, qui pour le diaphragme blessé, ont vn Ris mortel: ou qui sont piqués d'vn tarantule, &c. A tel Ris peut etre semblable, celiuy qu'on represante maugré soy, quand on est frappé contre le dos ou talhant de la jambe, auquel androit il n'y ha point de chair : ce que j'ay souvant eprouvé. Du coup on fait vne tres-grād' douleur, & on rid néanmoins, comme quand on est chatouillé. C'est que telle douleur, etant communiquée au diaphragme (ainsi qu'il est vray-semblable) on fait vne grimace risolice, non autremant que quād soudain on antre dans vn bain fort chaud, ou bien froid. Car le chaud & le froid deplaisent également, & font fremir de leur rancōtre. Ainsi quand on manie vne playc, ou qu'on fait

S iiiij

278 LE TROISIEME
quelque legier mal an jeu, nous plaignons de la douleur, comme an riāt.
Ainsi le chatoulher, quoy qu'il soit deplaisant, nous cōtraint à rire. Mais
ancor sans attouchement, le Ris peut être emù, à raisō de quelque douleur
ou facherie, nō de cors, ains d'esprit.
Qu'ainsi soit, ce Ris Sardonien plein
d'amertume, duquel nous avons trai-
té au segond livre, et principalement
avec tristesse, colere, & depit. On
pourra dire, que c'est vn Ris feind &
contrefait à nottre plaisir. car telle cō-
tenance de bouche, & la trogne du
visage, peut être contrefaite ainsi que
nous voulons, cōme il a été suffisam-
ment remoutré au premier livre. Ce-
lā et vray : mais aussi quelquefois de
la poitrine sort vn Ris constraint, &
non volontaire, quand l'esprit et ex-
tremement angoissé de quelque fa-
cherie. Je peus confirmer cecy d'un
bel exāple. Quand les Carthaginois
euret demandé la paix, & qu'il etoit
mal aisē d'assambler l'argeant qu'il
leur falloit payer, etans épuisees les
finances par la longueur de la guerre:

Objection,

Reponce,

la Cour pleine de deul & de tristesse, on dit que Hannibal se rid. Hasdrubal le reprind aigremant, de ce qu'il avoit ry, an cette misere & calamite publique, luy maimemant qui estoit cause de ce deul & lamantacion. Auquel Hannibal dit, Si, comme on void des yeus la fasson de mon visage, on eut peu voir celle du cœur, il vous apparoitroit facilemant, que ee Ris par vous repris n'est d'vn coeur joyeux, ains praique forcené du mal qu'il fent. Mais comment peut avenir celà? Qui aura bien antandu, ce que nous avons demoutré au premier Chap.14. livre, il le pourra coprandre aisement. Car là nous avons prouvé, que le Ris et suscité de joye & de tristesse ensemble: & que le minois de la bouche (voire praique de tout le visage) et de maime aus pleureufs, que aus rieurs. Daquelles propositions ja ressuës, on peut colliger & conclure, que tât la tristesse, comme la joye, peuvent fassonner le Ris. Toutesfois Chap.19. (ce que nous avons aussi demoutré) Chap.14. la joye surmonte an l'affection risifi-

que, comme la chose et plus joyeuse que triste. Ha ce donq eté le seul deplaisir, qui ha meu Hannibal à rire? Non, à mon avis: cat il y avoit quand & quād l'esperance, laquelle toujours accompagne les hommes valhans & magnanimes, comme les coüars & pusillanimes sont d'ordinaire an deßiance. Or nous avōs ansegné au pre-mier livre, que par l'espōir (qui jamais ne manque à jāns de cœur) il avient praique le maime, que de liesse. Car le cœur s'épanit doucement, comme s'il vouloit embrasser l'objet que l'espōir luy presante: & le cœur s'emeut de panser au bien qu'il pretand, autāt (peu s'an faut) que du bien presanté. Puis donc que l'espōir dilate, & la tristesse an comprimant ferre le cœur, ces deus passions melees ansamble, peuyet avoir emeu le Ris à Hānibal. Nous y pouvons ajouter la raison, qui depand de la confession d'Hānibal. On dit qu'il repondit, son Ris avoir eté, nō d'un cœur joyeux, ains praique forcené: ce qui et fort vray-sambla-ble. Cat nous avons remoutré vn peu

Chap. 6.

auparavant, que des fous, maniacles & furieus, les vns pleuret, les autres riet : & il avient quelquefois d'vne grieve tristesse, & d'vne rage, que le coeur an sera grandement trouble, à cause des vapeurs & fumees melan-choliques, qui le travalhet, nō pas af-siduëllament, ains par intervalles. De là (sans doute) peut avenir, qu'il ebrâ-lera fort le diaphragme. Or au mou-vement de ces deus, s'ansuivet facile-māt toutes les autres choses que l'on requiert au Ris. Mais ce Ris qui pro-vient de douleur, ne merite d'etre dit vray & legitime: veu qu'il suit tāt seu-lemant l'impetuosité du cœur, sans aucune raison, ou propre occasion qui soit presante. Donqs il est batard, puis que l'antiere definicion du Ris ne luy appartient pas.

Aus sudittes questions & proble-mes du Ris plus familier au vns que aus autres, & à quelques vns fort visi-té, nous ajouteronz cettuy-cy pour le dernier: pourquoy on dit commun-ement, *La ratelle fait rire*, lequel proble-me suivra bien ces propos, d'autant

Chap. 6.

que de la rate provient quelquefois
vn Ris batard & Sardonien , ainsi
que nous expliquerons au chapitre
suivant.

Pourquoy dit-on que la rate fait rire.

CHAP. VIII.

Splendide-
re facit, co-
git amar-
iccur.

Chap. 6.

On allegue vulgairemāt ces vers
d'vn pentametre Latin ,
Le *Ris de la ratelle* vient ,
Et l'amour du foye prouient .
De laquelle fantsance il est finifié ,
le siege de l'amour etre au foye , & ce-
luy du Ris an la rate . Quāt à l'amour ,
ce ha eté vrayemant l'opinion de
Platon , que nous avons refutée au
premier livre : au moins nous l'avons
autrement interpretee , disans que
l'amour ne se rapporte à la faculté
vegetative , laquelle est deuē au foye :
sinon que vous preniez l'amour , pour
vne volupté & appetit d'angeandter .
Car l'amour propremāt ditte , et vne
affection particulière , & vn mouve-
ment du cœur , ne plus ne moins que

la haine, comme les contraires sont naturellement an vn maime sujet. Liu.1.ch.9.
Nous an avons prouvé autant du Ris:favoir et, qu'il ansuit certaine af-
fection & mouvement du cœur: &
avons ansegné , quel et ce mouve-
mant. Donqs pourquoy dit on ,
La rate fait rire , comme si l'ouvroyt
& le siege du Ris etoit an la rate, ou
que la rate fut instrumát du Ris? Pline Li.11.ch.37.
ccrit, que aucuns ont pansé, l'etre par
trop anjouë, proceder de la grandeur
de la rate: & que ceus auquels on l'ha
otce, ne riet point du tout. Mais qui-
conque sera versé le moins du mon-
an l'anatomie , antandra facilement
que cela et fort absurde, panser qu'on
puisse oter la rate, sans qu'on an meu-
re, & bien tôt. Car à la rate appartie-
net de si notables veines & arteres,
qu'il seroit impossible (maimes an
l'androit qu'ellc et) d'arreter par au-
cun moyen le flus de sang. Le laisse
à part, combien grand et le besoin &
service de la rate à tout le cors: de
forte que je ne me peus asse ebayr,
de l'imprudence d'Erasistrate , qui ha

bien osé ecrire, que elle etoit an vain:
d'autant qu'on n'appersoit (dit-il) au-

Liure 3. des cun ouvrage ou vſage d'icelle. Il sam-
part. des a- ble qu'Aristote ne s'est gueres forvoié
nimaus,cha. 7. de cette fausse opinion, quand il e-

„ crit, la rate etre nécessaire par acci-
„ dant, tout ainsi que les extremans,

„ tant du vantre, que de la vessie. dōt
„ il avient (dit-il) que an quelques vns

„ la rate manque à sa grandeur, &c.
Il et bien certain, qu'on ote le Ris an

otant la ratelle, si vous antandés (cō-
me il et vray) quel l'homme an meurt.

dont ce qu'on dit vulgairement, la
rate pouvoir etre otee aus laquais, &

qu'ils an devienet plus legiers, et chose
controuvee, du tout inepte & ab-

surde. Car ils an mourroît, & par cō-

Li.11.ch.37. sequant deviédroint immobiles. Pli-

„ ne ecrit bien, qu'aucunefois an la
„ rate git l'ampechemant de courir :

„ & que pour ce on la brule aus cour-
„ tiers, qui travalhet le plus : & qu'on

„ atteste, les bêtes vivre apres qu'on
„ leur ha oté la rate par incision. Je

confesse volōtiers, que ceus auquels
la rate s'anfle, & et dure, sont cours

d'halcine, & ne sont bons laquais, à

cause de leur pefanteur: nō pas qu'on
puisse etre privé de la rate.celà et fa-
buleus. Mais pourquoy luy ha on at-
tribué la cause du Ris? Parce qu'elle
et molle & lache, ressamblant à vne
eponge, retirant à soy la porcion du
sang plus grossiere,& bourtbeuse, à la-
quelle se plait la rate, & s'an nourrit.
Ainsi elle et cause de liesse, par acci-
dant. Car de tant plus que le sang et
clair & pur, tant plus et l'esprit joyeus
& gay, comme par cy devant nous a-
vōs ansegné. pour ce que de tel sang
plusieurs espris sont angeandrés, &
iceus reluysans, sutils, & fort agiles: ce
que fait beaucoup à la promptitude
& variété des affeccions. L'humeur
melancholiq et comme vne lie cras-
seuse, fort elongné des principes de
vie, annemy mortel de liesse & li-
beralité, cousin germain de mort
& maladie. Si la rate l'epuise bien,
l'esprit an devient plus joyeus: autre-
māt il et triste & pansif, cōme on void
à ceus qui philosophet. Aussi l'hom-
me et naturellement fort anclin &
attantif à contemplacion, de ce qu'il
habeaucoup d'humeur melâcholiq: à

raison duquel il est estimé le plus prudent de tous les animaux. Car nous avons dessus annoté, que tel humeur fait à la prudence, & au bon antament. Or il étoit bien seant à l'homme, de s'ejouyr & rire : & pour ce il ha eu la rate fort convoiteuse & rapineuse de cette lie : dont par consequant, il ha sa rate fort noire. Car ayant grand force d'attirer l'humeur melancholique, qui d'alheurs et copieus an l'homme, elle ne peut falhir d'etre bien noire. Donqz tandis que celà se pratique bien, l'homme et plus joyeux: mais si la rate n'attire autant de melancholie (ou à peu pres) qu'il y an ha , ou à cause de sa foibleesse , ou qu'il y ha plus d'humeur, qu'elle ne peut succer & eboire, le sang demeure noir (comme aussi sera la rate) & l'esprit an devient triste. Il echait quelquefois, que à cause des opilacions, la lie qui et attiree & anclose dans la rate, ne se peut libremat vuidier. d'ot il s'y fait vne tumeur dure, que nous appellons *Scyrrhe*, menaçant d'hydropisie : à quoy succede vn

amai-

amaigrissement & transiſſement de tout le cors. Voilà pourquoy l'empereur Trajan souloit dire, an detestant & reprouyant les exaccions, talhes, & ſubſides deraiſonables, que le fisc ou domaine du Prince, et comme la ratelle : par ce que tant qu'elle croid, les autres mambres diminuer, ſe fon- det & affoibliffet. Ceus qui ſont ainsi accommodés, n'ont pas l'inclinaſion à rire, d'autant que leur ſang et fort obſcur, groſſier & trouble. Pourtant Flore n'ha pas mal dit, que les ratelus confirmés, ne peuuet rire, ne flai- rer. Mais que dirons nous au poëte Quint Serain, qui attribuë à la rate groſſe & anſlee, la cause de certain Ris ? voicy que chantet ſes vers,

La rate anſlee à l'homme nuit :

Et toutesfous elle produit

Vn Ris inepte : tellement

Qu'elle reſſamble propremant

À l'herbe ditte Sardonie,

Qui faſſant rire ote la vie.

old. Ha-il point voulu ſinifier la ma-
nie ou folie, qui proceſſe ſouvant de
la rate mal diſpoſee ? dont grand hu-

T

Au chap. de
la cure de la
rate.

meur melancholique monte au cerveau ? Mais celà ne feroit pas le Ris Sardonien, tel que nous l'avons decrit au segond livre, qui et de certaine convulsion. Aussi n'y ha-il pas danger de dire icy, que dela grosse rate puisse avenir convulsion : sil et vray (ce que tient notre Galen) que l'humeur melancholique fait aisement le haut-mal, dit an Grec *Epilepsie*, qui et vne convulsion vniuerselle de tout le cors. Ainsi le poëte Serain auroit surnommé bien propremant, *inepte*, vn tel Ris. Donques suivant le dire commù la rate fait rire : & le fait toujours par accident, quand elle antretient la pureté & netteté du sang. Autresfois ell' et cause du mechan̄ Ris Sardonien, an causant vne conyulsion.

Sauoir mon, si l'anfant rid auant le quarantieme jour de sa natuïté.

C H A P. IX.

l. 7. ch. 1.

PLINE remoutrant la miserable condicion de l'homme, & que nature luy et maratre, dit fort elegam-

„ mant; Ell' abandonne incontinant,
„ dez le jour de sa nativité, l'homme
„ tout nu, au braire & au pleurer, &
„ nul autre de tant d'animaus et de
„ laissé aus larmes, voire dez le pro-
„ mier point de sa vie. Car quant au
„ Ris, certainement le plus avance,
„ n'est doné à aucun avant le quar-
„ tième jour. Toutesfois nous avons
„ appris, qu'un homme appellé Zo- Li. 7. ch. 16.
„ roâtre, rid le mame jour qu'il na-
„ quit; & que le cerveau luy batoit si
„ fort, qu'il repoussoit la main mise
„ dessus, presage de son savoir futur.
„ Solin, dit le semblable, que la pre-
„ miere vois de ceus qui naissent, et le
„ brayement, car le fanticement de la
„ joye et differé jusqu's au quarante-
„ me jour. Mais nous an avons counu
„ vn, qui rid à la mame heure qu'il
„ naquit, savoir et Zoroastre, qui fut
„ incontinat expert an tres bons arts.
Les autres disent, qu'il rid le premier
jour, etant evelhé du sommeil, ce que
fut doublement miraculeus; s'il cr-
yray ce qu'ecrit Aristote, que les an- Li. 7. hist. des animaux chap. 10.
fans cz premiers quarante jours, ne

T ij

riet, ne pleuret an veilhant, ains qu'ils font quelquefois l'vn & l'autre an reposant & dormant. Hierome Garimbett, qui a écrit des Problèmes an Italien, s'efforce de maintenir & interpréter la fantance d'Aristote: mais s'il y avient heureusement, ou non, les autres an jugeront. Je me contenteray de mettre an avant, ce que me samblera meilleur, selon mon jugeant: ayant recherché au préalable, pourquoy la première vois de l'anfant et le braire. Car on ne peut dire proprement, que l'anfant pleure adone, veu qu'il ne larmoye point. Certainement cela est merveilleus, que l'homme étant seul d'autre tous les animaus apte au Ris (qui est son propre an la quatrième sorte) neantmoins luy seul d'autre tous animaus, commence par le braire. Quelques vns disent pour leur raison, que les anfans an naissant, prevoyans & devinans les miseres de cette vie, plaignent leur condicion. Et que les bautes, combie qu'elles naissent à beaucoup pire état, parce que elles ne le counoissent, ne

s'an plaignet pas aussi. Car l'homme
et le plus prudât de tous les animaus.
Aucuns des nottres disct religieusement,
que l'occasion et telle: Comme
ainsi soit que de la faute de nos premiers parans, nous sommes tous su-
jets à peché & à mort, tous ceus qui
vienet au monde, prevoyans cette
calamité, samblet les accuser. Et pour-
ce on dit, que les males criet AA, com-
me se plaignans d'Adam: & les filles
EE, comme voulans dire Eve, qu'ils
counoisset avoir été la cause de ces
maus. Mais à la verité, les anfans n'ex-
primet aucune lettre distinctement;
ains la differance et, an ce que les ma-
les ont le plus souvant la vois forte
& haute, les femelles plus graile; &
l'A, et plus resonnant, graye & haut,
que n'est l'E. De tous ceus qui ont
traité ce propos, Alexandre Aphro-
disien me samble avoir le meilleur probl. 61. liv. 1.

„ avis, quand il dit: Il ne faut ouyr
„ ceus qui estimet, que l'anfat soit cō-
„ traint de plaindre & pleurer, de ce
„ que l'esprit ayant perdu son habita-
„ ciō celeste, commance d'habiter an

T iij

„vn cors erron. Ains les anfans,dez
„aussi tôt qu'ils sont hors du van-
„tre de la maire, commancet à pleu-
„ter, ou(pour mieus dire) gemir,
„d'autant qu'ils s'antet déjà choses
„étrangères , & non acoutumées.
Car dvn cors chaud & mou, où ils e-
toint cōtenus,ils sortet à vn air froid
ou frais. Et de vrayles parties internes
de nōtre cors,jusques au cerveau (le-
quel neantmoins on dit etre froid)
sont plus chaudes que l'air auquel
nous sommes, māmes que celuy de
l'āté an plein midy. Brayet ils point
aussi, etans ebays & surprins de la lu-
miere,qu'ils n'avoint ancor vù? Car
les choses non acoutumées,quoy que
soint aggrefables de leur nature, nous
troublet & eneuvet, sur tout quand
elles sont p̄esantees soudainement
& à coup. On peut ajouter yey l'at-
touchemant des choses dures & ru-
des, à vn cors si moulet , qu'il ne sam-
ble que bave, ou stomeage nouveau,
auquel Galen l'accompate. Car pre-
mierement il et ressu des mains de la
sage-fame : laiquelle ne peuvet etre

si delicates, que le cors de l'anfant, quand elles seroient bien d'une fille de quinze ans, cõtregardees sognes-
fement avec des gans d'aucagne. Mais au cõtraire, les matronnes sont pour la plus part vielles ridées, qui ont les mains seiches, maigres, dures, rudes, & mal-plaisantes. Puis l'anfant et anveloupé d'un linge, qui n'est si mou (pour mou qu'il soit) que le cors de l'anfant. Se faut-il ebayr, que ce cors tandrelet offansé de tant de choses, s'an plaigne an brayant ? Il est tant mou, & ha eté si mollement dans la matrice, que dehors tout luy et dur & rude. Dont cette cy et l'une des principales causes du premier brayement. Mais pourquoy ne rid l'anfant avant quarante jouts, sinon (paravanture) an dormant, ainsi qu'a passé Aristote ? Pouvons nous dire, que n'empas même ce terme là passé, les anfans sont veus tire, jusques à tant qu'ils ayent aquis tant de force, qu'ils puissent aussi marcher ? Car les membres sont fort mous au commencement, & les muscles servans à la vo-

T iiiij

lonté, ne sont guieres fermes an leur accion, à mesure qu'ils se desseichet, ils font mieus leur devoir. Puis donc que le Ris et fait par le moyen des muscles, le Ris de ces petis tandrons qu'ils contrefont ainsi que petis singes, sera des premiers mois imparfait & batard. Ajoutés à celà, qu'ils ne consoivet an leur esprit le ridicule, vù qu'ils ne counoisset des premiers mois, que ce qui est nécessaire à la vie, tout ainsi que les bâtes. Dont ils ne sont emeus d'aucuns objets, soint délectables ou deplaisans, ou de quelque autre condicion: sinon que par l'attouchement. Que dries vous de ce que Aristote dit, que les anfans ne s'antet pour la plus-part quand on les gratté, durant les premiers quarante jours? Dequoy on peut inferer, que ils ne s'antet aussi le chatoulher, qui excite au moins vn Ris batard, cōme nous avons déclaré. D'où vient celà? Pource qu'ils sont fort mous, ils ont le jugement du sans fort confus. Ce

*Li. 1. hist. des
animaux.
cha. 10.*

Li. 2. cha. 3.

*Li. du sep-
tem. au fan-
ble avoir signifié, là où dit: Les an-
temaut,*

„fans ne rient pas, jasoit qu'on les
„chatouilhe & irrite, avant qu'ils ayent
„passé quarante jours. car les forces
„sont hébetees de la mucosité. No^o
accordons bien, qu'ils s'antent fort e-
xactement & delicatement, comme
tous ceus qui ont le cors bié tandre.
Mais la trop grand' mollesse, cōfond
la connoissance de ce qui le touche.
Ainsi et-il de leur esprit, qui trampat
& noyé au grand' humidité, à peine
dicerne il quelque chose, de ce que
les sans appersoivent: comme etat an-
lassé & ambroulhé, ou bien submer-
gé & couvert d'un profond gouffre
d'humeur: l'ame pour lors ne s'occu-
pent qu'à l'exercice de la faculté ve-
getante, dont la vie ne se peut exam-
ter. Elle ressoit bien les especes des
couleuts, & des sōs, mais elle n'y co-
noit rien: dont n'au et emeué, etant
ancores tardive à les comprandre, à
raifon du sudit ampechemant. Tout
ainsi qu'un Fransois qui et parmy des
Alemans, n'antendant aucun mot de
leur langage, neātmoins les oyt bien
& les veid rirc: mais s'il rid point avec

eus: ou ce sera des laivres seulement (tout ainsi que fait vn anfant) jusqu'à tant qu'il ayt comprins & entendu la sénification des paroles. L'anfant par laps de tems diminué de cette grand' humidité, ha son ame plus libre, & les instrumans corporels luy obeïssent mieus. Lors elle commence à user du vray Ris, quand l'esprit confoit le ridicule, & an peut emouvoir le cœur, & les autres instrumans requis à cet affaire. Or que le Ris des anfans ez premiers mois ne soit pas legitime, il est fort aisé d'an juger, si on y prand garde. Car ils ne font que retirer la bouche, tout ainsi que au Ris canin (ou si vous aimés mieus, comme on fait au Sou-ris, qui est de mignardise, careffe, & attrait amoureus) sans aucune agitaciō du diaphragme & de la poitrine, sans aucune secouſe des poumons, & finalement sans aucun son de vois antre-coupee. Et ce Ris ne leur avient pas moins an veillant, que an dormant, comme nous avons souvent observé, contre l'opinion d'Aristote, à laquelle aussi

contredit le bon Hippocras , disant tcm.anfan-
 „,ainsi:Les anfans dez qu'ils sont nés remaut.
 „, ils sâblet rire & pleurer an dormât:
 „, Velhans aussi ils riet & pleuret in-
 „, continât d'eus mémes , avant qu'ils
 „, passet quarâtejours. Quant au Ris,
 cela avient à ceus qui sont d'esprit
 galhard,joyeus,& bien nourris,d'vnç
 abondance de sang & d'espris. Car
 quand ces matieres gagnet le haut,
 elles râmplisset de sorte les laivres,
 qu'il s'an fait vne retraccion, laquelle
 et à la verité plus marque de joye,
 que de Ris. Les anfans peuuet bien
 aussi accommoder ainsi leur bouche
 volontierement,& à leur eciant,con-
 trefaisans le minois des rieurs , sans
 qu'ils an ayet ou appersoivet aucune
 occasion: c'est, que les anfans veulez
 imiter les gestes de ceus qui leurs riet
 & les mignardet an sou-riant. Car le
 „, naturel de l'homme(dit Aristote an
 „, les Poetiqu's) et de savoir imiter
 „, dez son anfance : & differe de tous
 „, autres animaus , an ce qu'il et tres-
 „, idoine à imiter,& de ce qu'il aquient
 „, les premières disciplines an imitât,

„ & que chacun se plait fort à l'imitacion . Puis donq que ceus qui caressent les anfans , font cette mine , les anfans qui les veulet imiter , samblet tire . De mēmes riet ils an dormant , à cause de l'abondance des espris qui retiret la bouche . car ils vset de grande nourriture , etans toujours pandus à la mamelle . dont ils angeandret beaucoup de sang , & par consequant beaucoup d'espris , fut tout an dormant : lequelz par fois se poussans au dehors , tout ainsi qu'ils peuvet remuēr tête , bras , & jambes an dormant , aussi peuvet ils mouvoir la bouche . Mais tantôt nous parlions de cecy plus au long : revenons à notre propos . An fin nous colligeons de ce que dessus , les anfans ne tire point avant quarante jours , non pasmēme de long tams apres , jusques à tant que leur cors ait quelque force . Dont le Ris precoce ou avancé , (lequel nous avons observé an quelques vns avāt vint & cinq jours) n'est pas Ris legitime & vray , ains feind & contrefait cz anfans de grande

vivacité duquel Virgile, grād poète-philosophe, s'amble avoir antandu an son æglogue à Polliōn, disant: ^{Aegl. 4.}

*Commande mon petit anfant,
De cunoître d'vn Rū ta maire:
Laquelle ha eu dis mois durant,
Facheric longue & amaire.
Commande donc anfant petit.
Ceus(ò parans)qu'en ont poche rid,
Dieu de sa table les dedaigne:
Et la Deesse pour compaigne,
Ne les veut auoir an son lit.*

Lequel passage interpretant An-
ge Policiā dit, que celuy qui n'ha tid,
n'est antretenu an vie, parle Dieu Ge-
nius, & par la deesse Juno. Cat on
croyoit anciennement, que chacun a-
voit son Genius & sa Juno, presidans
à sa vie. Ce que Virgile ha voulu sini-
fier, par cette figure de parler, d'au-
tant qu'à Genius (le Dieu de bonne
chere, dont il et dit, *Verses du Vin à
Genius*) la table et consacrée: & à Ju-
no, le lit. ainsi qu'anfegne mæmes
Jun Philargyre, interpretant ce pas-
sage, an disant: Aus anfans nés de
noble maison, on met vn lit au por-

Miscell.
chap. 89.

„ tal de Juno sage-fame, qui et de la
„ mesure de celuy d'Hercules, &c.
„ Donques la table & le lit, sont ar-
„ gumas que l'anfant doit vivre, puis
„ que on les y mettoit dez le cōman-
„ cemant. Or l'homme ha an soy la
„ propriété de rire: dont ccluy qui
„ ne rid, commandant luy peut la vie e-
„ tre vitale, comme dit Ennius? Il ta-
xe par là doctement & sutilement,
l'interpretacion de Scryius gramma-
rien tres-celebre, lequel an lisant le
pronom *qui*, au datif singulier, *cui*,
rapporte cet acte du Ris, aus parans
de l'anfant: comme si Virgile disoit:

*Car les parans qui n'ont point rid, auin
Dien de sa table, &c.*
Et dequoy peut servir le rire des
parans, sou-tians à l'anfant, pour le
randre vital? Certainement Virgile
n'est pas si lourdaut, de recomman-
der & estimer l'anfant an le congra-
tulant, auquelles parans ayent rid:ains
celuy qui fait rire de bonne heure,
comme faisant preuve de sa gaihar-
disé & vivacité, par l'accion plus pro-
pre au naturel de l'homme. Donques

il faut que ce mot, *qui*, soit nominatif plurier, & le mot *de parans* soit antan du vocatif: de sorte que Virgile parlant à eus, leur explique pourquoi il exhorte l'afant à rire: comme fil disoit,

*O vous ses pairez & mairez, an vie ne de-
meurez.*

*Les afans qui n'ont ry, mais bien tôt ils
se meurez.*

*Si a table Genius du tout leur interdit,
Iuno famblablemiant ne les veat an son
lit.*

Donques ceus qui plus-tôt contrefont les rieurs, sont plus vifs, ala-
gres, & (comme parle nottre Hippo-
cras). *Prothymoteres*; c'est à dire, ont le
coeur ou l'esprit prompt & habile. De-
quoy et sainctice l'abondance de la cha-
leur naturelle pure & nette: d'où pro-
cede (si ell' est bien contregardée) la
bonne santé & longue vie.

*qui vit si sainct longeant si vif si superdo-
rante elle co. tout n'a tellement de
longuevence qu'indueca tout de
sainct, au contraire, l'irascible et
boult*

Aph. 13. li. 2.

*Sauoir mon, si quelqu'vn peut rire
an dormant.*

CHAP. X.

Liure 2. du
mouve. des
muscles.

GALEN dit sagement, que l'opinion de ceus qui affirment l'ame des dormans étre oisive, et temeraire & folle : sinon qu'ils cuidet, telle nécessité de repos, étre nompas totale cessation, ains comme quelque intermission de sa vigueur. Car les plus andormis & plongés an soumeil, remuët diversemåt leurs mabres, quelques vns parlet, & les autres cheminet: ce qu'il dit avoir fait luy-mæme, quand vne fois il eut besoin de cheminer toute la nuit. Il marcha prequ'vn stade antier (qui font 125. pas) tout andormy, & (que plus et) songeant: & ne se velha plus-tôt, qu'il eut choppé contre vne pierre. l'ay ouy parler d'une filie à Paris, qui souloit aller chaque nuit se baigner dans la riviere, tout an songeant. ce qu'elle cötinua longeument, jusques à tant que son paire, an etant averty, l'attandit vne fois au chemin, & la foëtta tres-bien, pour

pour le luy faire perdre : dequoy la
filhe s'evelha , & fut fort etonnee, de
se voir toute nuë ammy la ruë. On
raconte aussi(mais il samble incroya-
ble)qu'vn ecolier , ayant eu querelle
le soir au paravant avec vn de ses cō-
pagnons, se leva tout andormy, & calla
tuer son annemy dans vn autre châ-
bre,dedans son lit : puis s'an retour-
na coucher,sans s'evelher,ainsi qu'on
pre-suppose. Car landemain matin ,
la iustice requise de par l'hôte,le trou-
va ancor andormy:&laissie q fut sa da-
gue , trouvée sanguinante , il confessâ
d'avoir songé , qu'il tuoit celuy que
l'on disoit meurtry. Il y ha plusieurs
tels examples , par laquelle on peut
confirmer , qu'outre les facultés na-
turelles & vitales de l'ame (qu'il con-
ste étre tres-puissantes ez dormans)
les animales aussi travalhet:je dis cel-
les qui sont dediees & sujettes à not-
tre volonté , faites par le moyen des
muscles : comme le cheminer , l'am-
brasser, le parler. La respiraciō et aussi
volontaire , combien que elle etant
necessaire à la vie , samble aucune-

V

mant contrainte, ainsi que Galen ha
tre-bien demoutré. Le Ris luy et præ-
mouv. des que samblable, veu qu'il et formé à
muscles. l'aide des muscles, ja- soit qu'il n'o-
beysse toujours à la volonté, & qu'il
ne prenne d'elle la source de sa gene-
racion. Mais savoir-mon, si le Ris doit
ætre plus-tôt dit naturel que volon-
taire, nous l'ansegnerons incontinat.
Chap. II. Nous avons icy à expliquer, d'où viét
que l'on rid aussi an dormant, com-
me atteste l'experience. Cy dessus
nous avons dit, que de la fantance
d'Aristote, les anfans riet an dormat
ayant le quarantième jour, & nom-
pas an velhant. Mais Hippocras nous
temogne (ce que l'experience con-
firme) qu'ils riet aussi an velhant: tou-
tesfois le Ris leur est plus frequant au
someil. La raison ha eté ditte au pre-
cedant chapitre, que c'est pour la quâ-
tité des espris & vapeurs sanguines,
qui multiplie an dormant. de quoys
les muscles de la bouche, etans par
fois ramplis (comme ces matieres
sutiles y montent a-buttees) ils an sont
retirés, tout ainsi quç an la convulsiō.

Hierome Garimbert estime, que les Probl. 109.
 anfans riet an dormat, pour ce qu'ils
 songer. Et telle et l'opinion de noz
 fames: laquelle peut ètre reprovec,
 quant aus anfans qui sont dans les
 quarante jours: s'il et vray ce que dit
 Aristote, que les anfans ne songent au-
 cunement etans nés de nouveau, &
 que la plus grand part commance à
 songer apres la quatrième année.
 Toutesfois luy-même samble con- Li. 7. ch. 10.
 fesser au vn autre passage, qu'ils son-
 get bien plus-tôt, voire avant qua-
 rante jours. Aquoy faccordet, tant les
 medecins, que la raison avec l'expe-
 rience. Cat Hippocras an l'aphor. 24.
 du troisième livre, où il propose les
 maus des anfans nouvellement nés,
 il met antre autres, les peurs & fray-
 eurs au songeant: dæquelles Galen
 au commandaire donne raison. Ainsi
 Rhazis & Avicenne, confirmans la
 raison d'Hippocras affirmet, que les
 anfans songent deus mois apres leur
 naissance. La raison qui constraint de
 recevoir cette proposicio, et telle: Les
 bëtes songent evidamant, or l'anfant

V ij

306 L E T R O I S I E M E
n'est point inferieur à la baite, quât à la
phantasie (au moins depuis qu'il est
sevré, ayant passé deus ans) laquelle
sans doute opere an eus. Donques ils
songent avât quatre ans. Ce que nous
voyons par experiance. Car il y an ha
qui ne marchet, ne parlet que biépeu,
lequels toutesfois an dormant crient,
disent quelques mots, dônet des coups
de piés, & de poin, s'assiet, & se veulet
dresser (comme les grans qui songent)
repetans ce qu'ils ont fait le jour.
Quelques-vns repondent pour Ari-
stote, qu'il n'y ha point de vrays son-
ges, avant quatre ou cinq ans, ains a-
ctions moyennes antre dormir &
velher. I'aymerois mieus dire, que ce
grand Philosophe ha antandu, des
songes dæquels on se souvienne. Car
il ajoute sagemant, que les anfans se
peuvent tard souvenir de leurs imagi-
nacions. C'est d'autant que leur cer-
veau est si mou, que les impressions &
concepcions an sont tantôt effacees.
Et voicy la difference que nous met-
tons, antre l'obly des anfans, & des
vielhars (car tous deus ont la memoï-

re fort courte) que les vieus, des choses qu'ils comprenet journellement, ils n'an retiennet guiercs, & ne s'an souvienet pas de là à quelques jours: parce que an leur cerveau sec & dur, les impressions sont legierement angravees. Dont bien tôt an sont effa- cées. Mais ce qu'ils ont su autres fois, leur demeure fort imprimé, retenu de la secheresse. Au contraire, les an- fans aprenet fort l'oudain, & obliet de mæmes: toutesfois de ce qu'ils a- prenenet maintenant (d'autat qu'il s'an- grave plus avant) ils s'an souvienet plus long tams, que les vieus. Don- ques (dira quelcun) ils se peuvet sou- venir du ridicule, qu'ils ont observé an velhant. Mais que peut avoir ob- servé, ou se souvenir vn anfât de cinq ou sis mois, veu qu'il ne coundoit les choses, cõme nous avons remoutré? Chap. 9.

Ou sil l'antand & cunoit an velhât, pourquoy et-ce qu'il ne lid adonc? L'objet presant ne l'emeut il autant, que fait celuy qui est represanté de la memoire à l'antandemant? Mais il ne se faut plus longuemant arrêter

V iij

à cecy , veu que nous tenons le Ris des petis anfans pour contre-fait & illegitime, cōme le Ris de chien. Dōt les raisons qu'on allégue pour Aristote, conviendront mieus à l'autre Ris, qui est fait des grāns an dormant. C'est qu'an songeant, ils remettēt an me-
moire ce qu'ils ont vû le jour: de quoy ils sont peu moins cimeus , que des choses presantes . Parquoy ceus qui sont plus anclins & addonnés à rire, & rient tout le jour fort demeuremāt, rient aussi volontiers an dormant . Ce que jay louvant observé à des fames graſſes, joyeuses, galhardes, & qui n'a voint guiercs de pansement : comme au contraire, d'autres pleurer fort an dormant . Et il n'est pas plus mal-aisé de rire pour lors ; que de parler ou cheminer; lequelles accions l'ame exerce pareillement, au moyen des instrumans , qui servet à la volonté . Il n'y ha pas faute d'objait : car la me-
moire le peut repreſanter, cōme nous venons de dire , & l'avons remoutré au premier livre . Aussi la faculté n'est du tout asſopie, laquelle l'esprit agite

Chap. 4

durant le sommeil. D'avantage les instrumans requis à former le Ris, comme le diaphragme, la poitrine, le poumon, les muscles de la machoire basse, & des lèvres, agissent bien an dormant pour autres occasions. Si donc les instrumans y sont appareilhés, & les objais ramanteus n'y manquent pas, à quoy tiendra-il qu'on ne rie an dormant? Les causes etans disposees & ordonnees ainsi qu'il appartient, il est impossible que naturellement l'effait ne s'an ansuive, comme ansegner les Physiciens. Mais savoir mon, si le Ris absoluëment et naturel ou volontaire, ou mêlé de tous deus, nous l'ansegnerons au chapitre suivant, an nous aquitant de ce qu'avons promis par cy-devant.

*D'où vient que le Ris échappe fort
soudain, & qu'on ne le
peut retenir.*

CHAP. XI.

CE sont des grâs merveilles du Ris,

Comment il échappe si vite, qu'il

V. iiiij

samble venit sans notre su, & à la de-
robe: & commät quelquefois nous
laissans gagner au Ris, nous ne le pou-
vons arreter, & supprimer. Car quād
nous rions à tout rompre, amportés
du Cachin, il n'et an notre puissance
de fermer la bouche, n'y d'avoir l'ha-
leine à notre commandement: de
sorte que l'air defalhant, aucunefois
on et pour etouffer. Et ce point d'aut-
tant, que les espris sortet de grand'
vitesse, & d'un soudain inopiné mou-
vement? Car cette acciō samble tou-
te spiritueuse, & partant impetueuse,
comme aussi notre Hippocras ha-
surnommé les espris *impetueus*. Or veu
que cet esprit coureur, tant par la te-
nuïté de sa sustâce tres-elaboree, que
de sa chaleur tres-sutile, passe an vn
momant par tout le cors, & et rauy
par tout, il ne se faut emerveiller, s'il
va tāt vite qu'on ne le puisse arreter.
Car il n'et pas an notre puissance,
d'appaiser les espris qui sont emeus
dans le cœur: & ancor moins de re-
primet ou retenir, ceus qui an sortet,
& sont transportés impetuusement;

veu que leur violace et extreme. Da-
vantage, le mouvement du coeur et
naturel, & non-pas volontaire, tant
celuy qui fait la Diastole & Systole
perpetuellement, que celuy des affec-
tions ou passions de l'ame : ainsi que
nous l'avons moutré au premier livre.
Mais vous dires, le Ris se fait par le
moyen des muscles, qui sont instru-
ments au service de la volonté. Ie le Reponse.
confesse: mais quand ils sont cōtrains
de suivre le mouvement du coeur,
pour lors ils samblet étre naturelle-
ment emeus, tout ainsi que le coeur.
Et peut étre dit tel mouvement, ravy,
comme et lvn des mouvements des
set planettes. Ancores jnsisterés vous,
disant, que la respiraciō n'est pas moins
necessaire & contrainte, qu'il est l'obeis-
fance des muscles au mouvement du
coeur par le Ris: & toutesfois nous di-
sons avec Galen, que la respiracion est
purement volontaire, & non-pas na-
turelle: nonobstant qu'elle soit contin-
uuellement pratiquee, tant an dor-
mant, que sans y penser. Et la raison
pourquoy nous la disons volontaire,

Chap. 6.

Obiection.

Obiection.

Li. du mou-
vement des mu-
cles.

312 LE TROISIEME
 et que nous la faisons lōgue ou courte, frequante & hative, ou rare & tardive, comme il nous plait : & la retenons longuement, voire la supprimōs du tout, comme fit le serviteur Barbare. Or de l'arreter quand il nous plait, & puis la reprendre, c'est vn euvre volontaire, & non d'un instinct ou mouvemāt naturel. Car (dit Galē) si ce qu'on fait, on le peut arreter à so plaisir, & le faire aussi ou plus tôt, ou plus tard, plus grand & plus petit, c'est biē vn mouvement volontaire. Tel n'est pas celuy du cœur & des artères : car il ne se hante ou retarde, agrandit ou appetisse, s'arrete ou refait à notre veul, ains leurs mouvemens sont naturels. Et que toute la respiracion soit volontaire, ledit Barbare le moutra bien, qui (comme Galen recite) transporté de colerc, & resolu de mourir, ne fit que se getter par terre, & retenir son haleine. Il demeura longuement immobile, an fin se veautrant vn peu, mourut ainsi. La même raison ne peut être rapportee au Ris : veu que comme le mouvement du cœur

Réponse.

©BIUM LIVRE DU RIS. 313
et totalement naturel, & n'obeyt à la
volonté, ainsi l'agitation & ébranle-
ment des muscles qui l'ansuivet, et
involontaire. Vray et que la raison,
donnée au seul homme, bien souvant
tache d'appaiser les affeccions, & le
mouvement qui les suit: savoir et,
quand elle anseigne & remoultre que
cela est mal seant. A cette suasiō quel-
quefois le cœur cōsant, & luy obeyt
politiquemant, ainsi que nous avons
dit au premier livre. Autresfois il n'y Chap.
ha raisō qu'il retiene, ains cōme vne
bête et ravy & trāsporté des affecciōs;
voire biē souvant il tire à soy la volō-
té & la raison mēme. Car la force des
passions et aucune fois si vēhemente,
& le lien des puissances de l'ame et si
etroit, que l'yne amporte l'autre. dōt primi mo-
le Physiciē dit, que les premiers mou-
emens ne sont au pouvoir de l'hō-
me. Si donc la raison peut au fin cō-
mader à la notable emociō du cœur,
le Ris cesse incontinant. Et s'il n'y a-
quiesce aucunement, la volonté s'ef-
forcera de retenir les muscles, & les
contraindre de n'obeyr à l'affection.

Mais le plus souvāt & la volonté mēme, & les muscles ses instrumās, sont ravis & amportés an depit qu'ils an ayent. Et quant aus muscles, c'est bien toujours tant que le Ris dure. Car telle et la nécessité de suivre & obeir; afin que s'ils etoient retifs & resistans, il n'avint danger de suffocation, ou que les membranes de la poitrine ne vinset à se rōpre & dechirer: cōme no^z avōs dit au premier livre. Et pour ce, le cœur emeu tire aisemāt le diaphragme, leq̄l secoue la poitrine, & la poitrine ébranle les autres instrumās de la volonté: etans contrains & forcés de la nécessité. Pourtant il se faut moins emervelher, si telle agitacion ne peut être arrêtée de la raison, ains passe outre cōme vne bête. Car toutes les affeccions sont involontaires, & sont emeuës & meuvet du seul naturel. A elles s'accommodeit les muscles, si la raison le permet, & qu'il y ait

deliberacion: comme an la colere de san vanger, an la peur de sanfuir, &c. Mais au Ris, à peine la raison peut an fin ætre la maîtresse: d'autant que la nécessité constraint les organes de la volonté, de ceder & complaire à telle affection & au mouvement du cœur. Donques le Ris est volontaire, combien que veulhés vous ou non, il soit excité de la force du cœur, ainsi que nous disons de la respiracion. Et me-
mes il sera volontaire, de ce que bien souvant il s'atræte au commandemæt de la raison, quand elle remoutre & persuade tel Ris ëtre absurde. Et que d'alheurs, les instrumans de la volonté font l'accion du Ris, quoy que ce ne soit par commandemant de la volonté. A cecy æt preque samblable, ce que Galen ha prouvé de la respira-
tion: savoir et, qu'on la peut dire *vo-
lontaire-constrainte*. Voicy ses paroles:
,, Quand bien on ne pourroit de tout
,, an tout retenit son haleine, ancor
,, ne diroit-on pas que la respiracion
,, ne soit volontaire. Car des accions
,, qui se font par mouvement volon-

Liu. 2. du
mouv. des
muscles.

„ re, il y an ha qui sont libres, & les
„ autres servent au besoin du cors. Les
„ premières, se fôt toujours sans aucun
„ ampechement: les seconde, nom-
„ pas toujours, ains an quelque tams,
„ & par mesure. Car le cheminer, par-
„ ler, & prandre, sont acciôs absoluë-
„ mât libres: d'aller à sellc, & de pisser,
„ ce sont remedes à quelque besoin
„ du cors. Or il y ha des jans qui se
„ sont tenus de parler deus ou trois
„ ans (côme on dit des Pythagoriens)
„ pour leur plaisir ou volonté: mais de
„ retenir sa fiente, ou son vrine, durât
„ quelques années, ou quelques mois,
„ on ne peut, n'om pas même gueres
„ de jours. Car ces matieres pressent
„ tellement, & donnet quelquefois
„ telle angoisse, ou de leur quantité
„ pesante, ou de leur acuité piquante,
„ que quelques vns ne peuvet attan-
„ dre d'etre aus privés. Donques l'ac-
„ cion de respirer et samblable à cel-
„ les-cy, voirc celle cōtraint beaucoup
„ plus, & sa nécessité et pl^o hatee. Car
„ il est à craindre qu'on ne meure, si
„ on ne respire: & c'est vn' extreme fa-

„ cherie que d'autre etouffé. dont ne
„ se faut ebayr, s'il est fort mal-aisé de
„ retenir du tout son haleine. Pour-
„ tant que personne n'estime, de ce
„ que nous pouvons abstenir totale-
„ māt de parler(s'il nous plait)& nous
„ ne pouvons retenir la respiracion,
„ que la parole soit euvre volontaire,
„ & non la respiracion. Voilà ce qu'il
an ecrit: & à son imitation nous pou-
vons dire, que les mouvemens qu'on
voit au Ris, sont volōtaires (combiē
qu'ils soint fais par contrainte de la
necessitē) sauf & excepté celuy du
cœur, qui exprime les affeccions. Or
si celā est vray, au Ris y aura vn mēlin-
ge de mouvemens naturel & volon-
taire, tout ainsi qu'an la vuidange des
extremans intestinaus & de la vessie.
Car la vessie & les boyaus rejettet &
repousset leur contenu, par vn mou-
vemāt naturel, si la volōté le permet,
& que les muscles du vantre aidet à
ce naturel mouvement, an cōprimāt
les intestins & la vessie. An la respi-
cation il n'y ha rien du naturel, outre la
necessité, laquelle n'est jamais contee

*Savoir-mon, si le mouuement naturel des
arteres est changé par le Ris,
& quel il est.*

C H A P. XII.

Let certain, que les arteres imitent
propremāt le mouvemāt du cœur.
Toutesfois on peut douter, si elles
sont instrumans des divers mouve-
mans qu'on void au Ris : cōme de l'e-
largissement de la bouche, l'agitaciō
de la poitrine, des bras, &c. Car si les
arteres servent au cœur, tout ainsi que
les ners au cerveau, & les veines au
foyc, il samble que les arteres se doi-
vet accommoder à exprimer les pas-
sions du cœur. Mais nous avons an-
segné au premier livre, qu'elles ne
sont cause des mouvemans qui font
le Ris : ains que ces choses sont faites
Liu. 1. ch. 5. à l'aide des ners, qui servent à la vo-
lonté. Dont il s'ansuit, que les arteres
ne cōcurrent point à la facture du Ris.
Mais

Chap. 5.

Mais la question est, savoir mon si par le Ris les arteres sont aussi agitees, outre leur coutume : lequel doute nous avons long temps ha promis d'expliquer. Donques il sera bon d'au dire quelque chose.

Galen enseignant, comme le pous Livre 4. des caus. du pous, ch. 2.

et change des affeccions de l'ame, pous, ch. 2.

dit: Par le courroux le pous est haut,

grand, vehement, vite, frequent.

Par la joye grand, rare, & tardif, ne

differant rien au vehementee. Par la

tristesse, petit, languissant, tardif &

rare. De la peur ressante & vehement,

te, vite, elancé, desordonné & inc-

gal. De la crainte inveteree, il est

semblable à la tristesse, &c. De ces

propos il appert evidammt, que le

mouvement des arteres est alteré par

les passions de l'esprit. Ce que nous

ponvons aussi confirmer par raison,

an cette maniere. Les arteres sont emuës du coeur, d'un mouvement au

sien du tout semblable. Si donc par

les affeccions le coeur est diversement

emou, ainsi que nous avons écrit au

premier livre, le pous des arteres va-

Chap. 6.

X

320 LE TROISIEME
riera aussi par les affecccions : & au con-
traire, le changement du pouss selon
les passions, arguera le cœur sambla-
blement emeu. De laquelle preuve
nous confirmons assés, que toutes
affecccions sont dués au cœur. Or que
des artères on puisse deviner les pas-
sions de l'ame logées au cœur, Eras-
istrate medecin træ-expert & inge-
nieus, l'ha bien moutré, quand du
pouss clacé il reconut l'amour d'An-
tioche à l'androit de sa maratre. D'ot
la question et an Galen, s'il y ha quel-
que pouss amoureus. Puis donc que
la principale cause du Ris, & du
nombre des affecccions, sans doute le
pouss doit être changé par le Ris : de
sorte qu'an imitant & suivant le mou-
vement du cœur, il sera plus frequât,
plus haté, & aucunemât inegal. Mais
quel et le propre pouss des rieuts? Ga-
len ha bié ansegné, q toutes les affec-
cions de l'esprit changent le pouss, &
qu'és simples il est simple, & præque
toujours égal: cz melets, & confuses,
inegal. Ce qui est déclaré par l'ago-
nie ou frayeur, la honte, & le Ris. dæ-

quelles passions ne differet guiertes au mouvement du coeur. La frayeur ou agonie, et vne passion melee de peur & de colere. La peur retire an dedans le sang & les espris, dont les parties externes du cors sont froides: la colere les attire au dehors, les fond & echausse. Or à ceus qui ont peur, le pous et tre-petit & fort debile au contraire, aus courroux il est tre-grand, fort & vehement. Donques an la frayeur le pous sera inegal, melé de deus contraires: & an la honte semblablement, car cest vn mouvement qui approche de la cholere, par lequel celuy qui se sent coupable, se courrouce à soy mème, pour la faute commise, & preque s'an chatic & tasse, craignant la sansure, jugement & reprehension d'autruy. Lors an premier leu, les espris recouret au dedans puis soudain ils revienet au dehors, cars ils ne retournoint, ce seroit pur remant crainte & non pas honte. La honte ou vergongne se fait tout à coup, la vertu animale n'attendant aucun mal, comme dit Galeniains et

Liu. 2. des
caus. des
sympt.

X ij

312 LE TROISIEME

le aviēt de certaine mollesse & crain-
te naturelle, quand on ne peut andu-
rer d'ātre au-pres d'vne personne pl'
digne, ains on an voudroit absténir,
& desirer (si on pouvoit) de s'an retirer
incontinent. Parquoy cōme refuyant
tant seulement, laditte vertu se retire
au dedans, sans aucune refrigeraciō.
Car soudain la raison incitant & ex-
hortant la partie de l'ame passible (c'et
à dire, qui est etonnee & hōteuse) elle
revient & s'emeut an dehors. Le mou-
vemāt du Ris n'est guieres dissabblable
à ceus-là, cōme nous avons propose.
Car le Ris est fait d'vne fausse liesse, &
defausse tristesse, ainsi que nous avōs
moutré au premier livre. Il y ha donc
contraires mouvemans, dequels lvn
va an dehors, & l'autre an dedans: &
par ce que celuy qui elargit surmon-
te, il se verse beaucoup de chaleur,
avec le sang & les espris. Quant au
pous du Ris, il est inegal: tout ainsi que
ez dittes affeccions, sautelant par in-
terrupcions, comme il est vray-sam-
blable. & pour ce respec il convient
fort avec la honte, & la frayeur. Que

Chap. 14.

plus et, le courroux, ia-loit qu'on le tienne pour simple, toutefois il est excité de contraires mouvemens, qui se rapportent aucunement à ceus-là. Car premierement le sang se ramasse au cœur à grand' force, où il boul quelque peu de tās: puis il sort au dehors plus ardent qu'il n'etoit. Le premier de ces mouvemens, et tel que de tristesse, pour la facherie qu'on ha de l'injure ressuē, donc le sang refuit & se retire. L'autre est d'un esprit qui demande vengeance: & pourtant il retourne au dehors. La honte fait de même, sauf que c'est par autre moyen, & plus doucement. D'oques ces quatre passions ont presque samblable analogie ou proporcion au pouss: savoir et, le Ris, la honte, le courroux & la peur: lequelles convienet aussi au plusieurs autres accidans. Car la rougeur du visage, le larmoyer, la sueur, & la refection des exercimans tāt des boyaus, que de la vessie, l'ampechement de la libre respiracion, & quelques autres accidans, ne sont moins ez dittes affeccions, que au Ris: Du-

X iii

quelils differt autremāt an plusieurs
chooses, & mēmemant an cecy, que
nulonques mourut de colere si nous
crōyons Galen(cc qu'il faut antādre,
de mort soudaine, sur le champ, & im-
mediatemant) mais de frayerur, plu-
sieurs. An outre, quelques vns sont
mors de vergongne, comme l'on dit:
mais du Ris, fort peu de jans, comme
nous dirons an son lieu.

Lia. 2. des
caul. des
symp. ch. 5.

C H A P. XIII.

Chap. 4.

NO v s avons suffisammāt demou-
tré cy dessus, que le Ris semeut
facilemant, d'vne abondance de cha-
leur, & de sang: & qu'il est fort fa-
miliere à ceus qui sont bien nés, an
bon-point, gras & reffais. Maintenāt
il faut dire, pourquoy c'est, que du
rite frequent on devient gras. Car ce-
lā revient præque à vn, & se con-
torne: que ceus qui riet plus volon-
tiers, sont plus anclins à venir gras,
& que les gras riet plus volontiers.

iii X

Pour expliquer cette question, il faut au premier lieu savoir, qui est la cause efficiente, & la matière de la graisse; car de là on prandra l'essence du fait. La matière de la graisse est, la porcion plus douce, graisse, huyleuse & aëree du sang louiable & pur, laquelle était plus copieuse, & ne se consumait au la nourriture des thambres, non absorbée d'une chaleur cuisante, ne convertie au humeur coleric, ne au scurance (car c'est une même matière de la colere, du sperme & de la graisse) rancorant les membranes ou pellicules, & la peau, s'y epaissit & fige, à raison de leur dureté principalemat. Ce qui est œuvre de chaleur, & non pas de froideur: comme j'ay démontré au vn Paradoxe contre l'opinion de Galen. Car le froid ne mérite être ^{para. 7. dec.} dit auteur de chose si louiable, comme est la graisse. Et c'est vrayement la chaleur, qui peut separer la porcion aëree & huyleuse du sang, & la mouvoir ou porter là & là au forme de grosse vapeur, jusques à tant qu'elle s'arrete, epaissie de la dureté des mem-
^{1.}

X iiiij

326 LE TROISIEME
branes, & non de la froideur : qui est
moindre an telles parties spermati-
ques (ainsi que j'ay prouvé an vn au-
tre Paradoxe) que ez sanguines. Cette
même chaleur, fait quelque chose
d'avantage an la matière de la graisse.
Cat il la cuit, & an cuissant l'épaissit, la
randat de samblable couleur aus par-
ties qu'elle s'attache. A ce faire, il est
de besoin que la chaleur soit douce
& tamperce, car la chaleur acré &
boulhante dissipe & consume la ma-
tière. Pourtant ceus qui sont colerics
de nature, lors qu'ils s'adonnet au re-
pos, sans soucy, & sans peine, s'ils font
bonne chere, & se traitet bien, ils de-
vienent aisemant gras, & perdet leur
naturelle maigreut. D'où nous pou-
vons colliger, que ce n'est la chaleur
brulante & seiche, ains la douce &
molle, qui est cause efficiate de la graif-
fe. Or si cela est, & la même chaleur hu-
mide (qui accompagne le sang co-
picus) nous rand anclins au Ris, cōme
cy dessus nous avons ansegné, de mê-
me source procederont l'habilité à
tire, & l'amas de la graisse. Car c'est l'a-

III X

bondance du sang, & de la chaleur, qui nous rend plus promis à rire : comme au contraire les frois & secs, personnes melancholiques, sont inéptes au Ris. La même chaleur enveloppe de grand' & douce humidité, fait de la graisse an abondance : veu qu'elle ne peut être piquante, etant detrampee de beaucoup d'humeur, & que ne luy manque matiere à foison. Or le Ris fait à la generacion de la graisse, anxette sorte: On void que le Ris dilate les pores, & rarefie tout le cors. Par le même aussi le sang est attenué, fondu, & alement resolu an grosse vapeur. De la frequante agitacion & concussion, præque de tous les mambres, laditte vapeur (qui est la porcion plus grasse du sang) est portee & ravie par tout le cors. Ainsi donc il se fait beaucoup de graisse, veu que l'humidité aëree dissolué an vapeur, passe facilemät par le cors rarefié: & de la chaleur emuë, il est elaboré cōtre les mābranes & la peau. Il y ha bien an plusieurs personnes grand' humidité alimantaire : mais

328 LE TROISIEME
par ce qu'elle n'est attenuée, ou q'leur
cors est trop serré, il s'an fait fort peu
de graisse, ains præque toute s'an va
an chair. Or le Ris fait l'vn & l'autre:
car il rarefie les cors, & attenue les
humours: & an outre, il conduit la va-
peur sà & là, sans qu'il la dissipe. De
ces raisons on peut an fin colliger,
pourquoy c'est, que la rejouyssance &
le rire souvant randet les cors plus
gras. Le mæme discours anseigne,
pourquoy ceus qui sont chaus de na-
ture, comme les colerics, sont promis
à rire, angraissset aisement, fils assam-
blet quelquefois beaucoup de louâ-
ble humidité. Car c'est vnc mæme
matiere, celle de la graisse & de la co-
lere. Apres ceus-cy, riet plus volon-
tiers(& de là aussi devient plus gras)
les phlegmatics. car ils ont asses co-
picuse la matiere de la graisse, & la
chaleur & an eus suffisâmant excitez
du Ris, telle qu'est requise à cet ou-
vrage. Le moins de tous riet, & à pei-
ne jamais s'angraissset(s'ils ne changet
de complexion) les frois & sec, qu'on
nomme propremant melancolics,

Car ils combatet de deus qualités les causes de la graisse, qui sont la chaleur & l'humidité. La mæme cōdicio contredit au Ris, veu qu'il æt excité de la chaleur, comme nous avons de-
moutré. Donques le Ris æt familier à ceus qui angraiſſet facilemāt, auquels le Ris æt familier. Mais fa-
voir monſi le Ris prodigue æt sain ou non, il le faut voir à-part. Car quelqu'vn (paravanture) pourroit cuider, que d'vne chose saine, ou qui ſinifie bonne santé, il n'an pour-
roit avenir vne qui fut malfaine. Tou-
tesfois le rire ha fort nuy à plusieurs, & an ha fait mourir quelques vns, comme l'on dit. Parquoy nous esti-
mos ætre digne d'inquifition, quel-
bié & quel mal peut apporter le Ris : ce que nous voulons deſormais e-
plucher.

Chap. 4.

Quel bien apporte le Ris, & si quelque malade peut guerir à force de rire.

C H A P. XIII.

CO MME l'etre joyeux, & promt à rire, finisie vn bonnaturel, & pureté de sang, ainsi par contre,celà aide à la santé du cors & de l'esprit: ainsi que l'experience, jointe à la raison, nous moutre. Car si le Ris ha pù sortir qlques vns hors des grādes malades, comme nous avons proposé au premier livre, combien d'autres commodités, que l'on aperçoit moins, nous peut-il apporter? Le cœur (dit Ch.17. vers. 22. „ Salomon an ses Proverbes) àmbel- „ lit le teind, mais l'esprit triste dessei- „ che les os. Parquoy ceus sont bien sages, & pourvoyet bien à leur santé, qui vivent joyeusement, riet souvant, & ne s'accablet d'vn fardeau de pensemans & affaires, se tuans pour les biens de ce monde, cōme dit le vulgaire. Ils suivent prudammant le træs-sain conseil de Marsile Ficin, où il exhorte ses amis an cette sorte: Vivés

„ joyeusement, dit-il Le ciel vous ha-
„ creés de sa liesse, laquelle il ha de-
„ claré de sa fasson de rite (qui sot, ses
„ dilatacion, mouvemāt & splandeur)
„ comme an s'ebaudissant. Il vous
„ conservera aussi par vottre liesse. Et
„ vn peu apres : Afin que vrayement
„ vous viviés sans soucy, n'ayés pas
„ mæme ce soucy, que vous souciés
„ jamais sognusement, par quelle
„ diligence principalement vous
„ pourrés eviter les soucis. car cet v-
„ nique soucy, brule plus le cœur des
„ hommes (helas miserables) que tout
„ autre soucy. Qui fait viver de ce re-
„ mede, il allongit sa vie: veu que la
„ longeur d'icelle depand (pour la
„ plu-part de la chaleur naturelle. Sur
ce propos on dit vulgairément, que le
rire & être joyeux, empêche de venir
vieux. Mais pour moutrer au brief, le
grand bien & profit qui provient du
Ris, nous expliquerons celle des preu-
ves, qu'à bon droit semble la plus mal-
aisee de toutes: c'est, que l'on peut
mæmes par le Ris eviter le dangier
imminent de la mort.

On conte dvn malade, qui etoit fort bas: auquelle le medecin ayant ordonné vn potus de rhabarbe, voyant depuis que le malade etoit ampiré, revoqua son ordonnance: & ne voulut que la medecine luy fut balthée. Dont l'apoticaire l'ayant laissee sur la table du malade, & etant sorty de la châbre (avec les autres assistans) apres monsieur le docteur, pour savoir ce qu'il jugeoit de cette maladie: le malade resta seul an la châbre avec vn vieus Cinge. Cettuy-cy bien tôt apres saute sur la table, prâd & decouvre le gobelet, tate la medecine cōposee de doux & d'amer. L'ayant goutee, il fait vne grimace, secoûant les oeilhes. Puis an regoute vn peu: & là trouye comme antre-deus. An fin il se hazarde de boire tout. Mais ayant sony plus d'amertume au fond que au dessus, il jette le gobelet d'vne colere si grande, & d'vne mine si ridicule, que le malade attahtif à cette cingerie, se mit si fort à tire, que depuis il commança à faire melheûre cheure.

On lit aussi dvn qui guerit par le

Ris, que luy emeut vna autre Cinge, de
sa mine & contenance, voulant con-
trefaire le medecin. Le medecin a-
voit fait detourner l'vrine sur vn re-
chaut. Peu apres il sort de la chambre
fantat mal du malade, qui avoit per-
du la parole, & sambloit ne voir, ne
ouir plus. Les assistas sortet quand &
le medecin, pour savoir ce que luy an-
sambloit. Ce pandard le Cinge prad
l'vrinal, le remet sur le feu: puis le
prand par le bord, d'vne main: & de
l'autre soutient le fond: comme il
avoit veu faire au medecin. Mais il le
trouva iheotinant si chaud, qu'il jetta
tout par terre, d'vne telle grace, que
le paciant attantif a ce mystere, se
print bien fort a rire; & tantot apres
recouvrira la parole.

On raconte dvn autre Cinge, qui Troisieme
fut aussi cause de la guerison de son
maître, medecin de profession, labans
donné des autres medecins: & dit on
que cèlè avint à nottre ville de Mô-
pelier. Ce medecin etoit etrangier
sans fame & sans anfans, sery de jans
qui attandoint sa depoulhe. Dont le
tunoirail

voyant fort bas, chacun d'eus se fait de quelque chose. Le Cinge voyat ce remuëmant de menage, prind pour sa part le chapperon rouge fourré, que son maître portoit aus actes solamnells duquel il s'affula d'vn tellement de grace devant luy, que le patient print si grand plaisir à contempler toutes ces cingeries, qu'il fut contraint de si fort tire, que cette emocion pat tout le cors epanduë, remeut tellement nature (par la continuacion de l'aise qu'il y prenoit) qu'il an recouvrâ la santé. C'est que le lien, duquel les forces de nature etoient ampechées, fut rompu de l'impetuosité causee du ridicule: ne plus ne moins que au fils de Crœsus, muët de nature, la frayeur rompit l'ampechemant de sa langue: ainsi que nous avons dit au segond livre. Car de la frayeur (composee de tristesse & de colere) la chaleur bouillante au cœur, soudain revenant au dehors, & se rulant sur l'ampechemant de la langue, peut rompre & dissiper ledit ampechemant: c'ome le tétane et guery, selon Hippocras, par la palpitation.

Aph. 21. li. 5.

lindromie (c'est à dire, recours) de la chaleur naturelle. Ainsi an ces malades, le plaisant acte des Cinges (animal de soy ridicule) excita & releva la nature accablee, abbatuë, & cōme etouffée du mal. Ce que peut faire bien aisement, le plaisir aquis du tire. Car telle joye emeut la chaleur languissante & ansevelie, la repand par tout le cors, & la fait venir au secours de nature : laquelle ampognant ce moyen, & propre instrumant, se reconnoit : & ranforcee de tel secours, combat la maladie avec plus d'hardiesse, tant qu'elle surmonte le mal. Car c'est nature proprement qui guerit les maladies. Le medecin, les remedes, & le service des assistans, sont le secours qui favorit nature. Donques la dignité & excellance du Ris est fort grande, puis que il ranforce tellement l'esprit, qu'il peut soudain châger l'état d'un malade, & de mort le randre guerissable. Mais on dit, q du Ris quelques vns an sont mors, & j'an say qui an sont devenus malades. Donques le Ris n'est pas toujours

X

sain, cōme aussi de soy il n'est mal-sain,
 Chap. 8. de ains des choses qu'on dit an medecine, *non naturelles*. Galen les appelle
 l'art medec. choses nécessairermāt alterantes not-
 tre cors, & causes conservatrices. On
 les diroit (paravanture) plus elegam-
 ment, choses nécessaires & inevita-
 bles, ores saines, ores mal-saines, selō
 qu'on an vſe, ou abuse. Or passons ou-
 tre, & voyons finalement quels maus
 peut apporter le Ris.

*Quels maus cause le Ris prodigue, &
 trop continué.*

CHAP. XV.

Ln'y ha rien si vtile, & si plaisant,
 qui ne puisse devenir dommagea-
 ble & facheus, pour étre longuemāt
 continué. Car quant au plaisir & vo-
 lupté, personne (à mon avis) ne dou-
 te, que les viandes les plus favoureu-
 ses & friandes, ne vienet à la parfin an
 hayne & fastid, quand on an vſe par
 trop. Dont et venu le proverbe Grec,
Le chou reiteré ou recuit, c'est la mort. Par
 mæme raison, cōme nous avous dit
 Chap. 4. au premier livre, *les ridicules, quoy*

qu'ils soient fort plaiſans, perdet leur
grace, & ne font plus tire, quand ils
font trop ſouvant répetés. Ains du
Ris (quoy qu'il ſoit de ſa nature plaiſant & agreable) quand il eſt excèsſif, le vantre en deuſ tellement, qu'il
ſamble à tre batu, qu'il fe rompe, &
creve: les machoires, la poitrine, &
le poumon an ſont fort las & traval-
hés. Adonc le Ris deplait, & apporte
grand' douleur. Samblablement les
choſes qui de leur nature peuvent pro-
fiter, ne font pas ſeulment inutiles
ou deſ-agreables, ains auſſi domma-
geables par la mæme occaſion: c'eſt
à dire, quand on an vſe trop. Dont il
ne fe faut ebahyr, ſi on dit que le Ris
fait mal à quelques vns, car ſouvant
il ameine danger de ſuffocatio, quād
il eſt trop prodigue & debordé: ex-
citant la tous vehemante, & comme
vn etranglement. D'avantage, il trou-
ble & agite la viande, fraichement
ressuē de l'estomach (quand il ſurviēt
durant qu'on mange, ou bien tôt a-
pres) au grand prejudic de tout le
cors. Car le vantricule digere mieus

Y ij

338 LE TROISIÈME

la viande an repos, & à loisir. Dont nous reprovons l'agitation faite incontinant apres le repas, an courant la poste, voltigeant, sautant, dâsant la volte, & samblables vehemans exercices, qui doivet preceder, & non suivre le past, au bon régime de santé. Or le poumon, la poitrine, le ventre, & par certaine consequance tout le teste du cors, sont exercés par la lecture haute & claire, & par la crierie, comme dit Celse: moins toutesfois que du Ris excessif, lequel ne peut être anduré du ventre farcy de viandes: qui an devient plus debile, quâd etant appesanty de sa charge, il est secoué & frappé du diaphragme agité: car il san deul, non moins que s'il avoit ressu des bastonnades. Dequoy il avient, que la viande luy echappe, avant qu'elle soit à plein digeree: tant par ce que de la vehemante emociō, telle viâde est precipitée aus boyaus, & ravie des mambres echauffés, que aussi d'autant que l'estomach lassé & dolant, ne la peut bien retenir. De là proviēne les crudités, & d'icelles sou-

Li. v. chap. 2.

vant reiteres, la foibleſſe de l'esto-
mach. Si donc on ordonne ſagemant
aus debiles d'estomach, de ne lire, ne
châter, ny parler haut & fort, de long
tams apres le repas (parce que telles
actions ampechent la coction, & ram-
plifſent la tête de vapeurs (dont ell' et
elourdie, comme l'expriace demou-
tre) combien plus et à craindre ce
mal, d'un Ris demeſuré, qui emeut
étrangemant & travalhe l'estomach
& le poumon? Or il ne faut pas me-
priser les maus, qui procedent de la
crudité d'estomach: laſquels ſont ſi
divers, & an ſi grand nombre, que qui
les pourroit conter, du mal ou on) ne

Pourroit auſſi conter les fleurs

Du prin-tams: & combien d'areine au

La mer, trouble de ſes erreurs,

Contre le bord d'Aphrique ameine.

Voilà un mal de trè-grand' con-
ſequance, ainsi que l'on verra ancor
mieux par la ſuyte de nos propos: &
c'est principalemēt quād le Ris et im-
portun, à heure moins convenable,
& ſans meſure. Il y ha des autres in-
convenians que le Ris demeſuré ap-

Y iij

porte, à quelque heure qu'il soit fait :
d'queles lvn æt, la fonte des hu-
meurs, & leur expansion par tout le
cors, bien souvent dangereuse. Car
tadis qu'ils croisent an quelque lieu,
& ne bougent, à cause de leur épaiss-
eur qui les rend tardifs, ils ne font
que appesantir le cors. Mais fondus
& agités, ils peuvent être pourtés jus-
ques au bout des bras & des jambes,
où ils causent les gouttes. Et pourtant
aux goutteux nous défandons le vin,
parce qu'il a grand vertu de fondre,

*Vinū est pe-
netrator op-
pimus.*

& à lvn træ-bon penetreut, comme
disent nos praticiens. Par mæme rai-
son (ce me semble) le Ris trop fre-
quent & dissolu, excite à quelques
vns la goutte. Car il fond & dissout
les gros humeurs, an échauffant le
cors évidammanç par son agitacion :
qui cause aussi l'effusion de dis hu-
meurs par tout le cors : à ce favorisant
la træ-grand' lacheté des pores, cau-
sée par le mæme Ris. Pour autre rai-
son, le Ris demesuré et souvent dan-
gereus. c'est, de tant qu'il résout, affol-
bit, & effemine le cors qu'il ha rare-

fié. item, qu'il refroidit par accident, la chaleur etant resoluë. Par ce il peut nuire de beaucoup, aus malades qui sont debiles (mæmemant s'ils ont au paravant eu quelque maladie chau-
de) an resolvant les forces languissan-
tes. A ceus qui ont vne maladie froi-
de, il conviét de toutes pars : mais à la chau-
de, qui de sa nature enerve ou
affoiblit, le Ris debordé et nuisant.
Outre ce, le soudain & vehement Ris
nuyt, de ce que nature ne peut andu-
ter aucun chagemaunt soudain & vio-
lant, comme dit Hipp. luy etant ^{Aph. 31. l. 2.} cō-
traire, tout ce qui est trop. Mais ce qui
est fait de petit à petit, il est sur : &
mæmes quand on va de lvn à l'autre.
A ce propos le sage Platon a træ-bien
ordonné, qu'on s'abstint du Ris im-
„ moderé, disant : Il ne faut pas aussi ^{Liure 3. de la Repub.}
„ etre prodigue du Ris. car tel Ris et
„ suivy d'un grand changement. D'o^t
„ il ne faut admettre, que quelqu'un
„ represante des jans de træ-grand'
„ autorité, riens dissoluëmant: ancor
„ moins les Dicis. Parquoy nous ne
„ devons ouyr Homere, où il dit :

Y iiiij

*Inextinguible Ris fesut antre les Dieus,
Quand ils viret Vulcan courir parmy les
cieux.*

parce qu'il étoit devenu boiteus. Insulâ, citât ce mæme lieu de Platô, pâse q̄ la cause dudit châgemât dâgereus, qui ansuit le Ris prodigue, et d'autant que à la vehemante dilatacion, communement suit vne grande constrictio[n]. Or le cœur et dilaté merveilleusement (dit-il) quand nous sommes secous du Ris, & træsalhons de joye, ce qui et cōsonant à ce que nous avons cy devant ansegné.

Li.2.de la
trip.vie. ch.
8. Le mæme souscrit à la sântance de Marsile Ficin, où il dit: An tout age il et fort profitable pour la vie, de retenir quelq̄ peu de l'anfan- ce, & de chercher toujours divers plaisirs & recreacions: mais nō pas vn rire lôg & dissolu, car il dilate par trop l'esprit aus parties externes. A ces mots Insulan ajoute: Les grandissimes voluptés (sur tout celles qui font fort rire) attirent au dehors la chaleur naturelle, la verset & dissipent: à quoy il s'ansuit vn refroidissement &

foibleſſe. Car quand ne ſeroit, que le
grand eparſilhemant de la chaleur
& des eſpris, celà cauſe foibleſſe: veu
que la vertu vnic, et toujouſ plus
puiſſante. Dóques le Ris diſſolu nuit
iſſimāt, ſur tout aus personnes fort
grasses: puis qu'il diſminuē la chaleur
naturelle: car de telle cauſe au-
gmanſee, la mort ſ'auſt auſſi anſuyvre:
qui n'et autre chose qu'extincion de
chaleur naturelle. Aussi quelque-
fois on ſévanouit de tire, par la grāde
diſſipation d'eſpris, comme nous a-
vons dit au premiēt livre. Or l'eſ-
vanouiffement aet vne petite mort, ou
chemin à la mort car bien ſouvant il
precede, & la mort ſ'an auſſuit, à
faute de ſecours. Qu'ainſi ſoit, on tiēt
quelq'ues vns aucuneſois pour mors,
qui ne ſont qu'eſvanouys: mais ils au-
meuret de fait pour n'etre ſecourus.
Si celà aet vray, la mort peut bien a-
venir auſſi de trop tire: laquelle aet
le plus grand de tous les maus, ſ'il
aet vray ce qu'on dit, la mort a-
la plus eſouvantable de toutes les
choſes horribles. Mais nous auſſi par-

Chap. 27,

lerons davantage au chapitre prochain, apres que nous aurons pour la fin de cettuy cy, dit la raison, pourquoi le Ris excessif nuit plus aus gras, que aus maigres : veul que il leur et plus familier, amy, & coutumier, suivant nos precedantes demoustracions. car il samble que le Ris leur doit moins nuire, veu que (comme nous disons sou-

Ab assueris vaut en nos ecolles) Des choses ac-
non fit pa-
fio.

ja nous avons prouye, que le Ris angrasse fort & d'alheurs on fait bien, que la graisse demesurée of-
fance grandement, & et repro-
vee, tant an titre de cause, que de
sine, comme parlet nos Medecins.
Car celle sinifie, qu'il y ha peu de
sang dans les vaisseaus, & par con-
sequant peu de chaleur & d'espris;
& la graisse et souvent cause de
suffocation, & etouffement de la
chaleur naturelle, par vne compres-
sion & surcharge. Voilà pourquoi
,, notre Hippocrate disoit bien: Ceus
,, qui sont naturellement gros &

Aphorit.
44. liu. 2.

„gras, meuret plus-tôt que les graines. Or le Ris excessif leur cause double mal: lvn, qu'illes rand touz jours plus gras, au danger de suffoquer: l'autrè, qu'il fait grād degast, & dissipacion d'espris, d'æquels ils ont petite provision. Donques il apert suffisamment, par tant de maistre que nous avons recité, que le Ris importun, intampestif, de mesuré, & dissolu, ainsi que toute autre chose excessiue, et dangereus: & pourtant il le faut eviter, veu que les meilleures choses du monde peuvent nōtre, pour être par trop frequantes, ou an trop grande quantité.

Savoir-moi si quelqu'un peut mourir de rire.

VOicy notre dernier coup, & la mort vult dernière ligne (comm' on dit) de ma linea de toutes choses. Nous ne pouvons pas faire plus outre, quand nous touchons la fin, qui est l'article de la mort. Or

nous avons dit naguieres, qu'on peut evanouyr de rire, & l'avons asses demoutre au premier livre: où nous avons aussi propose cette question, savoir mons'il est possible d'an mourir. Car il semble mal aisé: d'autant que à la grand' dilatacion du coeur, & effusion de ses espris (an quoy git le principal dangier de mort) survient soudain la cōstriection, ainsi que nous avons enseigné audit livre, & que ces deus mouvements s'antre-suivent alternativement: an quoy eonsiste l'asfurance du Ris. Car par tel moyen la perte & dissipacion des espris & de la chaleur naturelle, se fait de peu à peu, nō pas à tas: & pourtant il y ha moins de dangier. Toutesfois nous savons pour l'avoir ouy dire, qu'aucuns sont mors de rire: comme celiuy que les garses chatouillerent jusques à mourir, ceus qui ont le dia-phragme blessé, &c. Mais ce sont Ris batars & illegitimes, ainsi que nous l'avons prouvé au second livre, car ils sont causés d'attouchemāt: & le vray Ris provient du seul mouvement de

Liu.1.ch.27.
Ch.4. & 5.

L'appetit sansuel, sans attouchement.
Mais q̄ repondrōs nous de ceus, qu'il
conste par écrit, ætre mors du vrāy
Ris? On avoit apreté des figues à Philemon. Son âne les vient manger au
fa presance. Il crie au serviteur, qu'on
le viene chasser: mais le garson arriva trop tard, qui étoit allé querir du vin: Diogene
Lacrius at-
tribué cette
histoire à
Christophe
Stoïque. Et
Auquel Philemon dit, Puis que tu as il peut bien
été si tardif, donne maintenāt ce vin etre avenu
à l'âne. Lots voyant que l'âne au beu- à tous deus.
voit, le bon vielhard se mit tellemant
à rire, qu'il an etouffa. Verrius ha-
mogné, q̄ Zeuxis tref-excellat pein-
tre, mourut au riant sans fin, de la gri-
mace d'vne vielhe que luy mæmes a-
voit peind. Mōsieur Boissonnade me-
decin d'Agen, tré-docte, expert & di-
ligeant, homme de biē & d'honneur,
m'ha temogné que la paumiere (c'est à
dire, la maistresse du jeu de paume de
laditte ville d'Agen, fame agee, mou-
rut à force de rire, oyant conter vne
chose fort inopinée, étrange & ridi-
cule. Il est vray que ces examples
sont fort rares: si æt-ce qu'au pre-
mier livre nous avons donné vne at-

Chap. 17.

tainte à ce doute, comment il se peut faire, que le Ris ameine la mort, dont il nous reste icy à expliquer plus exactement, comment cela avient. Je pense que la principale cause de la mort, qui procede de rire, et la faute de respirer. Car je n'accorderois pas volontiers, que d'une risée se fit telle dissipaciō d'espris, qu'il aet requis à la mort : veu qu'au Ris la dilatacion et soudain surprise de la constrictiō du cœur. Toutesfois aushommes que nous avons proposé atre mors de rire, telle dissipacion d'espris pourroit aêtre avenuë, par le moyen que je diray. Ceus qui bâdet fort leur antantement an hautes cogitations & invancions, par l'ardant étude, & assiduele cogitation, anduret grande perte d'espris. Et s'ils sôt pour lors à jun (ce qui aet meilleur certainemāt, car l'étude n'ha telle vigueur, quand le ventre aet plein de viande) leurs forces s'affoiblissent aisement. Car elles sont refautes du manger & du boire: opportunement toutesfois, & an juste mesure. autrement elles ne sont

moins languissantes d'vnne surcharge
d'alimās, q̄ de leur souffrāce & disette.
Donques si on differe longuemant à
prandre nourriture, & que ce pādant
l'esprit soit occupé an choses de grā-
de importance ou meditacion, on se
santira foible & defalhant: comme si
quelqu'vn travalhoit fort ayat faim,
dont il deviendroit tout langoreus &
vain. Aussi nottre Hippocras dit bien.

„ Où il y ha faim, ne faut pas traval- Aphor. 16.
liv. 2.

„ her. Car si toujours on fait grād' de-
pāce de ses espris, & on n'y an remet
par fois autāt, ou à peu pres de ce qui
et dissipé, on viēt tātōt an decadance,
& an fin à telle foiblesse, qu'on sant
son ame comme pandante à vn filet.
I'ay souvant eprouvé celà, quand je
passois quelques nuīs sans guieres
dormir, travalhant mon esprit à cō-
mantaires & compositions, rabattāt
de mes repas le plus que je pouvois.
Il me sambloit quelquefois qu'vn pe-
tit souffle eut rompu le filet, duquel
je santois mon ame comme attachée
au cors. Ainsi peut etre avenu au bon
hōme Philemō, qui paravature ayoit

350 LE TROISIEME
passé plusieurs nuis sans dormir, &
pour lors il dinoit assés tard: par ce
que s'amusât à quelque discours fort
attantivement, il ne santoit la faim,
ou bien la meprisoit. Or que celà luy
avint an jun, il aet aisé à soupçonnet:
car on luy appretoit des figues, & le
garson etoit allé au vin. Donques il
ne se faut ebayr, si son ame etant lan-
guissante, & n'ayant guieres plus d'es-
pris, apres la grāde dissipacion qu'an
avoit causé l'etude, si (dis-je) le Ris de-
mesuré dissipia le reste, aneantit ses
forces, rompant le lien de son
ame, ja fort extenuee an vn cors
tout vſé & consumé de l'etude. A vn
homme bien quarré, bien repu & ref-
fait, duquel l'ame soit fort oysive dās
vn cors reposé, jamais celà n'avien-
droit: mais au graile, maigre, transy
& delicat (tels sont la plus-part des
simples Philosophes, du tout adon-
nés à contemplacion, sans avoir au-
cune charge an la republique) qu'on
dit communement n'etre qu'esprit,
il n'est pas difficile de perdre ainsi son
ame, avec ses espris: læquels ne peu-
vct æ-

351
vet ãtre retenus du cœur debile, extraordinairement agité. Il faut ajouter à cecy, que Philemon étoit vieus, ainsi que dit l'histoire. Or il est certain, que les vieus ont peu de chaleur & de force: dont il est plus aysé qu'ils meuret soudain de joie, ou d'autre affeccion, que les jeunes. Et que Zeuxis aussi fut vieus, outre ce que nous an lisons, il est bien vray-famblable: d'autant que chacun se rand toujours avec le tams, plus parfait & excellant an son art. Si la gracie & perfeccion de son ouvrage, luy donna occasion de rire excessivemåt, & de mourir ansamble, on peut bien conjecturer de celà, que l'ouvrage étoit merveilleus, & le peintre fort consumé an son art. Ainsi la paumiere d'Agen, pour ãtre vielhe, & (paravanture) à jun, outre ce qu'aus fames la chaleur naturelle est plus debile, & le lien de l'ame plus fragile, put bien mourir de rire. Je cuide avoir satisfait par ces raisons, au probleme & question qu'on pouvoit faire, de ceus qui meuret de rire. Ce sont exam-

Z

352 LE TROIS. LIVRE DU RIS.
ples & evenemens fort rates, dont
aussi le fait requiert plusieurs condi-
cions.

I'ayachevé an ces trois livres, la
principale histoire du Ris, & tout ce
qui m'est venu à l'esprit jusqu'à pre-
sent, touchant cette matière. Si de-
formais je rancontre an rauassant, au-
tre chose de cet argumant, j'an tras-
feray vn quatrieme. Ce pendant je
prie aus lecteurs, qui ont la grâce de
m'ies philosophier, ne vouloir de-
daigner cette besogne, ains y am-
ployer quelque peu de leur industrie,
pour l'anrichir de leurs doctes & so-
lides raisons.

F I N.

Σ

I. P. ZANGMAISTRE

à ses nobles parans.

I E suis fort satisfait & content, qu'à
 l'antans que ma versiō ha plu a l'auteur de ce beau traité: duquel l'an at-
 tandois plus-tôt reproche. Il me fait
 cet honneur de dire, que i'ay bien ex-
 primé ses sanc·nces, & an termes bié
 finiscaitifs. Il me loue aussi d'avoir a
 peu pres suivy son orthographie: de-
 meurant ferme an cette opiniō, qu'il
 convient ecrire tout ainsi que l'on
 parle, veu que l'ecriture tient lieu de
 la parole. Ic l'ay ouy quelque-fois an
 bōne cōpanie faire vn long discours,
 par lequel il monstroit à l'eul, d'où a-
 voit procedé, que le seul Fransais e-
 crit autrement qu'il ne pronōce: veu
 que toutes autres nacions ecrivent, &
 ont jadis ecris suuyant la naïve pro-
 lacion, sans feindre ou dissimuler au-
 cunes lettres, comme etans, ou man-
 ques, ou superfluës. L'an fis vn petit
 Dialogue, a l'instant que i'eus retenu
 son discours: lequel ie vous anvoye à
 part. Vous trouverés aussi, que i'ay

Z ij

354

transcrit le premier livre (jadis traduit par M. Loys Papon) de même orthographie, afin que vous vissiez le tout d'une nature. A Dieu soyez.

A M. IOVBERT, CON-
seiller & medecin ordi-
naire du Roy.

MONSIEVR, sachant qu'on imprime à Paris vostre beau traité du *Ris*, je me suis aduise d'y enuoyer l'epistre d'Hippocrate à Damagete: par laquelle est expliquée la cause morale du *Ris* de ce grand Philosophe, autremat qu'elle n'est entendue vulgairemat: vous priant de permettre, que ma traduction de Grec en François, telle quelle, ait lieu au derriere de vostre oeuvre. Je m'asseure que plusieurs prandront bien plaisir de lire cela, pour scauoir à la vérité, que le *Ris* Democritique n'estoit pas de folie ou resuerie, ains d'extreme sagesse & parfaite philosophie: ainsi que le tres-venerable Hippocrate tesmoigne fidelement. De Mont-pelier, ce 15. de Mars.

1579.

Vostre affectionné amy & beau-
frere, I. GVICHARD.

LA CAVSE MORALE
DU RIS DE L'EXCEL-
lant & tres-nommé DEMO-
CRITE, expliquee & te-
mognee par le divin HIP-
POCRAS, an ses Epitres.

*Traduite de Grec an Fransais, par M. I.
GVICHARD, Doct. reg. an Me-
deci. de l'vniver. de Mompelier, conseiller
& medecin ordinaire du Roy de Na-
varre.*

HIPPOCRAS A DAMAGETE.
S A L V T.


Et ce que je me dou-
tois bien, Damagete.
Democrite n'est pas
fou, ains plus sage que
tous. Il nous ha randu
plus sages, & par nous
tous les hommes du monde. Je t'ay
r'envoyé (ô amy) la nef, vrayement
Æsculapienne. Il faut ajouter à l'an-
Z iij

©BIUM 356 LA CAUSE MORALE
segne qu'ell' ha du Soleil, l'ansegne
de santé. Elle fit voile heureusement
& parvint an Abdere le mæme jour
que j'avois promis d'y åtre. Là nous
trouvames tous les citoyens assam-
blés au port, qui nous attandoint (cô-
me il åt vray-samblable) non scule-
mant les hommes, ains aussi les fames
jusques aus vielhars, garlons, & anfës:
tous fort tristes & desolés cuidans
que Democrite fut devenu fou: lequel
au contraire excelle à philosopher
sincerement. Mais quand ils m'curet
veu, ils prindret courage, & revindret
à eus-mæmes, faisant moutre de bon
espoir. Philopoemen me vouloit cō-
duire prierement au logis qu'on
m'avoit apreté: & chacun le trouvoit
bon. Mais je leur dis: O Abderites, je
n'ay rien plus hatif, ny à cœur, que de
voir Democrite. Antandans ce pro-
pos, il sm'an loüaret fort: & bié joyeus
soudain me conduiret par le marché.
Les vns nous suivoint, les autres cou-
roint devåt, les autres venoint à l'an-
tour: & tous me crioint, Sauve-le, gue-
ry-le, remedie-y. Je les exhortois,
d'esperer bien: & que paravanture il

©BIUM DV RIS DE DEMOCRITE. 357
n'auroit aucun mal : ou que s'il an a-
voit, ce ne seroit gueres, & aisément
on le corrigeroit, me confiant de la
bonne saison. Ainsi parlant, j'allois
toujours vers luy : Or sa maison n'e-
toit pas loin du port, ny mæmes tou-
te la ville, sa maison étant voisine des
muralhes. Derrière vne des tours, il y
havu haut coutaut, vmbragé de Peu-
pliers grans & epais : d'où l'on voyoit
aisément laditte maison. Pour lors
Democrite étoit assis sous vne plane,
basse & large, ayant vn habit grossier,
qui ne luy couvroit pas les epaules. Il
étoit dechauft, seul, assis sur vn siege
de pierre, fort palle & maigre, avec v-
ne grand' barbe. Pres de luy à main
droite, couloit vne petite fôtaine, par
vne basse colline qui resonoit douce-
mât. Sur cette colline y avoit vn tâple
dedié (comme je peus cõjecturer) aus
Nymphes, antourné de vignes sauva-
ges. Democrite avoit sur ses genous
vn livre bien accoutré : & quelques
autres sà & là antour de luy. Il avoit
aussi vn grād amas de diverses bâtes,
toutes dechiquetées & anatomatiles

Z. iiiij.

358 LA CAUSE MORALE
Aucunesfois il ecrivoit hativement,
courbé sur so livre: qlquefois il se re-
posoit, s'arretat du tout & l'oguement
discourat an soy-mâme. Cela fait, tâ-
tôt aptes il se levoit & pourmenoit, re-
visitât les antralhes de ces bêtes: puis
les laissoit & retournoit s'assoir. Les
Abderites, qui etoient à l'antour de
moy, fort tristes (& peu s'an falloit
qu'ils ne pleurasset) Voyés, disoint ils
Hippocras, la vie de notre Demo-
crite: combien il et fou, ne sachant
ce qu'il veut, ne ce qu'il fait. L'vn d'an-
tre eus, voulant ancor mieus expli-
quer sa follie, se mit à pleurer à haute
vois, comme vne fame qui pleure la
mort de son ansant: puis an gemissant
il se plaignoit, tout ainsi qu'un voya-
geur qui ha perdu quelqchose. Demo-
crite oyât cclà, se mettoit si fort à ri-
re, qu'ils cessoit d'ecrire, an secouant
souvat la tête. Adoc je leurs dis: Vous
Abderites, ne bougés d'icy, quand je
l'auray veu & ouy de plus-pres, je cõ-
prandray bien au vray sa disposicion.
Cela dit, je dessans tout bellemant,
car le lieu et an pâte, & si rabbouteus,

que j'eus assés de peine à m'y sauver.
Approché que je fus de luy, je le ran-
contray (je ne say commät) tout ravy,
ecrivant d'vn concitacion furieuse.
Parquoy je m'arretay, attendant qu'il
fut an repos. Peu après, ayant antre-
mis cette impetuosité d'ecrite, & po-
sé sa plume, il me regarda venant à
luy, & me dit: Dieu vous gard forain.
Et vous aussi (dis-je) tressage Deino-
crite. Adonc luy honteus, à mō auis,
de ce qu'il ne m'avoit appellé par mō
nom. Et vous (dit-il) commandant àt ce
qu'on vous appelle ? car l'ignorance
de vottre nom, ha été cause que je
vous ay appellé forain. On m'appelle
Hippocras Medecin, dis-je. Lots, dit-
il: La noblesse des Asclepiades, & la
grand' renommee devottre savoir an
Medecine, fort celebre, & parvenuē
jusques à nous. Et quel affaire, ô amy,
vous meine icy ? Mais premierement
assoyés vous, vous voyez que ce siege
tapissé de feulhes verdes & tādres, n'et
pas mal plaisant, ains plus aggreable
à s'assoir, q̄ les chaires anvieuses de la
fortune. Quand je fus assis de rechies

360 LA CAUSE MORALE
il me dit: Etes vous icy venu pour a-
faire privé ou public? Dites le ou-
vertement. car nous vous y aiderōs,
an tout ce que nous pourrōs. Et moy:
La vraye cause, dis-je, qui m'ha fait
venir icy, et vottre respect: pour com-
muniquer avec vn hōme si sage que
vous etes. Et l'occasion m'an et don-
nee de ma patrie, qui m'ha fait son
ambassadeur. Donques (dit-il) vous
logerēs premierement chez moy. Or
pour sonder de toutes pars mon hō-
me (combien qu'il me fut ja assēs no-
toire, qu'ils n'etoit point hors du sās)
je luy dis, Counoissēs vous Philopoe-
men, vottre concitoyen? Ouy, dit-il,
bien fort: vous dittes le fis de Damō,
qui demeure pres de la fontaine Her-
maïde? C'et cettuy là, dis ie: il et mon
singulier amy & parant. Mais vous
Democrite, recevēs moy d'un meil-
leur logis: & me dittes an premier
lieu, qu'et-ce que vous ecrivēs icy. De
la folie, dit-il apres s'etre vn peu cō-
tenu. Lors je dis, O Iupiter, que vous
ecrivēs bien à propos contre la ville.
Quelle ville, Hippocras, dit-il? Je luy
répōs, riē riē Democrite, je ne say cō-

©BIUN D V R I S D E D E M O C R I T E. 361
mât ce mot m'et echappé. Mais qu'e-
crivés vous de la folie? Quelle autre
chose,dit-il,sinô qu'et-ce , & cõmant
elle s'angeâdre an l'hôme, & cõmant
elle an et otée. Et ces bêtes que vous
voyés,je les decouppé à ses fins: non
que j'aye an haine les euvres de Dieu,
ains pour chercher la nature & le siege
de la colere. Car vo'savés bié, q c'et la
cause de la futeur & folie des hômes,
quâd elle redonde par trop. Ell'et bié
naturellement an tous , mais an quel-
ques vns pl', an autres moins: & sa de-
mesuree quâtité fait les maladies, etât
cõme matiere sujette, qlquefois bône
& quelquefois mauvaise. Adôc je luy
dis: Par Jupiter ô Democrite, vo'dit-
tes celâ vrayement & sagemânt: & je vo'
juge bié heureus, de jouir d'un si grâd
repos; duquel il ne no' et permis être
parcipâs. Car ou les châs, ou le mena-
ge, ou les anfâs, ou les trafiqs, ou les
maladies, ou les mors, ou les servi-
teurs, ou les mariages , & choses lam-
blables nous an otet l'opportune cõ-
modité. Sur celâ le bon homme fut
transporté à son accoutumee passion,
& se mit à tire fort excessivemant.

362 LA CAUSE MORALE
Quand il se fut arreté, je luy dis: Et
dequoys riés vous , Democrite? Les
choses que j'ay dittes, sont elles bon-
nes, ou mauvaises? Il se mit ancor plus
fort à tire. Les Abderites qui voyoint
celà du coutau , se frappoint les vns
la tâte, & les autres le front: & il y an
avoit qui s'arrachoint les cheyeus. car
(comme ils me dirent apres) Democri-
te avoit ry adôc plus fort que de cou-
tume. L'infiste là dessus, disant : ô De-
mocrite (le plus sage hōme du mon-
de) je desire antâdre la 'cause de cette
vottre passion: de quelle rîsee je vous
ay samblé dine , ou bien le propos
que i'ay tenu : afin que celà m'etant
couhû, je cesse d'an donner plus oc-
casion : ou que vous an etant repris,
reprimiés vottre Ris, comme etant
mal à propos. O Hercules , dit-il , si
vous Hippocras m'an pouves repre-
ndre, vous ferez vne cure telle que ja-
mais vous ne fites. Et cōmant (dis-ic)
ne series vous repris, bon homme: ou
commant ne pansés vous ûtre ab-
surde, quâd vous riés de la mort d'un
homme , ou de sa maladie , ou de ce

D V R I S D E D E M O C R I T E . 363
qu'il ha perdu le sans (devenant an-
ragé, ou maniacle) ou d'un meurtre,
ou de quelque autre chose de pis ?
Et au contraire, des mariages, des fe-
stins, de faire des anfans, des myste-
res & choses sacrees, des magistras,
dignités & honneurs, ou de quel-
ques autres choses qui sont totale-
ment bonnes. Car vous riés & vous
moquéz des choses, dont il faut avoir
pitié : & ce déquoy il se faudroit re-
jouyr, vous riés samblablement : de
sorte qu'il n'y ha aucune distinction
du bien & du mal au vottre androit.
Sur ce, il repondit : Vous dites bien
celà, Hippocras : mais quand vous
l'aurés antandu, je say que vous esti-
meres mon Ris, & pour vous & pour
vottre pays, melheur remède & cu-
re, que n'æt vottre legacion, & an
pourrés faire sage les autres. Para-
vanture que pour cecy, vous m'anse-
gneres reciproquement la medecine :
quand vous aurés apriis, combien so-
gneusement tous hommes s'amusans
à choses indines d'aucun soin, & sef-
forsans de faire choses de nulle va-

364 LA CAUSE MORALE
leur, consumet leurs vies an choses ri-
dicules. Lors ie luy dis : Et quoy, bon
Dieu : tout le mōde ne faveit il point
d'ætre malade ? & n'ha il point où an-
voyer pour sa curacion ? car qu'æt-ce
qui peut etre hors de luy ? Democri-
te reprenant la parole, dit : Il y ha in-
finis mōdes. Ne veulhies pas (ô Amy)
malicieusement extenuer les richesses
de nature. Et bien (dis-ic) Democri-
te, vous ansegnerés cela an son tams.
car je crains que par fortune an par-
lant de l'infinité, vous ne veniés à ri-
re. Maintenant randés moy seule-
ment raison de vottre Ris . Adonc
luy me regardant de travers , dit :
Vous pansiés qu'il y ayt deus causes
de mon Ris , savoir æt , les biens &
les maus. Mais je ne me Ris que de
l'homme, plein de folie , & vuide de
toutes actions droites : qui an ses
conseils se porte puerilement , & fo-
lement: qui supporte des travaus sans
fin, de nul profit : qui va jusques au
bout du monde , & par infinites con-
trees (poussé de convoitise excessive)
cherchant or & argeant, ne cessant

DU RIS DE DEMOCRITE. 365
jamais de telle poursuite: ains tou-
jours se travalhant pour aquerir da-
vantage de biens, afin qu'il ne soit
des moindres, & qu'il n'ayt cette hô-
te de n'ætre dit heureus. Ie me Ris
aussi de l'homme, qui va foulhant les
antralhes & veines de la terre, pour
des mines, où il est souvent accable
& etouffé: an lieu qu'il se pourroit
contanter, de ce que la terre (maire
commune de tous) produit suffisam-
ment pour l'antretien des hommes.
Il y an ha qui veulet ãtre grans se-
gneurs, & commander à plusieurs,
læquels neantmoins ne peuvet se co-
mander à eus-mæmes. Ils epouset
des fames, læquelles bien-tôt ils re-
pudiet. Ils aymet, puis ils hayssent.
Ils sont fort desireus d'avoir des an-
fans, & lors qu'ils sont grans, les an-
voyet loing d'eus. Qu'elle vanité &
absurde diligence aet cette cy (ne
differant rien de la folie) de foul-
her dans la terre, pour an sortir de
l'argeant: ayant de l'argeant, l'am-
ployet an terres: ayant des terres,
an vandre les fruis pour avoir d'au-

3301

366 LA CAUSE MORALE
tre argeant ? Combien de changes
font ils ? Ceus qui n'ont de quoy , an
desiret avoir: quand ils an ont , ou ils
le dissipet follement , ou le tient ca-
ché,sans qu'il serve à personne. Le me-
ris quand je les voy mal faire : ancor
plus,quād je voy leur mauvais succès.
Ils outre-passent les lois de verité, ayās
des procès mortels ansamble, se plai-
sant au debat & contencion antre
frères, parans , & citoyens, dont au-
cunesfois ils s'antre-tuet le tout pour
ces richesses, d'æquelles nul et maître
apres sa mort . Vivans debordement,
ils n'ont aucun soucy de l'indigean-
ce de leurs amis , & de leur patrie.Ils
poursuivent choses indignes, ayans an
grand estime les inanimées , acha-
tans bien cher vne statue si naïve-
ment exprimée, qu'il ne luy manque
que la parole: & ce pendant ils hay-
sent ceus qui leurs disent la verité. Outre
ce, ils appetent choses mal-aisées:Car
celuy qui habite an terre ferme, voud-
roit être an la mer; & celuy qui est an
ile, voudroit être an terre ferme. Ran-
versans tout à leur appetit, ils louët la
force

force pour la guerre: & journellement
ils sont vaincus de lassivit , avarice,
& autres passions, de quelles ils sont
malades. Pourquoy donc av s vous
repris mon rite, ô Hippocrate? Car
nul rit de sa propre folie, ains de celle
d'autrui: comme ceus qui se pansen
etre sobres, se rient des yvrongnos: les
autres se rient des amoureus (combien
qu'ils soient attaingnies de plus gr d mal)
les autres de ceus qui navigent, les au-
tres de ceus qui labourent. car les jans
ne s'accordent pas, ny ez ars, ny ez a-
ctions. L  dessus je luy dis: Il est vray,
Democrite: & il n'y a rien qui plus
proprement declare la nature des hom-
mes, que cel . Toutes fois les affaires
de cette vie causent telles necessit s,
tant du menage, que du traffic, &
par mer, & par terre: veu que nature
n'a pas fait l'homme pour  tre oisif.
Et de l  procedant la couvoitise, abu-
se l'ame de plusieurs qui ont b f fans,
laquels s'etudient   faire tout aussi bi 
& serieusement, comme si ce devoit
estre vne chose certaine & stable: mais
ils ne sont pas si avis s, qu'ils puissent
eslo de seoir p , joi istuc. **Ave jas/nel**

368 LA CAUSE MORALE
prevoir le mal. Car, ô Democrite, si
quelqu'un lors qu'il se marie, crai-
gnoit la future separation, ou celuy
qui nourrit des enfans, pantoit à leur
mort, il ne le feroit qu'à regret. De
même au temps il de l'agriculture, navi-
gacion, dominacion, & toutes choses
de cette vie, quelles chacun se nour-
rit d'une bonne esperance, sans pre-
sompson d'erreur, pensant au meil-
leur, & non au pire. Comment donc
vous ai-je pouvés vous rire, que soyt
bien à propos? Lors Democrite me
dit, Vous êtes fort tardif d'esprit (ô
Hippocrate) & loin de mon opinion,
ne considerant point à cause de vot-
tre ignorance, la mesure tant de s'as-
surer que de se troubler. Car si les ho-
mmes disposoient telles choses d'un
prudent avis, ils en seroient aisement
delivrés, & me garderoient de rire.
Mais au contraire, eus, comme si les
choses étoient fermes & stables au ce-
monde, s'enorgueillissent follement, ne
pouvaient tenir leur desordonnee im-
petuosité, à faute de bonne raison, dis-
cours & jugement. Car ce seul avertis-
semant leur souffroit, que toutes choses

D V R I S D E D E M O C R I T E. 369
ont leur tour, le q̄l surviēt par soudais
chāgemās, & induit prōptemāt tou-
tes manieres de cōtours. Eus, cōme
si la chosētoit fermē & perdurable,
obliās les accidās qui surviēt ordi-
nairemāt, quelquefois souhaitās ce q̄
leur revient à deplaisir, & cherchās ce
que ne leur est profitable, s'anelopet
de plusieurs calamitēs. Si quelqu'vn
pāsot de faire toutes choses selo son
pouvoir, certainemāt il s'atretiēdroit
an vne vie sure & tranquille, se cou-
noissat sōy-mēme, sans etādre sa cou-
voitise à vne infinité: ains se cōtantāt
des richesses de nature, maire nourri-
ce de tous. Car tout ainsi qu'an l'am-
bōpoint du cors, le danger des acci-
dans q̄ tout evitant, de māmes les
grāns succés de la fortune, sont dāge-
reus: & les plus segnalés, sont an plus
grād mal-heur. Voillā que me donné
matière de rire. O hommes insans, q̄
vbus êtes biē punis de vottre folie, a
varice, insaciabilitē, aivie, inimitié,
trahison, & toute mechanceté (car
il est impossible de nombrer & ex-
pliquer les especes de leurs vices)

A a ij

370 . LA CAUSE MORALE
vous plaifans an celà, & faisans de vi-
ce vertu: manteurs & vains, addon-
nés à toute volupté, contampteurs
des lois & de la bonne discipline. Il y
an ha qui niet, que l'ho ame puisse
prevoir les choses avenir, mais telles
jans n'ont ne vœu, ne ouyé, car l'hom-
me qui ha ces santomans clairs, d'vnne
droite intelligaçce s'avise du presant,
& prevoit l'avenir. Les autres se fa-
chet de tout, & neantmoins ils y re-
tournent. Ayans quitté la nayigacion,
ils s'y remettent: ayas rejetté l'agricul-
ture, de rechef ils labouret. Ils repu-
dient vne famé, & an prenet vn autre
qui n'est pas meilleure. Ils souhaitent
d'anvielhir: etans vicius, ils s'an plai-
gnet: n'ayas aucun arrêt à leurs desirs.
Les Roys & princes louët la condi-
cion des personnes privees: le prince
desire d'etre Roy. Les magistras & au-
tres qui ont charge an la republique,
portent anvie aus artisans, de ce qu'ils
sont hors de danger: & les jas de me-
tier voudroint être magistrats, pour
avoir auctorité. C'est, d'autant que
personne ne void la droite voye de

D V R I S D E D E M O C R I T E. 371
vertu, nette, plaine, & aisee: dont per-
sonne n'y veut antrer, ains tous s'an-
vont par vn chemin difficile, rabbou-
teus, apre & tortu, hurtans sa & là,
trebuchans à chaque pas. Les vns s'y
avanset, les autres y reculet: & quel-
ques-vns y vōt fort vite to⁹ hors d'a-
leine, comme si on les chassoit. Là
vous an voyés, qui anfis d'ambiciō,
& elevés an l'air, trebuchet de la pe-
fanteur de leur malice, & se rompet
le cou. Il y an ha qui demolisset, &
puis batisset: qui font des presans &
largefles, puis s'an repantet, & rom-
pet l'amytié pour vn rien. An quoy
ils ne differet point des anfans qui se
joüet. Mais an leurs cupidités, que
font d'avantage les bêtes, sinon qu'el-
les se contienet mieus dans les bor-
nes de suffisance, l'homme étant in-
fiaitable? Où et le Lion qui jamais ca-
cha de l'or an terre? Où et le taureau
qui jamais combatit pour avoir plus
de pature? Quel Lyopard n'ha jamais
été sou? Le sanglier ha soif: mais il
ne appete que de l'eau. Le loup ayat
mangé tant que luy fait besoin, ne

Appelé à la fin de la page A a. iiiij. q. col

372 LA CAUSE MORALE
veut plus rien. Mais l'homme beuvat
& mangeant tout le jour, n'ha jamais
contanté son appetit. Les bêtes ont
certain tams de s'accoupler, l'homme
et toujours epoinsonné d'un fou de-
sir de palhardise. Je vous prie, ô Hip-
pocras, ne dois je pas tire de celuy
qui se travalhe pour l'amour, ou au-
tre chose vaine, maimement s'il me-
prise tout danger, & oblie tout devoir
pour y parvenir? L'homme est plein
d'infirmité de sa naissance. Ez pre-
miers ans il est invtile, & faut qu'un
autre le gouverne. Croissant il deviēt
insolant & fou, ayant besoin d'un pe-
dagogue. Etant grand, il est audacieus
& temeraire. Devenu vieus & caduc,
il est miserable, quād il recollige & ra-
mātoit ses peines & travaus. Il deviēt
tel, des ordures de la matrice ma-
ternelle: à raisō de quoy les vns pleins
de chagrin, dépit & colere, sont tou-
jours an guerre & an debat: les autres
sont plōgés an palhardise & an cor-
rupeciō de filhes: les autres an yvrone-
rie, les autres an diverses cōcupiſſan-
ces. O si nous pouviōs voir le cœur &
les panſées au decouvert, & sans aucū

D V R I S D E D E M O C R I T E. 373
voile, observer ce que se fait au dedans!
Nous verrions les uns mager golumat
& sans mesure, les autres qui ragent
leur gorge: les uns qui apretent des poi-
sons, les autres qui tramet des trahi-
sons: autres qui cotelent leur tresor, au-
tres joyeux, autres pleurans, autres qui
accusent leurs amis, & autres qui sont
fous d'ambicio. Et de tousceus cy, les
uns jeunes, les autres vieux: qui dema-
dant, qui refusant, qui pauvre, qui riche:
les uns affamés, les autres sous jusqu'à
la gorge: les uns froides & mesquins,
les autres magnifiques & qui antre-
tienent grand cour. Les uns tuent, les au-
tres anterret: les uns meprisent ce qu'ils
ont, & s'attradent à autres biens. Il y en ha-
d'effrötés & impudans: de prodigues,
de chiches, d'insatiables. Les uns sont
barus, les autres braver & piaffet,
pleins de vaine gloire. Les uns sadon-
net totalemant aus chevaus, les autres
aus chiés, les autres à medalhes, pier-
teries & antiqualhes, les autres aus
peintures. Qui prand plaisir à faire
ambassades, qui à la guerre, qui
à la pretrise, qui à la marchandise,

A a iiiij

374 LA CAUSE MORALE
qui au labourage: les vns à farces &
morisques, les autres à belles haran-
gues & oraisons. Les vns traval-
het fort volontiers, les autres sont
oisifs & paresseus. Brief c'est chose
infinie, que la diversité de l'esprit
humain. Et qui, voyant tant d'a-
mes indignes & malheureuses, se
peut tenir de tire, quand c'est de leur
intemperance? Je crois même que
votre medecine leur deplait, tant ils
sont sujais à leurs delices & plaisirs,
reputans sagesse ce qui est folie & sot-
tile. Certes je parle, que an votre
art (ô Hippocrate) plusieurs choses
sont sujettes à calomnie, injure, & in-
gratitude. Car les malades, fils echa-
pet, rapportet leur gueriso aus dieus,
ou à fortune, ou à leur bonne cōple-
xion : detobans tout l'honneur au
medecin, lequel souvant ils hayssent
depuis, etans bien indinés qu'on parle
de qu'ils luy soient redevables. Et outre
ce qu'ils ne veulent attester, ou conces-
ser leur obligacion, ils sont bien aisez,
que les ignorans de l'art (qui neant-
moins an font profession) soient de

©BIUM DV RIS DE DEMOCRITE. 375
mæme avis, etans piqués d'anvie. Je
crois bié que vous an avés beaucoup
eprouvé, & que vous êtes moqué de
telles anvies, folies, & procedures. Ce
disant, il sourioit: & adonc il me sam-
bloit d'vne face divine, ayant chan-
gé la sienne. Lots je luy dis: O mani-
fic Democrite, les beaus presfans & e-
traines que je rapporteray de vous à
Cos, ma patrie. Vous m'avés tout rá-
ply d'admiraciō de vottre sapiace. Je
m'an vays ètre la trôpette de vosveri-
tés. Celà dit, je me leve, & prans con-
gé. Il me veut suivre: mais voyant
qu'vn autre (je ne say d'où) luy apportoit
des livres, je le laissay incontinat,
& remontay vers les Abderites, qui
m'attandoint à la guette. auquels je
dis: O hommes, je vous remercie grâ-
demant, de ce que m'avés anyoyé
querir. Car j'ay veu le tres-sage De-
mocrite, qui seul peut randre sages
tous les hommes du monde. Voilà ce
que j'avois à t'ecrire, Damagetc, tou-
chant Democrite: que j'ay recité avec
vn meravelheus contantement d'es-
prit. A Dicu.

376
DIALOGUE
 SVR LACACO-
 GRAPHIE FRAN-
 CAISE.
Expliquant la cause de sa corruption.
 ANTRÉ PAR LEURS,
Fransais & Wolfgang.

FR:

Fme suis souvāt infor-
 mé, de plusieurs savans
 personnages, d'où il aet
 avenu, q le seul Fransais
 prononce & autrement
 son lāgage, qu'il ne l'ecrit. L'Hebricu,
 le Grec, & le Latin sont ecris comme
 on les pronōce, avec quelques peti-
 tes obſervacions & reigles. Ainsi aet il
 des langues vulgaires d'aujourdhuy,
 l'Italiene, l'Espagnole, & l'Alemande,
 qui sont des pl^e fameuses de la Chre-
 tianté. Tantans qu'il aet ainsi des au-
 tres: & que la feule Fransaise, n'obſer-
 ve an son ecriture sa due prolation.

Qui est vn mal & vice bié notable si on y veut aviser de pres. Car outre ce qu'il y ha defaut à ne pouvoir, ou ne faverir represanter par écrit ce qu'on prononce: il y ha du dommage bien grand, pour ceus qui veulēt apprandre ce langage: d'autāt qu'il leur faut à chaque mot vne obſervacion, deſavoir dissimuler quelques lettres anpronōſant, lequelles on ne veut toutesfois permettre àtre omises de l'ecrivaſ.

I'an ay eté an fort grand' peine, l'ef-
pace deſis ans, durant lequel tās, j'ay
merveilleusement travalhé à com-
prandre la droite prolacion de ce lá-
gage, pour anſegner par apres les
miens avec plus grande facilité. Car
il y ha plusieurs Alemans qui vienent
an France expreſſement pour ap-
prandre ſa langue: lequelſ voyans
l'ecriture ſi repugnante au parler, s'an-
degoutet, & perdet courage d'y prou-
fiter, ſinon par trop long tams. Car ils
voyet, qu'il faut oblier l'ecriture pour
la bien prononcer, & la prolaciō pour
ecrire à la mode des Fransais. A cause

578 CHAPITRE DIALOGUE
 de quoy certains Princes d'Allemagne m'ont donné charge, d'essayer à comprandre exactement ce langage, pour le savoir par apres communiquer aus leurs, & an parlant & an ecrivant, ainsi qu'il le faut prononcer. Et pour ce j'ay méprisé to⁹ livres ecris an Fransais, & me suis constraint d'apprendre le langage, an conversant familiere-
 mancement avec ceus qui pârlet mieus, ob-
 servant træ-sogneusement la vraye
 prolacion. De laquelle m'etant bien
 assuré, j'ay commancé d'exprimer
 par ecris le naïf parler du Fransais : de
 sorte que (à mon avis) le plus nouveau
 & étranger, qui sache lire an Latin,
 ou an autre langage de ceus qui yfet
 de samblables lettres, il le prononcera
 dans peu de jours, aussi bien que
 moy. Ainsi j'espere de contanter ceus
 de ma nacion, qui attendet ce bien
 de moy : & par mæme moyen feray
 satisfaction à la Fransaise, laquelle se
 peut plaindre, que l'Allemande a causé
 la corrupcion de son ecriture.

FR. Cōmant celà? voicy vn propos fort
 nouveau, & que je desire bien d'an-

tandre.

A ce que je peus compradre, par les vvole.
discours que l'ay souvant fais à-part
moy, sur le mæme doute que vous a-
vés touché au commencement, d'où
et avenu que du seul Fransais, le lan-
gage aet autremamt écrit, que pronō-
cé, je trouve que les Allemans an sot
cause.

O que j'aime bié d'ouyt cecy, pour FR.
an savoir la source. Car je ne me peus
assez ebahyr, de voir que le Fransais
(lequel n'a pas faute d'esprit & de ju-
geman) n'exprime par écrit ce qu'il
prononce.

Il et bien aisé de comprandre l'er- vvole.
reur: & il n'et gueres plus difficile d'y
bien remeier, si on se veut laisser co-
duire à la raison: & n'etre point de
ceus, qui opiniatres & sans discours,
ne savet sinon alleguer la coutume,
ou l'ancienneté.

Je vous prieray donc, pour l'amitié FR.
qui aet antre nous, de me faire ce bié,
que je sache, tant la cause du mal, que
le remede. Car j'an suis de long tam
desireus, & acquiesce facilement

380
 aus remontrances qu'on me fait par
 raison.

JOVY
 VVOL. Mais comment le pourrois-je faire,
 sans etre soupssoné d'impudace, ou-
 trecuidance & temerite, si je, qui suis
 Alemand, fais lessoni à vn Français, de
 son propre langage? Ne dira on pas
 sus Miner-
 vam docet. soudain, que la truye veut ansegner Mis-
 nerue?

FR.
 JOVY
 Laissons ces reproches à-part. Ce-
 luy qui desire d'aprandre, aprends de
 qui que soit. Outre ce, il ne faut point
 trouver estrange, qu'un etragier nous
 remoultre nos fautes, & nous remette
 au bo train. Car cela est ordinaire, que
 nous appercevions moins notre er-
 reur, qu'un autre. Et d'autant que
 nous sommes dez notre enfance, in-
 struis & acoustumés, à cette fasson
 de faire, ne nous avissons point qu'el-
 le soit tant lourde; ains au contraire,
 cōme celuy qui s'est bounry au quelle
 que vice, l'estime ou vertu, ou chô-
 se indifferante: ainsi est-il de notre
 ecriture, que nous pensons ortho-
 graphier, tant plus mal nous le fai-
 sons. Car celuy est plus estimé, qui

SVR LA CACOG. FRANS. 381
 ajoute plus de lettres à vn mot. Or
 pour cultiver ce cháp, plein de char-
 dôs & epines, qui couvret & etouffet
 præque toutes les bonnes plantes, il
 faut vn laboureur bien expert & ru-
 sé, qui sans affeccion (& même sans
 pitié) arrache tout le superflu. Tel
 peut être vn étranger, bien versé aus
 autres langages, comme vous êtes,
 plu-tôt qu vn Fransais naturel: lequel
 n'aura pas telle hardiesse, ny le moyé
 d'y pouvoir avenir, si en ha par l'ex-
 periance des autres langues, acquis
 vne grande ruse, de favoir, ecrire tout
 ce qu'il prononce.

On me pourroit ancorais objecter, VVOL.
 que je ne dois mettre ma faus an ^{Mittere fal-}
 la moisson d'autruy. Toutesfois puis in ^{cem suam}
 que vottre amitié, & grand desir me ^{in messem} alienam.
 contregnet à vous deduire ce que
 j'an pâle, me voicy tout prêt à y met-
 tre la main.

On ne peut être repris, d'arra- FR.
 cher les mauvaises plantes de la
 terre d'autruy: ains au contraire c'est en
 vre charitable, de faire ce bié à celuy
 qui ou par ignorance & lacheté, ou à
 oisif

faute de bon moye, laisse venir sa terre au friche. Mais je vous prie, ne contestons plus de cette antrprise, qui ne peut etre sinon louiable a son auteur, & de trae grand proufit a la posterite. Si l y ha du reproche, je le pras tout sur moy. Commancés donc (si vous plait) a me discourir, d'ou a et venu, que les Alemans ayent corrompu notre ecriture, comme vous avés dit. & puis vous me ferés antandre, le moyen d'y remedier.

VVOL.

Vous savés biē par voz Chroniques & Annales, que les Francs (nacion Alemande) occuparet les Gaules, aviron l'an de grace quatre fans & sis, sous VVarmond, que vous appellés Pharamond, premier Roy. Et d'autat qu'ils y ont tenu bon, se trouvans les plus fors, tout le païs a eté nommé France, de leur nom. Or comme il a et bien vray -samblable (cat ainsi aviēt il ordinatremant) ceeey corrompit le langage de peu a peu quand les Francs essayoint, pour se faire ant adre, de parler toujours quelque mot du Gaulois, lequel ils apprenoint de l'ordinaire

SVR LA CACOGR. FRAN. 383
dinaire & mutuelle confabulacion: &
les Gaulois reciproquement s'effor-
soint de contrefaire le Francô, auquel
il avoient affaire ordinairement. De
celà provint vn certain jargon, mix-
tionné & confus du Gaulois Franco-
nisé. Ainsi pour le jourdhuy nous
voyons, que les Italiens & les Espa-
gnols frequatans ou habitans an Frâ-
ce, se contraignet à represanter le lâ-
gage Fransais, & les Fransais l'étran-
gier. Dont il se forge du commance-
mât, vn je ne say quel barragouyn, cō-
trefait & composé des mos corrom-
pus d'vne part & d'autre. Tellement
que si depuis on veut represanter par
ecrit ce qui aï provient, on voit que
les vocables ne sont purs Fransais, ne
Espagnols, ne Italiens. De mæme
peut-il ëtre avenu au temps jadis, que
les Francons dominoint & tenoient
par force la Gaule, an ãtans souve-
tains seigneurs, & tels qui ont bien su
maintenir leur possesšion, car vos Roys
an sont dessandus. *moq 55015 D. 25. 11*
le croy facilement ce que vous dit- FR.
tes, quant à l'origine de nos Princes.

Bb

Car il et plus sâblable au vray, qu'ils soint venus de l'Alemagne nottre voisine, que des anfâs d'Hector le Troyé, cōme quelques historiés veulet. Cōtinués (je vous prie) de remoutrer, cō. māt le naif Gaulois fut premieremāt corrópu, car j'y trouve assés grād' verisimilitude, ainsique vous le racôtes.

VVOL.

Vous savés, que l'Alemand an salâgue prononcे plusieurs consones: de sorte que ou le Fransais n'an mettroit qu'vne, il an ecrīt & prononce trois ou quatre, mæmcmāt à la fin des diccions. Au contraire, l'Italié finit tous ses mos an voyelles, sinon quelques monossyllabes & enclitiques. Le Frâsais & l'Espagnol tienet moyen antre deus, terminans leurs diccions, partie an voyelles, partie an consones. Ainsi dôques le Francô, voulât contrefaire le Gaulois, pronôsoit les mos Frâsais à sa mode: savori et rudement, avec plusieurs consones, & le Gaulois pour cōtrefaire le Frâcon, andurciffoit les siés. De sorte qpour dire, *beausyeus, dous gracieus,* ils pronôsoint *beaulx yeulx, doulx gracieulx.* pour dire, *les pretres e-criner,* ils disoint *les prebstres e-scripnenr;* &

SVR LA CACOGRE. FRANS. 385
 ainsi des autres mos: leq̄ls il secrvoint
 quād & quād selō la prolaciō de ce lā-
 gage là peu à peu corrōpu & abatardi.

S'il āt vray, qu'ils prononsasset ain-
 si plusieurs consones, l'ecriture etoit FR.
 bien melheure adonc, qu'elle n'āt à
 presant, tantant qu'elle s'accordoit à
 la prolacion. & je counois bien ais-
 māt, que (d'où qu'il soit avenu) le par-
 ler des Gaulois hāt été jadis plus rude,
 que maintenāt. car māme depuis peu
 de tās an sa, on l'oyt pl̄ adoucy, & on
 l'adoucit tous les jours d'avātage.

Ce que je dis, n'āt finō cōjecture, nō
 pas chose qui puisse être prouvec, ne vvolte
 par temoins, ne par auteurs: si ce n'āt
 par les vieus Romās, écris an vulgaire,
 qui ont de mos pl̄ brūq̄es, scabreus &
 garnis de cōfones, que les modernes.
 Or lōg tās apres avoir adoucy la pro-
 laciō, on hāt néātmoins retenu la viel-
 he fassō d'ectire, pour je ne say quelle
 supersticiō. cōme si cetoit sacrilege,
 d'oter le superflu d'un mot, d'autant
 qu'ō l'ha trouvé ainsi écrit, ou an La-
 tin (d'où il s'able dérivé) ces lettres y
 sōt érites. Cōme si le parler ressu &

Bb ij

386 DIALOGUE
 approuvé de l'usage, n'avoit pl^e d'autorité sur les diccions, que l'ancien ou le pretandu primitif: veu mæmamt, que s'il plait à l'usage (côtre lequel on ne peut alleguer aucune præscription, ou reigle) il eloignera tant les mos de là où ils samblet ampruntés, qu'ils ne santiront plus rié à leur source, car il ha toute puissance sur le parler, cōme dit Horace an son art Poétique.

Plusieurs mos rendirront, qui ont été perdus:

Et plusieurs se perdront, qu'on honore le plus,

Si l'usage le veut: lequel ha riere soy

Du parler proprement le pouvoir & la loy.

FR. Vous me faites souvenir, de l'opiniō qu'ont aujourdhuyl au Italie, ceus qui desireret orner & anrichir leur langage. Ils eloignet lesvocables du Latin, tant qu'il leurs jet possible: afin q par suite de tams, leur langage ne samble plus amprunté. Ausli c'est vn grand mepris, de l'estimer pris d'un autre: veu que celà sant à sa belitriterie & mā-

dicité. Ainsi les Fransais se font grād tort, de vouloir antretenir an leurs mos certaines lettres superfluës, qui ne servet q̄ de temognier l'amprunt, & par cōsequāt prouver la pauvreté de leur langage. C'est bien tout le cōtrai-re de ce qu'ils pretandet, que la deri-vacion fasse honneur à leur langue.

Maintenant vous pouvés antādre VVOL la fasson de l'écriture, d'où elle ha cō-macé, & pour quelle raison la corrup-cion ha été cōtinuée. Car vous voyés ancor aujourdhuy, la plu-part de vos jans, qui ne peuvet s'accorder à retrā-cher le superflu, & ce que l'vsage ha fait perdre à la prolation.

Il et vray que plusieurs alleguet, la FR derivation devoit étre observee: & s'arretet fort an cette opiniō, se vou-lans moutrer suffisans & antandus par dessus le vulgaire, qui ignorant le La-tin, ressoit telle écriture à leur imita-eion. Mais j'an say vn grand nombre qui feroit autremant, s'il favoit la ma-niere d'ecrire naïvement le Fransais, cōme il et proferé. An quoy ils treu-vet tant de difficultés, qu'ils n'oset

Bb iij

388 DIALOGUE
antreprandre se devoyer du grand
chemin, combien qu'il soit fort epi-
neus, obscur, & long.

VVOLF. Toutesfois vous an avés (comme
j'antans) qui ont fait depuis n'aguier-
res, des reigles d'Orthographic pour
votre langue.

FR. LOY. Il aet vray, que Loys Meigret y ha-
pris peine, & s'aet efforce de remettre,
l'ecriture à son devoir. Mais ses rei-
gles plaiset à peu de jans, & on y treu-
ve fort à redire. combien que (à mon
avis) il n'et pas loin de la verité, qu'il
ha diligeamant recherehee. Puis vous
avés M. Iaques Pelletier, & M. Pietre
de la Ramce, tous deus grans person-
nages, qui y ont travalhé.

VVOL. Je voudrois bié avoir lù, ce qu'ils an-
ont fait, pour voir si je m'an pourrois
servir, à ce que j'antreprás. Car peut
ætre que nous accorderons, finon an
tout, au moins an plusieurs choses; &
ils me donneront plus grand' aisance
& addresse à mon discours.

FR. Voicy le livre que Meigret an ha cō-
posé, lequel j'acheyois de lire, quand
vous aetés arrivé. Je cherchois quelq

SVR LACACOG R. FRAN. 399
 resolucion, du doute que je vous ay
 proposé au commencement de not-
 tre devis: mais il n'an fait aucune mā-
 cion. Je le vous donne pour le lire à
 part-vous. & puis (s'il vous plait) m'an
 dirés vottre avis: effectuāt la promes-
 se que m'avés faite, de m'ansegner la
 droite écriture, si celle de Meigret ne
 vous samble parfaite. Le livre et as-
 ses briefs, vous l'autres feulheté an peu
 d'heures. Je vous prie que demain
 matin nous nous revoyōs, pour met-
 tre fin à ce discours. Ce pandard je
 recouvreray les autres deus auteurs,
 que vous pourrēs voit à loisir.

I'an suis content. **A Dicu.** VVOL.

Fin du Dialogue sur la cacographie

Française.

ANNOTACIONES SUR

L'ORTHOGRAPHIE DE
M. IOUBERT, par Christo-
phle de Beau-chatek,

EPANS E qu'il n'y a
personne, qui puisse
meus randre raison de
l'orthographie de M.
I O U B E R T, que moy:
parce que dez long tamis j'ecris sous
luy, & ay transcrit beaucoupl de ses
evutes Fransaises. Dont je me suis a-
visé, de gratifier le public de ces peti-
tes annotacions, pour dissoudre plu-
sieurs difficultés & questiōs, qui peu-
vet naitre de telle orthographie.

L. Premierement il tient cette maxi-
me, qu'il faut ecrire, tout ainsi que
l'on parle & prononce: comme il et
trē-bien remoutré an l'Apologie de
son Orthographie, par Isaac son fis
ainé. Et à celà faccordet tous les plus
speculatifs de nottre tamis, qui ont
traité cet argumant: mæmement le
trē-renommé Pierre de la Ramee, de

Baif, Peletier, Maigret, & autres de
jantil esprit, libres & curieus. Antre
laquels M. Honnorat Rambaud ne
doit être nommé des derniers, ayant
fait de nouveau vne ample & fort bel-
le declaraciō des abus que l'on com-
met an ecrivant. M. LOVBERT dif-
fere des sudis, grans & tré-dignes ca-
stigateurs de la Cacographie Fransai-
se, an ce principalemāt, qu'il ne chāge
pas de lettres, qu'il ne tranche les sié-
nes, ne les charge d'acsans, ne les mar-
que de crocs, autrement que fait le
commun : dont sa lettre est soit cou-
rante, & ne retarde point le lecteur.
Dequoy je fais juge, quiconque ha-
tut bien attantivemant l'écriture, tant
des vns, que des autres.

Il adonne plus, a oter les super-
fluités, que de rien ajouter à la lettre
commune. A raison dequoy, il ne se-
sert point du ç, ains prand an son lieu
vn f simle, apres vne consonne, & le
ss double apres vne voyelle.

Il ne tranche point l'e nommé fe-
minin, comme font aucuns : d'autāt qu'il
est si fréquant que rien plus : & on ha-
cula.

111
dans le
moyens

11.

Du ç.

III.

De l'e femi-

nin, & mal-

cula.

meilleur conte (comme de chose plus rare) de marquer d'un accent grave ou aigu, l'*e* qu'on dit masculin, ainsi *e*, ou ainsi *é*: & c'est quand l'*e* retient son vray son.

III. De l'*e* diphthongue.

Il y a un autre *e*, qui est diphthongue, sonant *ai*, comme la première syllabe de *aimer*, *maitre*, *faire*; lequel M. LOUBERT marque volontiers ainsi *ɛ*, ou d'un *æ*: comme au Latin ces caractères sont pour représenter le *ai* des anciens: qui depuis a été changé en *ɛ*.

V. Du *e* conjonctif.

A ceus-cy se rapporte le *e* conjonctif, lequel ne sonne que *ai*, sans aucun final nô pas maimes étant suivi d'une voyelle: laquelle fait communement que l'on prononce le *T* & *S* final, lesquels vous tâchez autremant, si l'on ne fait à la fin du périod, ou que vous arrêtez à ces mots. Mais pour ôter le scandale du grand changement, au lieu d'écrire *ai*, il ayme mieux observer par tout le caractère *ɛ*, ja ressu de tout le monde, pour le *ai* conjonctif.

Du *e* verbe.

Dequoy le verbe *er*, pour dire *est*, demeure bien différent: & ancor

SVR L'ORTHOGRAPHIE. 393
 plus quand on le marque d'un *é*,
 pour finir qu'il sonne *ait*. Le *T*,
 est fort nécessaire : car il sonne ma-
 nifestement audit verbe, ancor qu'il
 soit devant vne consonne. Com-
 me quand on prononce, *il et aimé* :
 où vous n'oyez pas prononcer *il ai*
aimé, comme si le *et* étoit conjonctif.
 Les voicy tous deus an maime san-
 tance, bien differans de son : *il et ai-
 mé* & *chery* : où le premier sonne *air*, le
 segond *ai*. Mais il faut être avisé, d'e-
 crire ce mot *aimé* par *vñ c simple*, an
 toutes les deus syllabes, & non la pre-
 mière par *ai*, car il sonne de maimes
 que l'imperatif *eme* au latin, qui fini-
 fie achette, sauf que le mot Latin ha-
 son acsant sur la première, *éme* : & le
 Fransais sur la dernière, *emé*.

VI.
 L'infinitif *être*, doit suivre la même De l'infini-
 écriture de son indicatif, comm' il est
 prononcé *aitre*. & ne sera point étran-
 ge de l'écrire ainsi, *être*.

VII.
 M. LOV BERT conseilhe aussi de marquer samblablemāt le *E*, qui étoit ^{Du *s* & *c*} *superflus*, suivy d'un *S*, ou d'un *C* : ləquels il apres le *E*, rejette comme *superflus*, antant

qu'on ne les prononce pas, ains y sont lœdittes lettres pour faire que l'E sonne *ai*. Comme an ces mos *mesme*, *presque*, *honeste*, *fenestre*, *ampeche*, *beste*, *reste*, *anqueste* & il les écrit par *ç*, *mème*, *prèque*, *honeste*, *fenêtre*, & c. ou par *æ*, *mème*, *prèque*, *honeste*, *fenêtre* & c. Ainsi pour écrire *mèt*, *rejet*, *parfet*, *object*, il écrit *mèt*, *rejet*, *parfet*, *objet*, ou *mèt*, *rejet*, *parfet*, *objet*; ou *mait*, *rejait*, *parfait*, *objait*.

VIII. De *ç* ou *ai*, *an pere*, & *sambla* cemant, mais l'accoutumance le rend aggreable & facile.

Il se sert aussi de cet *ç* ez mos *pere*, *mere*, *frere*, *mer*, *amer*, *amere*, *eler*, *elere*: qu'il écrit par *ç*, ou *æ*: & ancor plus volōtiers par *ai*. Ceus qui se plaisiront à latinizer (c'æt à dire, retenir tant qu'ils peuvet des lettres qui sont ez mos Latins) ne doiyent pas trouver celà mauvais: Car on écrit latinemant *pater*, *mater*, *frater*, *mare*, *amarus*, *amara*, *clarus*, *clara*, & non pas *peter*, *meter*, *freter*, *mere*, *amerus*, *clerus*. Je dis *clerus* pour *clair*, & non pas pour *clergé*. C'æt grand cas, que les latinizeurs ne se font avisés de cette orthographic, qui leur d'one si ouvertemant

sur les dois. Pareillement ces mos cō-
posés, *desquels, lesquels, esquels, tresbie*, &c.
perdans leur S, sont ecris par *ç*, ou *æ*,
ou *ai*, suivant leur prolation, ainsi:
dçquels, træbien, ou dæquels, træbien, ou dai-
quels, traibien, &c. Dont il apett, quelo
caractere *ç* repôdant au diphthôgue
æ ou *ai*, et de grand usage: & celuy qui
antreprand d'imprimer suivant l'or-
thographie de M. LOV BERT, faut
qu'il an ait bonne provision, ou qu'il
se serve du diphthongue *æ*.

ix.

Du i & u.

An ces deus voyelles *j* & *v*, il re-
quiert cette curieuse observaciō, que
l'i consonne, soit figuré par vn i long,
droit ou courbé ainsi *i*, ou ainsi *j*. Sâ-
blablement, que l'*v* consonne, soit fi-
guré d'vn tel *v*: & celuy qui demeure
voyelle, soit tel *u*: quand ce seroit bié
an lettres capitables: ainsi que plu-
sieurs ont bien observé devant luy.
Et de fait, si vn Allemand, ou autre
qui soit tout nouveau à l'ecriture Frâ-
faise, n'et averty de cette difference
(laquelle on peut bien exprimer, par
ces divers caractères *v* & *u*) avât qu'il
antandela finification des vocables,

il les corrompra aysement. Car pour dire *a-vient*, il pourra lire *au-i-ent*, ou *au-ent* par *i* confone : ou bien il divisera le mot an trois syllabes, *au-i-ent*, sachant que *au* fait an plusieurs mos sa syllabe a-part : cōme an *auditeur*. Mais si l'erranger fait, que l'*v* æt toujours confone, quand il æt ainsi marqué *v*, il ne pourra faillir de lire *a-vient*, an deus syllabes. L'equivoque (a faute de celà) æt træ-manifeste an ce mot *preuve*, qu'on peut lire *pre-vue*, c'æt a dire *preuifa* an Latin, & *preuve*, c'æt à dire *probatio*. Ainsi tous mos qui finisset an *ue*, seront æquivoques, si on ne distingue l'*u* & l'*v*, ou que l'on mette sur l'*e* vne diæresè. comme *saluë*, *moruë*, *moluë*, *goluë*, *tortuë*, qui sont trisyllabes, retenans l'*u* pour voyelle. Autrement ils seroient trisyllabes, prononcés par *v* confone, *salve* ou *salvë* (qui æt vn terme de guerre) *morve*, *molve*, *golve*, *tortve*. Ainsi les mos, *aura*, *pleurer*, *courir*, *a-mourcus*, *meruelheus*, *deuroit*, *sauroit*, *anuers*, &c. pourroit ætre prononcés *a-vra*, *ple-vrer*, *co-vrir*, *amo-vreus*, *mer-u-elheus*, *deu-roit*, *sa-vroit*, *a-nu-ers*, de celuy qui

SVR L'ORTHOGRAPHIE. 397
 n'antandroit ancor leur finificacion.
 On pourroit lire *prou-i-sion, anf-vi-ver,*
no-vu-eau, &c. pour dire *provision, anf-*
sui-ver, nou-eau. car il n'y ha syllabe ainsi
 deparcie, qui ne soit prononsable.
 Ainsi le mot *sauant*, pourroit étre pro-
 noncé *sa-u-ant*, comm' on dit *cha-u-*
ant: lequel toutesfois on écrit *cha-*
huant, ja-soit qu'on le prononce sans
t, *cha-huant*. Item *ouures & eure*, pour-
 roint étre lüs trissyllabes, *o-vu-res, e-vu-*
re, de celuy qui n'antand pas que c'est,
 & neanmoins fait, que double *u* fait
 souvant vne syllabe, comme *an vué &*
vuide; læquels si on prononsoit *vué &c*
vuide, se seroint mos propremant la-
 tins: comme *vuule*, qui finifie la lu-
 ètte. I'ay eté constraint discouvrir plus
 longuemant sur cette lettre V, à cause
 des æquivoques & erreurs que l'on y
 peut cōmettre an lisant, si on ne di-
 stingue l'*u* voyelle, & l'*v* consone.

Quant à l'*I*, qui et aussi quelque-
 fois consone, il ya samblable rai-
 son: mais il et secouru de l'*Y* Grec,
 nommé *epsilon*, lequel n'et jamais
 consone. Pourtät il fert (à qui s'en fait

x.

aider proprement d'éviter plusieurs æquivocations. Comme an ces mos *yens & yure*, qu'on ne pronōcera pas *jeus* ne *jure*. Ainsi au milieu des diccions, *voye, soyse, joye*, laiquelle si on écrit par vn I latin, il y faut vne diæresc, pour moutrer que l'I n'est pas confone.

Diæresc ou Dialyse, sont deus poins mis par dessus vne lettre, ainsi i: qui moutret que l'i doit étre séparé des lettres voisines. Sans celà, on pourroit prononcer les sudis mos *voye, soyse, joye*, par j confone. lequel M. LOUBERT amploye volontiers pour vn G, devant le A: comme an *jans, jantil, &c.* an lieu que les autres écri-

Dugeas & geo. vev gens & gentil. Dugea & geo, pour ja & jo, an ces mos *mangeant & mangeoit*, il an ha été touché an l'avertissement donné sur la seconde partie des Et-

XI.

De la dia-
rèse sur di-
verses let-
tres.

reurs populaires. La diæresc, ou dialyse, et de grand importance à la droite lecture & intelligence des mos, non seulement sur l'I, ains aussi sur l'A, & sur l'E, ainsi que ie moutreray par examples.

Quant a l'I, voyés que an ces mos
obeissant

obeissant (qui est quadrissyllabe) si on ne marque ainsi le i, on les peut prononcer mal à propos, & sans aucune significatiō, *obeissant* trissyllabe, comme *abaissant*: & *pert-vis*, pour dire *pertuis*. Ainsi pour deduire trissyllabe, on liroit *ded-vire*: & pour *jouir*, *jo-vir*: pour *acuité*, quadrissyllabe, *ac-vité*. Læquels inconvenians seront evités, si on sait & observe, que cet u ne soit jamais consonne, ains cetuy-cy v. & qu'on remarque logneusement les dialyses nécessaires. Aussi quâd on distinguerá biē, l'I voyelle, & l'I consonne, on ne lira pas *ser-jeus*, pour *sericus*, ne *mat-jere*, pour *matiere*: ne *man-je*, ou *man-jemant*, pour *manie* & *maniément*. Mais la diaxese est fort requise, là où il n'est pas question, si l'I est voyelle ou consonne, ains s'il fait ou nô fait un diphthōgue, avec le A, ou le O: comme an *fai*, *moi*: læquels toutesfois sont plus proprement écrits, par Y grec, *fay*, *my*: comme tout autre I final: ainsi qu'il est remoutré amplemant an la fuditte Apologie, par Isaac mon Cousin. La diaxese pour le A, & pour E, principale.

Cc

mant, quand ils suivent V, et d'aucuns
marquée sur ledit V, ainsi à M. I o v-
B E R T trouve melhetir de la marquer
sur la lettre maiue qui doit être sepa-
ree, venat apres: cōme an suade, couard,
remuant, due, duē, vne, rouē, rouet, attribut,
fanfue, remue, auouē.

XII. Il y ha vn autre marque, nommee
Du hyphen, hyphen, par laquelle on fait vniōn de
deus mos: comme an mal-heur, vray-
samblable. &c c. Ce qui est bien necel-
faire, car on se pourroit abuser an pro-
nonsant (à faute de cela) comme s'il y
avoit malieur, & vray-samblable. Car M.
I o v B E R T se sert du lh, pour l liqui-
de & glissant (cōme il ha eté touché
au sudit avertissement, sur la seconde
partie des Erreurs populaires) & le S,
antre deus voyelles, sonne cōme vn
Z. Lequelles incōgruités n'aviendrōt
pas, si les mos sont separés-vnis, par
maniere de dire: car la première lettre
d'apres le hyphen, sonne comme à la
taite d'un mot, & non comme au mi-
lieu. Ainsi ja-foit s'il n'etoit conjoint
d'un hyphen, ou que le mot soit ne fut
eclogné du ia, on pronōscoit iazoit: qui

veut à dire caquetoit, devisoit. Sur cette marque il faut aviser, que plusieurs écrivains & imprimeurs an abusé, pour des mots qui doivent être séparés. Car le hyphen ne doit servir propremāt, que aux vocables qui répondent à des simples, comme ceus qui s'ansuivent: *da-quels, trè-bon, ja-soit tan-tôt, plu-tôt, plu-tard, au-moins, ceus-ex: lœquels* répondent à *quorum, optimum, quamvis, cito, citius, tardius, saltem, isti.*

Touchant au T, mis autre deus voyelles, pour sonner comme double *ff*, M. LOUBERT le quitte volontiers, écrivant *narracion, appellacion, deuacion*: & aussi après une consonne, an certains mots: comme an *concepcion, diccion, & semblables*. Car il est plus aisē d'observer, que le T soit toujours prononcé rudement, & d'écrire par C les syllables plus douces. Rien ne vaut d'alleguer ici le Latin, qui adoucit le T autre deus voyelles, comme *ez* fudis mots. Car qu'est-il de besoin, que l'idiot soit chargé de cette reigle, luy qui

XIII.
Du T liquide, autre deus voyelles.

ne sachant rien du Latin, se contente bien du Fransais ? Et puis, nous sommes ancores à savoir, si les Latins prononçoient mollement le T, antre deus voyelles. Au contraire, nous savons que les plus polis & elegans latineurs de ce tams, veuleç qu'on prononce, le T, an *ratio*, *oratio*, *dona-*
rio, *dictio*, comme an la premiere de *Titus*. Et quoy ? an *Tityrus* & an *tiillo*, les deus T sont prononcés de tous an maime son, ja-soit que le segond se trouve antre deus voyelles. Donc pour eviter ces controverses & incertitudes, il vaut mieus ecrire par simple C, les syllabes qui sonnet *ci*, comme par double *cc*, celles qu'on écrit par *et* : ainsi que M. LOV BERT ob-

XIII.

Ducs, &c, &
cu.

De cette observation s'approche, celle du C devát A, O, & V, où il sonne comme vn Q : sauf, quand on le crochette par dessous : comme on fait vulgairement an ces mos fiançs, *renonça*, *deça*, *François*, *reçoit*, *leçon*, *façon*, *conçoit* &c. M. LOV BERT aime mieus les ecrire par vn simple S, quand le C,

et precedé d'vn confone: comme an
fiansa, fransais: & dvn double ff, quād
le C, et autre deus voyelles, comme
dessa, ressoit, &c. Le C, devant V, n'et
pas communemant crocheteur, mais
on le fait larron ou amprunteur dvn
E, qui se mett antre deus: comme an
recept, conceut, apperceut. M. LOVBERT
rejette l'E, & ecrit ces mos par S, dou-
ble ou simple, suuyant la reigle des
precedans, ressur, confut, aperfur. Ainsi
de plusieurs autres diccions il re-
tranche l'E superflu: ecrivant sur &
assuré, emu, ebu, lu, elu, vu, fu, an lieu
de seur, assuré, emeu, ebeu, leu, eleu,
veu, sceu.

Il faut bien observer la difference XV.
de peut & pur, sinifians pouvoir, lvn du
present, & l'autre du passé. Car ils sō-
net diversement, & par consequant
doivet étre diversemāt ecris: comme
an ce propos: il ne ^{peut} alors, ce qu'il ^{peut}
maintenant. Et ne faut alleguer icy
l'equivocation du verbe pur, d'où aet
ditte puanteur: car le propos l'eclat-
cit suffisamment. Aussi qui voudroit
eviter toutes equivocaicōs, læquelles

Cc iij

se commettet an Fransais, ou an Latin, il faudroit changer l'orthographie de mille diccions, qui neammoins sont assés antäduës par la suite du propos: comm' il ãt træ bien deduit an la sudite Apologie.

XVI. M. LOV B E R T ha de peu à peu ôté
Du B super le B, des mos *subtil*, & *subjet*, où le B
fl. ãt totalemant superflu: nompas an
objet: car il y ãt prononcé.

XVII. Le G aussi et rejetté des mos *digne*,
Du G super *signe*, *signifie*, *bening*, *benigne*: & sambla-
fl. bles, qui ne le sonhet point.

XVIII. Pour maime raison il ote le H de
Du H super *cholere*, *melancholie*, & samblables mos
fl. Grecs: de peur qu'on ne prononsela
premiere syllabe doucemât, comme
an *chose*, & *choisie*.

XIX. Le P ãtant cassé de ces vocables
du M chan-*tams*, *pront*, *ront*, *domte*, *comte*, le M
gé an N. leur étoit demeuré: mais voyant
qu'il n'æt pas bien logé devant S, &
devant T, M. LOV B E R T luy ha substitué vn N, comme on le prononce,
écrivant *tans*, *pront*, *ront*, *donte*, *conte*.

XX. Il retenoit ancor le S an tost: mais
Du S super fl. s'avisant de l'ò circonflexe (repondant

à l'or-mega des Grecs) peut suffisamment rendre le son convenable, il a rejeté le S, & écrit *tōr*.

Il commence aussi de mepriser le XXI.

Tan mots, du singulier *mot* : voyant <sup>Du T super-
flu.</sup> que le T de plusieurs autres singuliers, et rejeté du pluriel, ou converti an S. Aussi la diccion ne sonne que bien, *mos* : ainsi que *mos* Latin signifiant coutume. De mèmes sont *tout, mort, fort, fait, &c.* que l'on écrit an pluriel *tous, mors, fors, fais*.

Or il ne faut pas accuser d'incertitude, ou inconstance, ccluy qui n'écrit toujours d'vne fasson, continuat de retrancher les superfluités, suivant son premier avis. Car le retranchement ne doit étre fait tout à vni coup, afin qu'il ne soit trouvé si étrange. Ainsi a-t-il du changement de quelques lettres, car apres avoir ôté le S, de *monstrier*, mon oncle change maintenant le N an V, ainsi qu'on le prononce, *montrier* : & de ces mos *cognouire, incognu, &c.* il change le G an V, *ecrivir, euanouire, incognu, &c.* ainsi qu'on les pronöce. De *notre, votre, &c.*

Cc iiiij

XXII.

il changeoit le San T, ecrivant *notre*
S changé an *votre*: mais il commanda à prandre
vn V, an lieu dudit S, & d'ecrite *noustre*,
voustre.

XIII. 2 pour us. Il observe tant qu'il peut, que ces
mos *nous*, & *vous* etans pluricls des
possessifs (repondans à *noſter* & à *vesten*
des Latins) soint ecris par Z: comme
noꝝ raisons, *noꝝ yeus*, *noꝝ affaires*, *noꝝ*
mains. qui samble melheur, que d'ecri-
re *nous*, ou *nos*, comme font quelques
vns.

XIII. ^{IXX} Apostrophes ^{and anantes} Finalemant il faut être averty de
deus apostrophes, qu'il marque fort
curieusement. L'vn est an d'avantage,
& l'autre an l'on, auxquels mos commu-
nemant on ne s'avise pas de l'apostro-
phe. Quāt au premier, il est assésnotoi-
re, que *avantage* fait son mot à-part:
tellement que *d'avantage*, c'est de (qui
signifie d'vn) *avantage*. Touchant au se-
cond, il est plus secret & caché. car peu
de jans le prenet garde, que on soit dit
pour *homme*, par vne fort ancienne ab-
breviacion. Ainsi l'on fait, c'est à dire
l'homme fait: l'on s'abuse, l'homme s'a-
buse.

C est

Voilà (amy Lecteur) que j'ay pansé
d'annoter brievement sur l'orthogra-
phie de M. LOUBERT, afin que tu y
sois plus idoine: & que tu antandes
les raisons de sa conuenáce: excusant
l'auteur par tout où tu trouveras écrit
autrement. Car il faut rapporter la di-
versité ou repugnance à l'imprimeur,
qui n'ha pas su toujours bien obser-
ver laditte orthographie, à cause de sa
nouveauté. a raisō de quoy tu trouve-
ras assés de mos samblables ecris di-
versemāt. Pras an gré ces petites An-
notaciōs, qui te soulagerōt beaucoup
à la lecture, & si te donneront outre-
ce, grand cōtantemāt, quād tu sauras
quelque raisō de cette orthographic.

A Dieu.

B

Αρπαγὴ τεκμάσιον ἔρεσκον χρῆμα μέλαντος,
Οὐτέ ἐν τηνακτίονι πάθεσιν ἔμερτεσι.
Στενάλαιος δὲ ἔρεσκον ταῦτα γέλαστος,
Οὐτέ τεκμάσιον χρῆμα γέλως ἔφαγε.

Διὸ πάτερ Στενάλαιος χεῖτο μάκρην, προφύρεστος
Προσβούσιος τεκμάστει πράσινον κόπελον.
Διάτερος δὲ μετέπειτα τεκμάσιον ἔφαγε Γαλενός,
Νῦν οὐτέ τεκμάσιον περιείρεις.
Οὐφερτὸς τεκμάσιον ἔμετέπειτα τοῦτον γέλως
Καὶ οὐδέποτε μένετο πάτερ γέλως.

16. Βαρδάτη.

EIVSDEM, IN EVNDEM

S E N S V M . et imp. aduersio-

Bis quondam fudit lachrimas Medicina repenteis,
Hippocratis primum concita morte sensi;
Deinde salutiferi casu perculta Galeni,
Pluribus effusis ora rigauit aquis.
Sed iam ob LOVBERTVM reuocas in pectora vires,
In solito late munere fortis osteat.

Du mesme, an mesme sans.

PAr deus diverses fois la Medecine sainte
Iadis tant larmoya, que l'humeur de ses yeus
Coulant au abondance arrousa tous les lieus,
Dæquels ell'auyoyoit iusqu'au ciel sa cōplainte.

Voyant an premier lieu la lumiere étre etainte
De la gent Meropique: an segond que les Dieus
Eprins du Pergamois, l'auyoint rauy es ciens,
Pour iouyr des doux fruis dont son ame est an-
ceinte.

Mais apres tant de pleurs, apres vn tel annuy,
Apres tant de tourmans, on la voyt aujourdhuy
Rire plus que iamais: se tenant asseuree,

Que par son fis LOUBERT, ell'aura quelquefois
Autant d'heur & hōneur, qu'ell'auoit par la vois
D'Hippocras & Galen eté bien honnored.

Si sunt omnia risus, ut patet
Risum Democritus per omne ridens:
Risum qui bene, nō erit que causas
Risus, omnia nō erit necesse est:
Quod mortalia cuncta digna risu,
Ces risus magis ipse, vanitasque.
Ergo si titulo quis ante lecto
Risus, ridiculum putet libellum,
Risus si sapit, absinebit: ipsum
Donec legerit ante te libellum,
Quod si rideat ante, perficiat que
Quare rideat, ipse rideatur,
Fiat ridiculique pars libelli.
Nam quis ridiculum negabit esse,
Qui rideat, neque nouit unde rideat?

Ioannes Averatus, poëta Regius.

N LAVR. IOVBERTI LIBRVM
DE RISV, Io. EDOARDI DV
Monin, Burgundi.

Ergo modum tandem Phœbi cortina querelis
Fixerit: iste liber γνῶθι σταύρον ἔχει.
Auspiciis, Ioberie, tuis modo γνῶθι σταύρῳ
Exoritur: sophie phillida solus habes.
Namque homini proprium, risu flattuere Platones.
Hoc genius dij clamat Aristotelis.
Talia lethæo iam tot labentibus annis
Mersa lacu, France promis ad ora fortis.
Quis tibi tam faciles stimulos sub pectore vertit?
Phœbus, an id mirum? filius eius eras.
EIVSDEM IN EVNDEM, EX EO
QVOD MEDICORVM PVERI
aiunt, contrariis curari
contraria.

Hic docet aduersis curari aduersa libellus:
Risus enim lacrumas hic domat Atropicas.
Ergo nihil vetuit ridendo dicere verum:
Fallere ridendo idemne Charonta licet?
Nempe Charonta licet ridendo fallere fallit
Iobertus risu transira Charonis, ohe.

VEuX tu scauoit le lieu, la cause, les effects,
 Du Ris, affection appartenant à l'homme:
 Veux tu aussi scauoir à la vérité comme, I
 On peut louer au Ris les façons & les traëts?
 Et cōme vn doux soubris fert d'infinis attraiëts,
 Soubris qui bien souuent assigne la personne,
 Et au lieu assigné en riant on s'étonne,
 Cōme amour par soubris fait de si braues faïcts?
 Tout cela est icy, icy est d'auantaige,
 Et comme rit le fol, & comme rit le saige,
 Comme le vieil Crafus rit vn coup seulement.
 Et pourquoy Chrysippus riät de mort se pasme,
 Alors qu'il voit manger des figues à vn aîne?
 Où se pasmant, la mort luy fut vn doux tourmät.

A.G.

EPIGRAMME SVR LE

traicté du Ris, fait par M. Ioubert

docteur en medecine.

CEluy qui en ses escrits ioint
 Touſiours le doux avec l'utile,
 Merite d'emporter le point
 Sur tous, par fa grace gentile.
 Tel est Ioubert, qui par son style,
 Va deridant les plus marris:
 Ensemble estant graue & facile,
 Tesmoin ce beau traicté du Ris.

I. Lemaistre Angevin.

A Monsieur Ioubert,

IEn e puis, mon I O U B E R T, qu'à ton Ris ie ne
 tie,
 Pour ne le voir icy constraint ne contrefait :
 Mais doux & agreable, & dont le doux effait
 Donnera à chacun de s'esiouir anyie.
 Ce n'est vn Ris legier, anfant de moquerie,
 Mais graue & à propos que ton grād sauoit fait
 D'anhaut pleuuoir sur nous, comme vn moëte
 bien fait,
 La terre esiouysant de quelque douce pluye.
 Par ce bien fait exquis de mon sterile esprit,
 I'an ay fait vn fertile, aussi tôt qu'il apprit
 Tant d'obscures raisons & secrets de ton liure,
 Qu'il an devint savant. Voilà pourquoy je doy
 Ores tire à ton Ris, sans l'indiscret an suivre,
 Qui rit bien, mais souvant il ne fait pas pour-
 quoy.

S. CERTON.C.H.

Extrait du Priuilege.

Per grace especiale & priuilege du Roy, donné à Poitiers le trentiesme iour d'Avoust, 1577. il est permis à M. Laurens Ioubert, premier docteur regeant, & châseillier de l'uniuersité en medecine de Montpellier, de chifir tel Imprimeur & Libraire que luy plaira, pour imprimer toutes ses œuvres & liures: avec inhibition & defance à tous autres, de quelque qualité & condicione qu'ils soient, de ne les imprimer, vendre, ne distribuer, durant le temps & terme de dix ans, apres la premiere impression de chasque œuvre & liure. Le tout à peine de confiscation des liures, d'amende arbitraire, & de tous defpans, dommages & intereſts. comme plus à plein est contenu par les lettres patentes dudit priuilege, signé HENRY. & plus bas, verificées & anregistrees au ſiege prefidial d'Agenois, le 1. de Nouembre, 1577.

Ledit M. Lautens Ioubert a permis, par ſcedu-
le signee de fa main, à Nicolas Chéſnau, mar-
chant libraire luré de Paris, d'imprimer ou faire
imprimer, ſon traité du Ris diuife en trois liures,
pour le temps & terme de cinq ans, à conter du
dernier jour de l'impreſſion. Faict à Paris le mois
d'Apuril, 1579.

Achevé d'imprimer, pour la premiere
fois, le 16. Auriſ.